LiRE

HORS-SÉRIE

Les 39 personnages clés de *La Recherche* décryptés

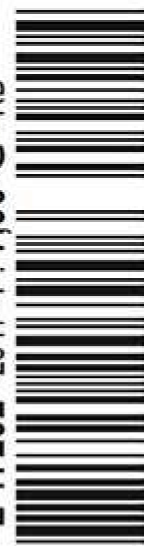
24 heures dans la vie de Proust

Proust autour du monde : villes & objets cultes

100 ans après son prix Goncourt

Marcel

PROUST



7,90 €

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM



1719 2019

Madame de

MAINTENON

LE TRICENTENAIRE

AVR › OCT 2019

CHÂTEAU DE MAINTENON



VENEZ CÉLÉBRER L'ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE MADAME DE MAINTENON.
Au programme : exposition, conférences, animations jeune public, animations de réalité virtuelle et bien d'autres ...

Conception : Direction de la communication du Conseil départemental d'Eure-et-Loir & Andarosa

Plus d'infos sur chateaudemaintenon.fr / 02 37 23 00 09
/chateaudemaintenon



LiRE, HORS-SERIE



HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

Éditorial
Par Baptiste Liger 5

Magazine
Bonnes adresses proustiennes, rats et autres snobismes 7

Une vie d'écriture
Entretien avec Jean-Yves Tadié 18

Biographie d'un classique
L'histoire secrète d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* 24

Les objets du culte
Zoom sur les reliques proustiennes 32

Les lieux de Proust
Promenades à Combray, Cabourg, Paris… 36

24h chrono
Une journée avec Proust 46

L'obsédé textuel
La vie sexuelle de Proust 48

Mélodie en sous-sol
Proust et la musique 50

La bourse ou la vie
Proust et ses placements… 52

La recherche de la notoriété
Comment Proust fut (mal) reçu 56

Vu de l'étranger
La Recherche, du faubourg Saint-Germain au reste du monde 62

Du côté des philosophes
Proust penseur et Proust pensé 64

Notre Proust
Proust vu par dix auteurs actuels, d'Annie Ernaux à Frédéric Beigbeder 70

Extraits
La Recherche en neuf passages emblématiques 76

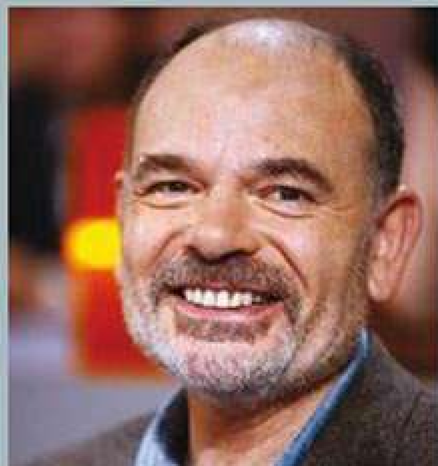
Exercices proustiens
Savez-vous écrire comme Proust ? 84

Bottin proustien
Dictionnaire des personnages de *La Recherche* 88

Quiz
Connaissez-vous bien Marcel Proust ? 94

Bibliographie
Proust en quelques livres 96

Le (vrai) questionnaire de Proust
Proust par lui-même 98



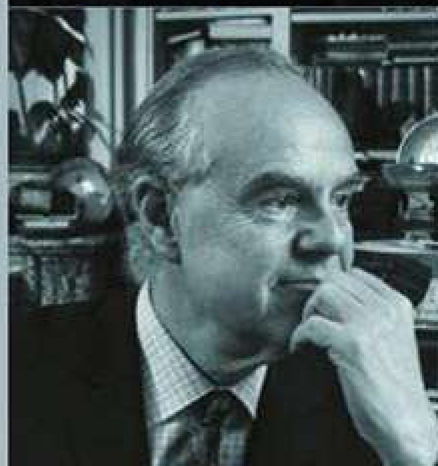
JEAN-PIERRE
DAROUSSIN



IRÈNE
FRAIN



FRANÇOIS
MARTHOURET



FRÉDÉRIC
MITTERRAND



JEAN
ROUAUD

FAIRE VIVRE ET CIRCULER LA CULTURE

L'ETAT SOUTIENT LE PRINTEMPS PROUSTIEN

18 - 19 MAI 2019

SALONS DE LA PRÉFECTURE CHARTRES

L'Etat est heureux de s'associer à la grande fête du Printemps Proustien En soutenant la mise en valeur de la Maison de Tante Léonie ou la création d'une ballade proustienne à Illiers-Combray, l'Etat participe au développement du territoire.

En contribuant financièrement au Salon du livre de la Collégiale Saint-André de Chartres, l'Etat participe à la promotion de la littérature, des écrivains, du livre.

En ouvrant les salons de l'Hôtel préfectoral au grand public pour des conférences et des performances sur Proust, l'Etat participe à la circulation des connaissances. Pendant le week-end des 18 et 19 mai, des grands noms de la littérature et de la scène françaises comme Irène Frain, Jean Rouaud, François Marthouret, Frédéric Mitterrand et Jean-Pierre Darroussin viendront prêter leur voix et partager leur amour de Proust avec le grand public.

Printemps Proustien



PRÉFECTURE D'EURE-ET-LOIR



Ministère Culture

Hors-Série **PROUST**

LIRE
Société éditrice : EMC2 SAS au capital de 600 000 euros.
18 rue du Faubourg du Temple 75011 PARIS
Tel : 01 47 00 49 49
RCS Paris 832 332 399

Président & Directeur de la publication
Jean-Jacques AUGIER

Directeur général
Stéphane CHABENAT

Adjointe
Sophie GUEROUAZEL

Directeur de la rédaction
Baptiste LIGER

Rédacteur en chef hors-série
Louis-Henri de LA ROCHEFOUCAULD

Assistante
Sabine DARD

Publicité & Développement
Mailys LEYNAUD

Ont participé : Jérôme BASTIANELLI, Julien BISSON, Philippe DELAROCHE, Bruno DEWAELE, Jérôme DUPUIS, Christine FERNIOT, Fabrice GAIGNAULT, Estelle LENARTOWICZ, Jean MONTENOT, Marc RIGLET, Laurent NUNEZ, Tristan SAVIN.

Remerciements à Olivier de BRABOIS, William CHANCERELLE, Luc FRAISSE, Jean de LA ROCHEFOUCAULD.

Rédaction technique : KeyGraphic
Imprimé par Roularta Printing

Diffusion France : MLP (04 88 15 12 41)

N° de commission paritaire : 0620 K 85621
ISSN N°0338-50-19

Crédit photo de couverture : AKG
Illustration du portrait de B.Liger : Sébastien Hardy

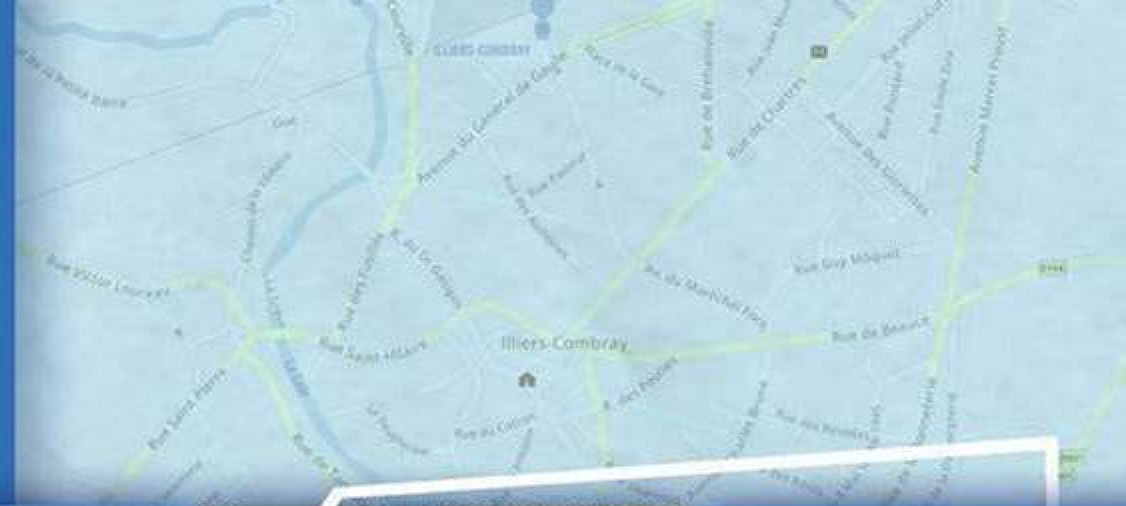
ÉDITO

BAPTISTE LIGER



Il y a longtemps, je me suis couché de bonne heure. Levé, aussi. J'étais alors étudiant et, pendant les vacances, il me fallait une activité rémunérée. Songeant potentiellement à une carrière d'homme de lettres, je m'étais ainsi retrouvé pendant plusieurs semaines estivales facteur, dans la campagne nivernaise. Lorsque vint le moment tant attendu de la première paie, je fonçais alors dans une librairie neversoise pour m'offrir ce dont je rêvais depuis plusieurs années: des volumes de Proust en Pléiade. À chacun ses madeleines. Pourquoi vous raconter cette anecdote personnelle au fond sans intérêt ? Peut-être parce que le petit Marcel, pourtant si éloigné, c'est moi. C'est nous. C'est ce quotidien individuel, subjectif. Voilà l'une des leçons que l'on peut tirer de cette entreprise littéraire essentielle qu'est *À la recherche du temps perdu*. Toute cette vie qu'il a transcendée sur le papier, à la fois précisément et librement, c'est celle de tout un chacun. Et ce, bien au-delà des histoires de comtesses, de messieurs moustachus et des séjours en Normandie. Le quotidien le plus banal et le souvenir de celui-ci s'avèrent sans doute la chose la plus partagée au monde et, en se plongeant dans cette œuvre, c'est tout notre passé qui nous revient naturellement. Cette fameuse phrase qui n'en finit pas représente ainsi le mouvement de notre mémoire qui se déroule le plus naturellement du monde. À l'occasion du centenaire du Goncourt attribué à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, il convenait donc, à travers ce hors-série de *Lire*, de rendre hommage à l'un des génies du patrimoine littéraire français. En association avec le Printemps proustien – manifestation qui se déroulera, entre Illiers-Combray et Chartres, du 11 au 19 mai prochain –, nous revenons donc sur tout le parcours et l'univers de l'écrivain, aussi bien à travers les grandes dates de sa vie, les lieux qu'il a fréquentés, l'accueil réservé à son œuvre, sa postérité ou des éléments plus intimes. Histoire de pouvoir, comme le dirait l'un de ses héritiers (certes plus minimaliste dans le style), Georges Perec: *« Je me souviens »*.

ILLIERS-COMBRAY



Illiers-Combray, cité lovée dans un méandre du Loir, vous surprendra par son patrimoine varié, par son histoire et par son passé littéraire prestigieux.









- Sur la place centrale, s'élève l'Eglise Saint-Jacques de style gothique flamboyant. En y rentrant, vous découvrirez la charpente en coque de navire inversée et magnifiquement peinte.
Près de l'autel, la tête de Saint Jacques vous invitera a vous plonger dans la lumière romantique et si particulière du grand vitrail du choeur.

- En sortant de cet édifice massif, la maison d'Adrien Proust vous fait face et vous invite a pénétrer dans l'univers proustien.
Quelques pas plus loin, la Maison de la Tante Léonie nichée au fond d'un petit jardin clos vous étonnera par ces céramiques mauresques. Elle vous offrira un voyage litteraire inoubliable dans les ambiances qui ont inspirées Marcel Proust pour l'écriture de son oeuvre.

- En quittant les lieux par le portail au grelot, pour aller du côté de chez Swann, vous descendrez une rue pittoresque pour vous rendre au Parc du Pré Catelan, *le Parc de Tansonville*. Vous y flânerez en passant sur les passerelles enjambant la Serpentine, vous vous cacherez dans la grotte du pavillon des Archers ou vous chercherez des asperges oubliées dans le jardin potager. Laissez votre imagination voyager au gré du temps et de votre mémoire.

- Près du lavoir , vous découvrirez la Tour, vestige du passé médiéval de la ville; vous vous promènerez dans les allées et profiterez des effluves aromatiques des plantes médicinales du jardin des simples Jeanne de Couttes, épouse de l'emblèmatique Florent d'Illiers, compagnon d'armes de Jehanne la Pucelle.

Venez découvrir Illiers et **tombez sous le charme de Combray de Marcel Proust**

Et qui sait en dégustant une madeleine, vous aussi vous composerez peut-être une oeuvre magistrale



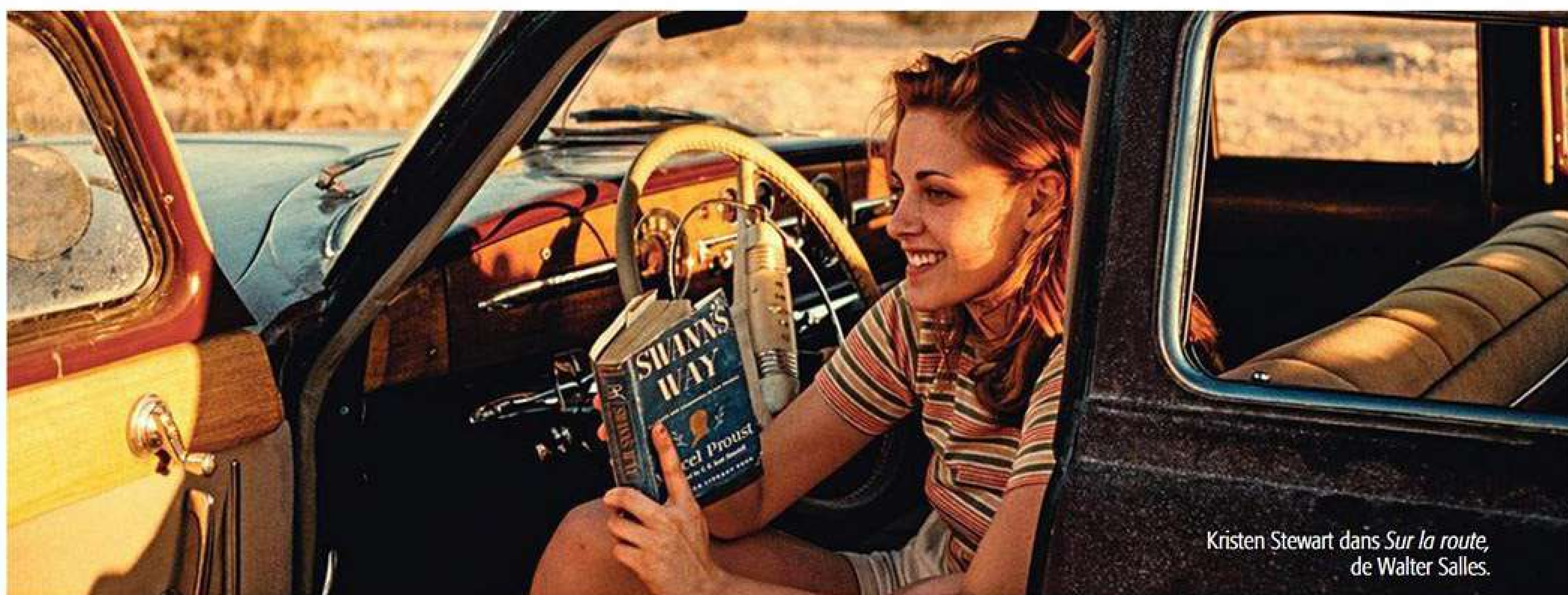
PROUST était-il snob ?

C'est une réputation tenace : Proust ne serait qu'un snob. Un Stéphane Bern à moustache. Certes, il était sensible plus que quiconque à la taxinomie mondaine, à la poésie de certains vieux noms, aux toilettes de la comtesse Greffulhe. Sauf que la robe Fortuny ne fait pas le moine. En vérité, s'il a tant écrit sur le gratin, en Balzac méticuleux, c'est que c'était la société de son temps : s'il n'était pas né à Paris en 1871 mais à Dublin en 1882, peut-être aurait-il été un Joyce asthmatique ; et s'il avait vu le jour dans le Mississippi en 1897, il serait sans doute devenu un Faulkner d'intérieur. Les duchesses auraient alors été tranquilles.

Surtout, plus qu'un petit snob, Proust fut un grand snobé. Il fréquentait très peu d'aristocrates et se nourrissait de rumeurs rapportées par deux taupes : Albert Le Cuziat et Olivier Dabescat (le maître d'hôtel du Ritz). Dans son livre *Marcel Proust*, Élisabeth de Gramont le compare à *« un frère mendiant »* toujours à quémander des invitations. Non seulement les femmes qui lui servaient de modèles ne le recevaient pas, mais en plus elles ne lisaient pas ses livres ! On sait par exemple les souffrances que lui infligea le mépris de Laure de Chevigné, qui n'était pas pour rien la descendante du marquis de Sade. Que Proust se rassure : un entomologiste chic qui cherche *« les grandes lois »* dans le brouhaha des réceptions sera toujours rabaissé au rang de snob. Voyez Fitzgerald. Nul n'est prophète en sa party…

LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD

UNIVERSITY OF HOUSTON DIGITAL LIBRARY



Kristen Stewart dans *Sur la route*, de Walter Salles.

MK2 DIFFUSION/COLLECTION CHRISTOPHEL

MARCEL **SUPERSTAR**

LOIN D'ÊTRE RELÉGUÉ DANS LES OUBLIETTES DE L'HISTOIRE, L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS RESTE AUJOURD'HUI UNE RÉFÉRENCE MAJEURE, TRÈS SOUVENT CITÉE DANS LA CULTURE POPULAIRE MONDIALE.

Cent ans après la parution de *Du côté de chez Swann*, Proust fait toujours l'objet d'un véritable culte. Aidée par l'emblématique madeleine et un célèbre incipit, son aura d'écrivain intello et rétro lui vaut notamment d'être évoqué dans de nombreux livres, longs métrages ou séries télévisées. Déjà mentionné dans le roman *1Q84* de Haruki Murakami ou dans *La Vie aquatique* de Wes Anderson, le premier volume de *La Recherche* fait encore une brève apparition à l'écran dans l'adaptation de *Sur la route* de Walter Salles, dans les mains de Kristen Stewart.

Comment le petit Marcel a-t-il réussi à rester un écrivain branché? *« C'est un raté qui a passé vingt ans de sa vie à écrire un livre qu'à peu près personne ne lit »*, lâche négligemment l'oncle Frank dans la comédie *Little Miss Sunshine*. Par le biais de ce personnage d'universitaire homosexuel, dépressif et spécialiste de Proust, l'écrivain tient dans le film un rôle de premier plan. Les scénaristes de la série *Les Soprano* s'amusent, eux, à pasticher l'épisode de la madeleine. Quand Tony, anti-héros mafieux, savoure une tranche de saucisson italien, il a des réminiscences de son enfance. La « proustmania » sévit aussi dans la presse: sur son blog, le dessinateur Tom Tomorrow a ainsi compilé les quelque 1 700 « références prétentieuses à Proust » relevées dans les pages du *New York Times* au cours des trente dernières années…

C'est, après tout, le sort de tout chef-d'œuvre que d'être ainsi invoqué à tout-va, répliquerait Roland Barthes, qui concevait *La Recherche* comme *« l'œuvre de référence, la mathésis générale, le mandala de toute la cosmogonie littéraire »*. Pour les détracteurs du lobby proustien, le nom de Marcel est trop souvent brandi à tort et à travers. Dernier exemple de ce *name dropping*: un essai intitulé *Proust était un neuroscientifique*, dans lequel Jonah Lehrer soutient que l'écrivain a découvert avant tout le monde les connexions cérébrales entre goût, odorat et mémoire. En 1890, Proust indiquait dans son questionnaire que son *« principal trait de caractère »* était *« le besoin d'être aimé »*. Le voilà comblé.

ESTELLE LENARTOWICZ

DU CÔTÉ DE CHEZ DAVE



Jusqu'en 1975, Dave, c'était *Vanina* plus que Vinteuil. Quelle mouche le pique-t-il cette année-là? Son compagnon Patrick Loiseau lui propose le texte de *Du côté de chez Swann*. De la variété Charlus, du Proust pop? Dave est d'abord sceptique, comme il l'avait expliqué à Nostalgie en 2016: *« Je trouvais ça un peu ambitieux, Proust… Je ne savais pas si j'avais la clientèle pour ça, je n'avais pas le public d'Alain Souchon! »* Il finit par accepter et accorde les paroles à une composition façon *Milord* d'Édith Piaf. Le succès est au rendez-vous, et offre même à Dave des fans inattendus: *« France Inter était déjà une radio un peu plus intello que les autres. Eh bien j'ai été numéro 1 sur leur antenne! Tout ça pour Proust. Aujourd'hui, je me dis que la chanson a même peut-être été un peu surestimée. C'est une très bonne chanson, mais ce n'est pas parce que je cite Proust que ça en fait de la grande littérature… C'est bien la seule fois de ma carrière que j'ai été surestimé! »*

LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD

Printemps Proustien



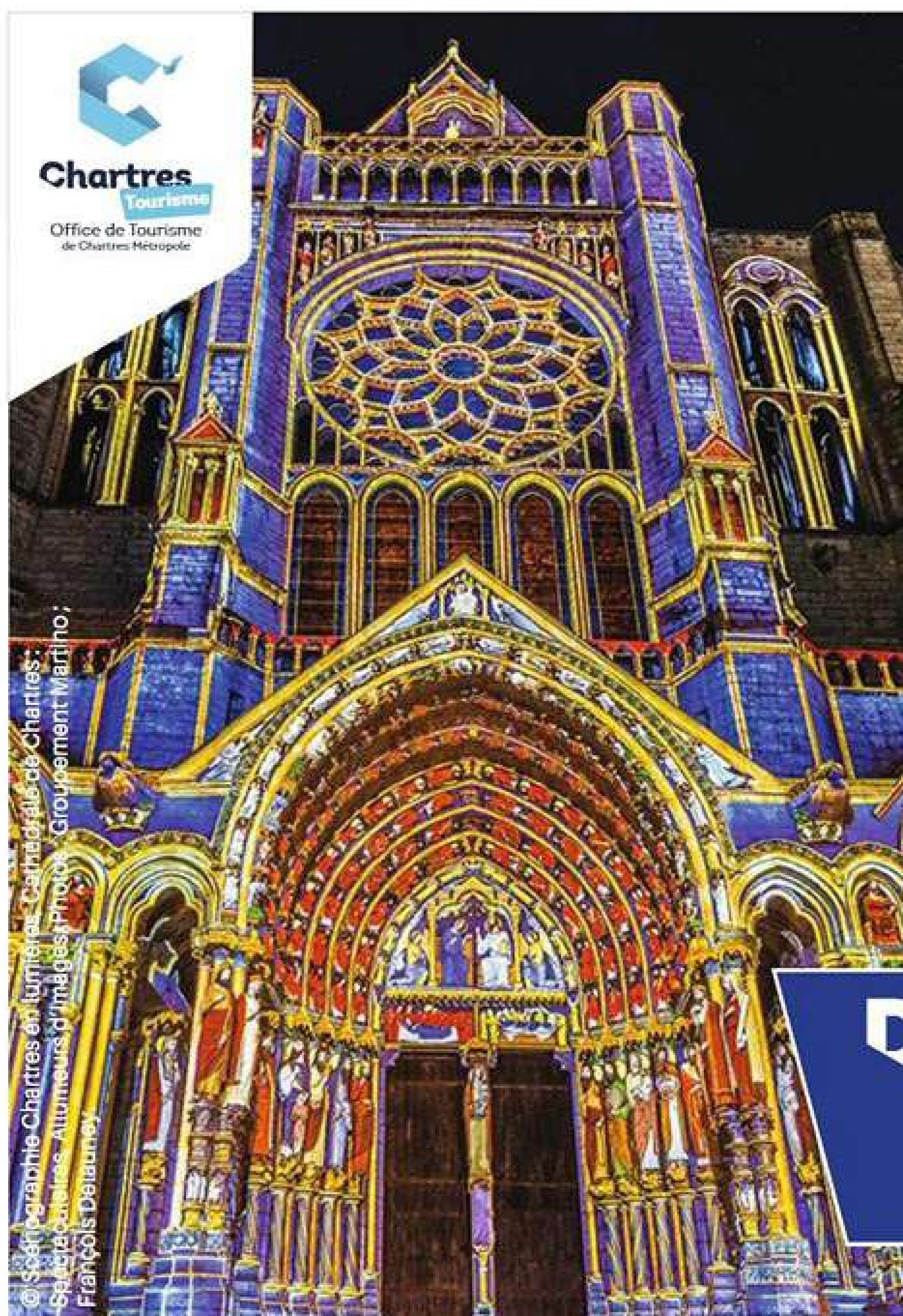
DEMANDEZ LE PROGRAMME

Expositions, lectures, concerts, signatures : il y en aura pour tous les goûts, en Eure-et-Loir entre Illiers-Combray et Chartres, dans cette grande manifestation qui aura lieu du 11 au 19 mai.

C'est le printemps. Et c'est aussi le moment d'honorer, à l'occasion du centenaire du Goncourt attribué à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, l'œuvre de Marcel Proust. Alors, autant mettre les petits plats dans les grands, si l'on en juge par la très riche programmation du Printemps proustien, qui se déroulera du 11 au 19 mai prochain. Sous l'égide du Conseil départemental d'Eure-et-Loir, cette manifestation nous mettra sur les pas de l'auteur de *La Recherche*, à travers de (très) nombreux événements. Du côté d'Illiers-Combray et de la Maison de tante Léonie, on pourra ainsi fureter dans plusieurs expositions, l'occasion notamment de découvrir des manuscrits originaux, des extraits de correspondance ou le fameux portrait de l'écrivain signé Jacques-Émile Blanche – sans oublier des costumes de la Belle Époque et des photos du « Balbec » proustien. Outre des lectures (par Jean-Pierre Darroussin, Camille Cottin, Guillaume Gallienne ou Patrick Poivre d'Arvor – accompagné par la violoncelliste Caroline Glory), plusieurs spectacles, allant du seul-en-scène à l'hommage musical aux chansonniers, sont aussi bien prévus à Illiers-Combray qu'à Chartres. Là-bas, se déroulera le week-end du 18 mai également un Salon du Livre, en la présence de spécialistes de Proust, de jurés Goncourt et de lauréats de la fameuse distinction (citons Nicolas Mathieu, Pierre Lemaitre ou Jean Rouaud). Ajoutez à cet ensemble de mystérieux dîners proustiens, un championnat du monde de la madeleine et bien d'autres choses et vous tiendrez un programme aussi… long qu'une phrase du « petit Marcel » ! Ne serait-ce pas justement le plus joli clin d'œil qui soit ?

BAPTISTE LIGER

Pour tout renseignement : www.printempsproustien.fr







Des rats dans la tête…

Contrairement à Paul Léautaud qui entretenait toute une animalerie dans son pavillon de Fontenay-aux-Roses (des chats, des chiens et même une sympathique guenon), Marcel Proust, lui, n'était pas l'ami des bêtes. On sait le dégoût que lui inspirait la flore – l'asthmatique qu'il était ne supportait pas les fleurs, qui le rendaient malade. La faune n'était pas plus sa tasse de thé. L'histoire, bien connue des spécialistes, a été rapportée par plusieurs personnes, dont Maurice Sachs dans *Le Sabbat*… Au cours de ses dernières années, Proust fréquentait le bordel homosexuel que son ami Albert Le Cuziat avait ouvert rue de l'Arcade, à Paris. Quand il n'arrivait pas à jouir, il demandait à un jeune homme de se masturber devant lui. On lui apportait alors des rats qu'il faisait piquer avec des épingles à chapeaux. L'excitation provoquée par leurs cris de douleur lui permettait de parvenir à ses fins…

Cette anecdote est-elle avérée ? Interrogé par nos soins, Jean-Yves Tadié la confirme stoïquement : « *Il n'y a pas de témoins directs, mais cette histoire n'est pas contestable, il y a trop de témoignages… Et je me rappelle le duc de Valmont me disant, quand on passait devant le bar du ratodrome, où avaient lieu des courses de rats, porte de Champerret* : “C'est ici que Proust se procurait les rats.” *Il y a un passage, dans* La Recherche, *où le Narrateur rêve de ses parents dans une cage, transformés en rats couverts de pustules. Naturellement, c'est un roman, mais…* » Mais quoi ? Tadié enfonce le clou (enfin, l'épingle) : « *Le père de Marcel, Adrien Proust, avait mené des recherches sur la peste et sur les rats. Dans une interview, il a déclaré :* “Mais madame, les rats, les rats, il n'y a que ça !” *Alors j'ai imaginé, dans ma biographie de Proust, qu'un petit enfant sensible et fragile qui écoute à table, voit le personnage si imposant, si terrifiant qu'est son père dire :* “Les rats, les rats, il n'y a que ça !” *Je la crois malheureusement vraie, cette histoire. C'est une perversion de dernier recours, qui n'apparaît pas dans la jeunesse de Proust, mais au contraire dans la période de grande faiblesse sexuelle qui caractérise la fin de sa vie. On peut dire que cela lui permettait de triompher d'une angoisse.* » Qu'en penserait Brigitte Bardot ? Une chose est sûre : si Proust était vivant aujourd'hui, il pourrait difficilement militer à la SPA. Et il trouverait sûrement cocasse d'être devenu l'auteur préféré… des rats de bibliothèques.

LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD



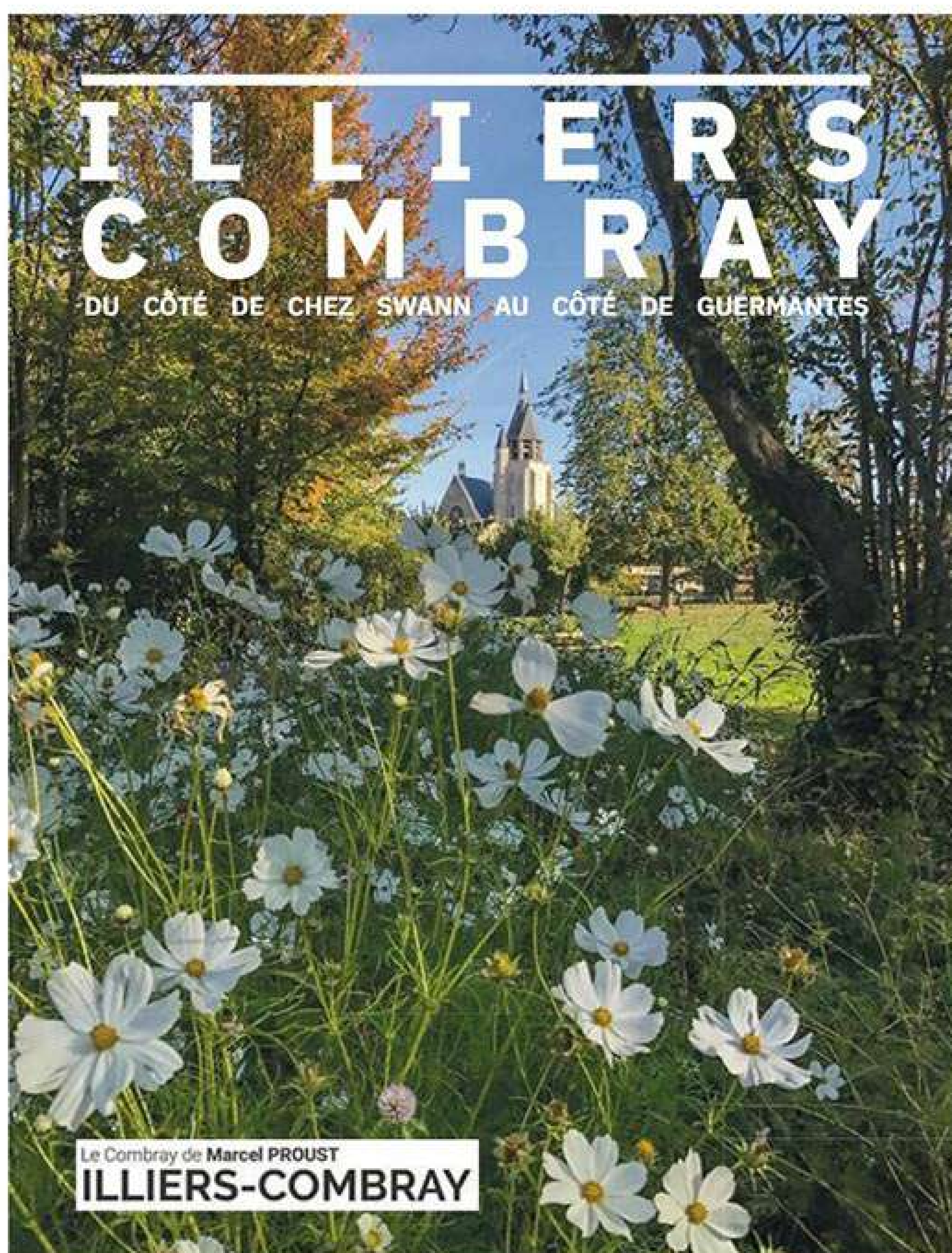
L'ULTIME PORTRAIT



RUE DES ARCHIVES

En 1922, Man Ray vivait à Paris depuis un an et s'était déjà lié d'amitié avec Jean Cocteau. Le matin du lundi 20 novembre, ce dernier l'appelle, d'une voix bouleversée : *« Venez tout de suite ! Notre petit Marcel est mort ! »* Le photographe ne connaissait certes pas Proust, mais il était habitué à ce genre d'exercice funéraire. Arrivé dans l'appartement de la rue Hamelin, il découvre le corps de l'écrivain, emporté trente-six heures auparavant, à l'âge de 51 ans, par une pneumonie mal soignée. Simplement éclairé par une faible ampoule au-dessus du lit, Man Ray saisit alors l'ultime portrait d'un Proust aux orbites creusées et aux joues mangées par une barbe drue. Portrait dont seuls trois tirages seront effectués, l'un d'eux étant encore visible, aujourd'hui, au musée d'Orsay.

JULIEN BISSON



La fusion, en 2018, de l'Office de Tourisme du Pays de Combray et du Syndicat d'Initiative de Courville-sur-Eure, créant ainsi l'Office de Tourisme Intercommunal Entre Beauce & Perche a permis de rapprocher le « côté de chez Swann » (Illiers-Combray, Tansonville...) du « côté de Guermantes » (Saint-Éman, Méréglise, Villebon...) si chers à l'écrivain Marcel Proust.

L'équipe de l'**Office de Tourisme Entre Beauce & Perche** est à votre disposition pour vous présenter les richesses du patrimoine local et vous proposer de nombreuses promenades bucoliques. Par exemple, des visites de groupes commentées vous permettront de marcher dans les pas de l'écrivain au travers du Pré Catelan, jardin remarquable crée par son oncle, passionné d'horticulture, et d'admirer la voûte polychrome de l'Église Saint-Jacques.

À moins de 2 heures de Paris :
- en train par la ligne Paris-Montparnasse/Chartres/ Illiers-Combray
- en voiture par l'autoroute A11 puis la sortie 3.1, l'Office de Tourisme d'Illiers-Combray se situe à deux pas du centre-ville où vous trouverez parkings et stationnement pour autocar.

Pour tous renseignements, nous contacter par courrier :
Office de Tourisme entre Beauce & Perche
5 Rue Henri Germond - 28120 Illiers-Combray

DU CÔTÉ DE CHEZ SOI

AU-DELÀ DES SEULS LIEUX FRÉQUENTÉS PAR L'AUTEUR, IL EXISTE DE NOMBREUX ÉTABLISSEMENTS, TRÈS VARIÉS, QUI LUI RENDENT HOMMAGE À TRAVERS LEUR NOM OU QUI PROPOSENT DES PRODUITS EN RAPPORT AVEC SON ŒUVRE. RESTAURANTS, HÔTEL OU LIBRAIRIE : SÉLECTION DE QUELQUES ÉCHOPPES.

BAPTISTE LIGER

Le Swann



HÔTEL. Avec ses quatre étoiles au compteur, cet « hôtel littéraire » (qui revendique cette appellation), situé non loin de la gare Saint-Lazare – quartier bien connu de l'auteur –, a été entièrement conçu pour rendre hommage à ce monument de la littérature. Avec 81 chambres (chacune au nom d'un personnage de *La Recherche* ou d'un artiste apprécié par Proust) sur six étages, tout le bâtiment, jusque dans ses moindres détails de décoration, se veut comme une traversée de son univers. Une certaine idée du voyage intérieur, qui enchantera les fans…

1-15 rue de Constantinople – 75008 Paris. www.hotel-leswann.com

Odette et Charlus

BRASSERIE. Avec son Marcel stylisé sur fond bleu accroché au mur, voici un lieu bien connu, et à juste titre, des hipsters du quartier Nation-Montreuil. Mettant à l'honneur le sulfureux baron et l'épouse de Charles Swann, l'établissement – à l'atmosphère cosy – se veut convivial et décontracté, à l'image des généreux « burgers de Charlus » et des pintes ou cocktails en happy hour (17 h-22 h). Tiens, on irait bien refaire un tour…

44 rue des Pyrénées – 75020 Paris.
À noter aussi un ***Odette et Charlus Café, situé au 232 rue de Vaugirard – 75015 Paris.***



Le Temps retrouvé

RESTAURANT. La mélancolie proustienne n'exclut pas une certaine modernité. Tel est l'esprit de cette enseigne angevine, ouverte en 2015, qui met à l'honneur une cuisine française où la tradition n'empêche en rien une vraie inventivité. On s'en aperçoit, au vu de la carte proposée par Nadine David et sa cheffe Ninghao Terrien, revendiquant le « fait maison », le « marché du jour », et proposant un menu sans cesse renouvelé. On aurait bien aimé, tiens, tester la tarte pamplemousse et pistache…

7 rue du Mail – 49100 Angers.

Lire au quotidien



LIBRAIRIE. La taille ne fait pas tout. Ainsi, c'est derrière l'apparence d'une modeste (mais bien fournie) Maison de la presse que se cache l'une des meilleures adresses pour dénicher des ouvrages de Marcel Proust. Non loin des magazines et des accessoires de papeterie se cache tout un coin dédié à l'écrivain, particulièrement fourni. De l'aveu d'un client (bien intentionné), « on ne trouve pas d'égal, même dans les plus grandes librairies parisiennes ».

11 avenue de la Mer – 14390 Cabourg. *Et, pour ceux qui traîneraient du côté de New York et la 5e Avenue, comment ne pas recommander la fameuse librairie française baptisée…* ***Albertine !***

Dupont avec un thé

SALON DE THÉ. Organisatrice d'un Festival de la madeleine (dont la quatrième édition aura lieu en septembre à Cabourg), la célèbre enseigne de la Côte fleurie – à la fois boulangerie, pâtisserie et lieu de dégustation – propose naturellement, entre ses macarons et ses chocolats, différentes déclinaisons du petit gâteau à tremper (ou pas) dans une boisson chaude… Inoubliable, forcément.

6 avenue de la Mer – 14390 Cabourg. www.dupontavecunthe.fr. *On recommandera aussi la découverte des* ***Coques de Cabourg (23 avenue de la Mer – 14390 Cabourg),*** *maison « rivale » qui propose toute la gamme des fameux biscuits – également disponible par correspondance :* ***www.lamadeleinedeproust.fr***



Villa Bon Abri / Villa du Temps retrouvé.
15, Avenue du Président Raymond Poincaré. 14390 Cabourg

D'un musée à l'autre

Deux lieux de mémoire – à **ILLIERS-COMBRAY** *et* **CABOURG** *- nous font explorer l'univers de l'auteur. Et son époque.*

Au musée, on est parfois comme à la maison. Au sens strict. Il en va ainsi de la fameuse Maison de tante Léonie, à Illiers-Combray (lire aussi page 36), qui abrite le Musée Marcel Proust. Il faut dire que l'écrivain avait passé ses vacances, entre 6 et 9 ans, dans cette demeure qui appartenait à ses oncle et tante paternels, Jules Amiot et Élisabeth Proust (laquelle inspira le personnage de Léonie). Dans les années 1950, la bâtisse fut aménagée par Philibert-Louis Larcher pour devenir un lieu d'hommage à l'auteur, avec force objets ayant appartenu à celui-ci, prenant alors son nom de « Maison de tante Léonie ». Il faudra toutefois attendre 1972 pour qu'elle devienne un musée à proprement parler. La visite s'impose naturellement – ainsi que celle du très cosy jardin dit du « Pré Catelan » -, d'autant que les lieux vont être fermés à partir de l'automne, et ce pour dix-huit mois, en raison de divers travaux (rénovation, mais aussi création de nouveaux espaces).

Un musée peut d'ailleurs en cacher un autre. Ainsi, une Villa du Temps retrouvé devrait très prochainement être inaugurée dans une autre cité proustienne, Cabourg. S'il est ici naturellement question de l'œuvre et de l'univers de l'écrivain, le manoir se montrera, à travers ses expositions (tant permanentes que temporaires), plus généralement ouvert à l'histoire, l'esprit et l'esthétique de la Belle Époque. Qui porte décidément bien son nom. B.L.


Maison de tante Léonie / Musée Marcel Proust.
Place Lemoine. 28120 Illiers-Combray.

90
ANS
L'ÉCHO
RÉPUBLICAIN



Adapter Proust : mission impossible ?



RÉPUTÉE COMME ÉTANT UN CASSE-TÊTE POUR TOUTE TRANSPOSITION – JOSEPH LOSEY ET LUCHINO VISCONTI EN ONT FAIT LES FRAIS –, *LA RECHERCHE* A POURTANT ATTIRÉ LES CINÉASTES. AVEC PLUS OU (SURTOUT) MOINS DE BONHEUR.

BAPTISTE LIGER

UN AMOUR DE SWANN

de Volker Schlöndorff (1984)



LE RATAGE. Auréolé d'une Palme d'or pour *Le Tambour*, le cinéaste allemand s'est senti pousser des ailes et se retrouvait alors aux commandes de ce sacré défi. Pour cela, il avait mis les petits plats dans les grands. Au scénario ? Peter Brook et Jean-Claude Carrière. Et le casting ? Alain Delon en Charlus, Ornella Muti campe Odette et Jeremy Irons devient Swann – ajoutez Fanny Ardant, Marie-Christine Barrault, Charlotte de Turckheim ou Jean-Pierre Coffe (sic)… ! Hélas, loin de la splendeur à la Visconti attendue (le modèle assumé), l'ensemble, très plat, se révèle d'un académisme soporifique, donnant envie de se coucher de bonne heure…

LE TEMPS RETROUVÉ

de Raoul Ruiz (1999)



LA RELECTURE. Et si la meilleure façon d'être fidèle à Proust était de rester soi-même ? C'est le parti pris du Chilien qui, plutôt que d'adapter à proprement parler *La Recherche*, s'est servi des éléments constitutifs de son septième volet pour alimenter… un film de Raoul Ruiz ! Un peu à la manière d'un (bon) DJ remixant librement un standard. En résulte un drôle d'objet post-surréaliste, montrant le Narrateur en pleine agonie, se laissant aller aux songes et réminiscences. Là encore, le générique est impressionnant : Catherine Deneuve, John Malkovich, Vincent Pérez, Emmanuelle Béart, Chiara Mastroianni… Tout ne fonctionne pas dans ce bric-à-brac à la lisière du fantastique, offrant un certain nombre de moments mélancoliques et flamboyants.

LA CAPTIVE

de Chantal Akerman (2000)



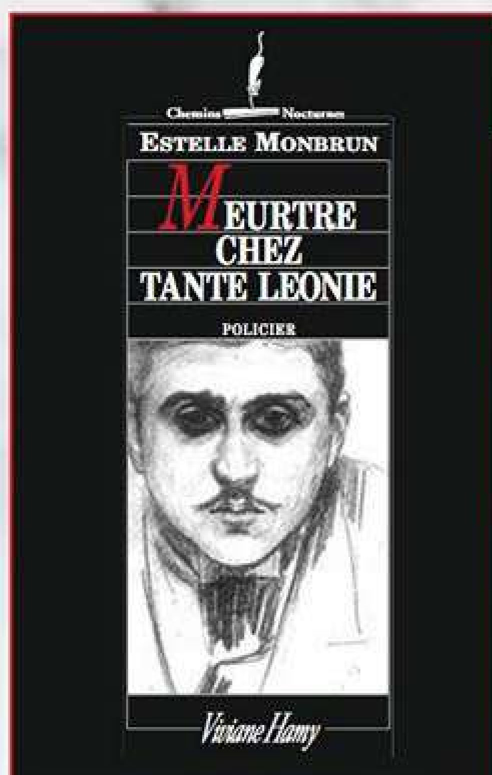
LA CURIOSITÉ. Il ne fallait, bien sûr, pas attendre une retranscription « classique » de la part de la réalisatrice de *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*. Sous l'égide du producteur Paolo Branco (déjà à l'origine du *Temps retrouvé* de Ruiz), l'expérimentatrice belge s'empare de *La Prisonnière* et compose une histoire neuve, à l'image des personnages : le Narrateur est devenu Simon (Stanislas Merhar) et Albertine s'est transformée en Ariane (Sylvie Testud). Notre homme, jaloux en diable, la suit, l'épie jusqu'à l'obsession, cherchant à saisir quelque chose du désir de son aimée pour les femmes… Les ombres d'Hitchcock et de Bresson se font ressentir dans ce drôle d'objet, tantôt fascinant, tantôt ennuyeux, mais qui propose une vision personnelle et cohérente de Proust. Au risque de déplaire.

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

de Nina Companeez (2011)

LE RATAGE (2). En attendant la future adaptation télévisuelle de *La Recherche* par Guillaume Galliene, essayons de nous souvenir de la très périssable tentative pour le petit écran par la réalisatrice des *Dames de la côte*. L'intention de vulgariser cette entreprise littéraire, en deux épisodes sélectifs et très narratifs de deux heures chacun, est certes louable, et l'ensemble se révèle plutôt appliqué. Mais on passe hélas à côté de l'essentiel, à savoir ce qui se situe au-delà des faits. Revient alors une scène – autrement plus marquante de *Palombella rossa* de Nanni Moretti, dans laquelle il apparaît en bonnet de bain, hurlant « je ne reverrai plus jamais les goûters de mon enfance ». En une réplique, il y a déjà plus de Proust que chez Nina Companeez… On oublie ?

Marcel Proust comme vous ne l'avez encore jamais lu !



ISBN : 978-2-87858-051-8
256 pages · 8,90 €

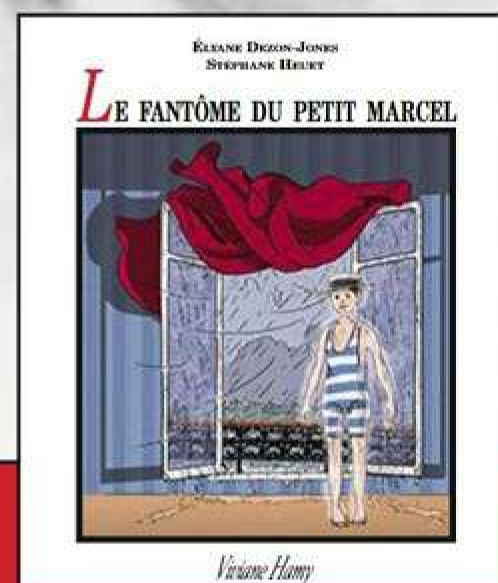
Proust : Meurtrier involontaire ?

De combien d'assassinats *La Recherche du temps perdu* sera-t-elle responsable ?

C'est sur cette question des plus surprenantes que repose toute l'intrigue imaginée par Estelle Monbrun, pseudonyme d'une spécialiste émérite de l'œuvre proustienne !

Au cœur de la maison de tante Léonie, la présidente de la Proust Association a réuni des professeurs du monde entier pour leur révéler une extraordinaire découverte. Celui qui tentera de lui barrer le chemin s'en mordra les doigts…

Un classique à redécouvrir, pour les 25 ans de la collection « Chemins Nocturnes » !



Alix et Clarisse, deux cousines, vont faire la connaissance du fantôme de Marcel Proust enfant, et plonger dans la « Belle Époque ». De leurs rencontres et échanges, elles vont comprendre que le petit garçon est en train d'écrire un livre. Mais, il a un problème : trouver son titre ! Sans se poser de questions, elles se lancent, avec Marcel, dans cette quête…

Né de la rencontre entre Elyane Dezon-Jones (alias Estelle Monbrun) et Stéphane Heuet, dessinateur passionné par la saga proustienne, *Le Fantôme du petit Marcel*, drôle et attendrissant, nous entraîne — enfant, parent ou grand-parent — dans une initiation fantastique et ludique.

Finie l'intimidation, et place à la découverte de *La Recherche* !

ISBN : 978-2-87858-589-6
80 pages · 19,90 €


© Antoine Rozès

Une question à l'auteur

Pour quelles raisons devons-nous encore lire *À la recherche du temps perdu* aujourd'hui ?

Parce que Proust nous tend des miroirs. Il a lui-même expliqué dans *Le Temps retrouvé* : « En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. »

Parce que c'est un plaisir et une consolation de se plonger dans un texte inépuisable qui transcrit au plus près, grâce aux « anneaux nécessaires d'un beau style », l'expérience commune à tous et toutes du « Qui suis-je ? ».



“[…] C’était **Françoise**, immobile et **debout** dans l’encadrement de la petite porte du **corridor** comme une statue de **sainte** dans sa niche…”

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN

DANS LA MAISON DE LA TANTE LÉONIE DU NARRATEUR DONT FRANÇOISE EST LA CUISINIÈRE.

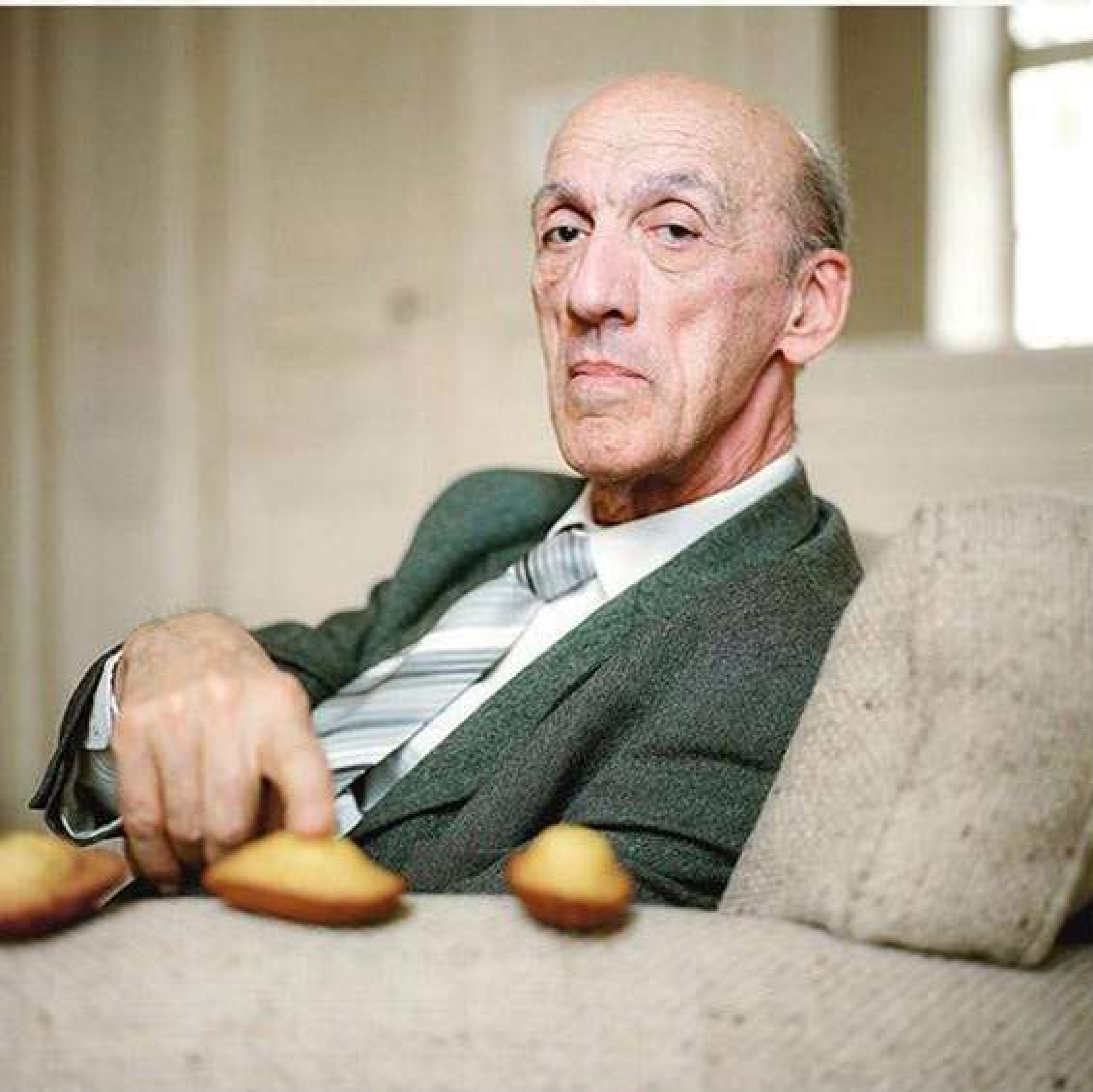


Proust. UNE vie D'ÉCRITURE

ENTRETIEN AVEC JEAN-YVES TADIÉ

BIOGRAPHE DE PROUST ET RESPONSABLE DE L'ÉDITION DE RÉFÉRENCE DE *LA RECHERCHE* (CELLE DE LA PLÉIADE), JEAN-YVES TADIÉ NOUS DÉVOILE LES LIENS ENTRE LA PERSONNALITÉ ET L'ŒUVRE D'UN AUTEUR ENTRÉ EN LITTÉRATURE DÈS SES 18 ANS. DE SES LIENS AVEC SA MÈRE À SON GONCOURT, PORTRAIT D'UN GRAND NERVEUX QUI BUVAIT JUSQU'À QUATORZE CAFÉS PAR JOUR.

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE DELAROCHE ET TRISTAN SAVIN



ÉRIC GARAULT POUR LIRE

Dans quel milieu social Marcel Proust est-il né? D'où vient la fortune familiale?
La fortune vient de la mère de Proust, née Jeanne Weil, dont les ancêtres étaient fabricants de porcelaine. Son père, Nathé Weil, était un financier qui faisait des transactions à la Bourse, non pas à la corbeille mais dans les coulisses. En revanche, le père de Marcel, Adrien, était d'un milieu très simple puisque sa mère était épicière. Mais il est devenu un grand médecin de la plaine Monceau, il avait une clientèle privée et fortunée.

Son père médecin a-t-il tenté de lui communiquer sa vocation?
Pas du tout, c'est à son second fils, Robert, qu'il l'a transmise. En revanche, il a communiqué à Marcel une partie de sa science car celui-ci lui posait des questions d'ordre médical par intérêt personnel. Le modèle que le Dr Proust représentait se retrouve assez largement dans le personnage du Dr Cottard, dans *La Recherche*.

Dès l'enfance, il y a un lien fusionnel avec la mère?
Oui, tout à fait. Qui est bien attesté par leur correspondance: elle exige qu'il l'informe par lettres de tous ses soucis de santé.

Pourquoi Jeanne Proust focalise-t-elle à ce point sur l'aîné et pas sur le cadet?
Parce que beaucoup de parents, malheureusement, ont un enfant préféré. Le père préférait Robert, la mère préférait

Marcel, pour des raisons de ressemblance. Elle pensait que Marcel avait sa sensibilité à elle et que Robert était un peu une brute, comme son père.

Sa sensibilité est surdéveloppée, comme sa mémoire. Y a-t-il un lien entre les deux?
Les centres cérébraux de la mémoire ne sont pas forcément les mêmes que ceux de la sensibilité. On peut dire que Proust avait les deux.

Quelles sont les grandes périodes dans la vie de Proust?
Il y a l'enfance jusqu'à la puberté, avec la découverte de son orientation vers 15 ans. À ce moment-là, il devient amoureux de plusieurs camarades de sa classe de philosophie, à qui il fait des avances avec une audace qu'il n'aura plus ensuite. Deuxième période, la maturité sexuelle, la découverte de l'homosexualité. Il y a le lycée, les études qu'il fait pour obéir à ses parents: Sciences Po, un an, et la licence de philo à la Sorbonne, encore un an. Après, il y a l'entrée dans la carrière et la carrière, pour lui, c'est la littérature. Il est déjà dedans depuis l'adolescence.

Il songe à devenir écrivain dès l'adolescence?
Oui, certainement. Cela se manifeste par des petites choses comme les papiers scolaires, des poèmes, qui vont se trouver dans des articles pour *La Revue blanche*, de 18 à 24 ans. Il se veut homme de lettres tout de suite, mais ses parents ne veulent pas de ce métier-là. Pour faire plaisir à son père, il fait semblant et suit un stage de quinze jours chez un notaire, par exemple. C'est aussi pour cette raison qu'il fait une licence de droit.

Est-il déjà dans la position du Narrateur de *La Recherche*, à savoir quelqu'un d'intégralement spectateur?
Oui, parce qu'il sait qu'il ne veut jouer aucun rôle actif sur la planète. Il ne veut pas être colonel ou ambassadeur.

À quel âge Proust devient-il réellement écrivain?
Il le devient à 19 ou 20 ans. À partir de ce moment-là, il n'y a plus de rupture. Sauf dans les soubresauts de la vocation littéraire. Première étape: publier des textes dans les revues, comme beaucoup d'écrivains le font à l'époque.

Quand il signe des articles dans les revues, pourquoi utilise-t-il des pseudonymes comme Horatio ou Laurence?
C'était très à la mode. Horatio, c'est Shakespeare, dans *Hamlet*. Quant à Laurence, c'est un nom masculin en anglais. C'est un petit jeu que Proust abandonnera plus tard.

Seconde étape, après les revues?
Il recueille ses textes dans un premier volume, *Les Plaisirs et les Jours*, qui n'a aucun succès. Nous sommes en 1896 et Proust commence ensuite un grand roman: *Jean Santeuil*, qu'on ne connaîtra qu'en 1952. Il n'en parlait à personne et l'a abandonné faute d'avoir trouvé un style, une forme. C'est un échec terrible pour lui.

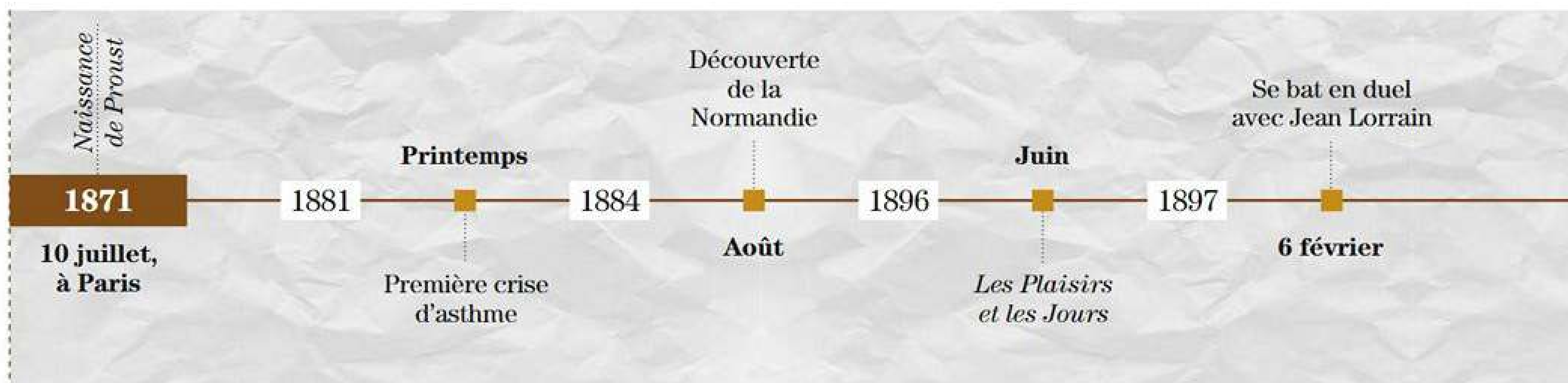
Se dit-il qu'écrire sur l'aristocratie et la grande bourgeoisie va l'aider à évoluer dans ce milieu?
En fait, il pense qu'on ne peut bien décrire que ce qu'on a vu. Il n'est pas ouvrier. S'il avait été ouvrier, il aurait décrit la mine. Mais, comme il est sociable, dans sa jeunesse, il va dans le monde. Et il pense que la vie mondaine offre un extraordinaire raffinement des sentiments. Il y va simplement parce qu'il se dit que ce sujet-là en vaut un autre. Ni plus ni moins.

En même temps, il n'a pas de sentiment d'appartenance à ce milieu?
Il n'y appartient pas. Sa grand-mère paternelle s'appelait Virginie Torcheux et l'épicerie qu'elle tenait, ce n'était pas Félix Potin… De même, il a des ancêtres maternels d'origine juive.

Se sent-il juif ou chrétien? Ou ni l'un ni l'autre?
Il engueule Robert de Montesquiou pour avoir dit publiquement du mal des Juifs dans un salon. Par sa première communion, il est devenu chrétien, mais il n'est pas chrétien non plus de foi. Il est chrétien comme Malraux, par héritage. Il est intimement laïc.

Proust avait-il honte d'avoir une mère juive?
Non, je ne pense pas. En aucun cas, Proust n'a caché ses origines maternelles, et son combat pour Dreyfus le montre très bien. Je ne le crois nullement antisémite. Mais j'aurais préféré qu'il n'écrive pas certains mots à propos de Bloch, évidemment. Il le compare à une hyène, cela me gêne beaucoup… N'oublions pas, toutefois, que Proust pense avant la Shoah.

Supporte-t-il ce milieu bourgeois un peu étouffant, de compétition permanente?
Il s'agit d'un monde où on est persuadé qu'on fait une carrière littéraire grâce aux salons. Proust aime être invité, il aime sortir, il aime s'amuser follement comme beaucoup de jeunes gens. Et puis cela lui apporte mille choses, un espoir de rencontre, même. Parce que sur le plan de ses amours, Proust va connaître plusieurs périodes.









À gauche, Marcel Proust à 14 ans. À droite, Mme Adrien Proust (1885). Bilingue, elle est à l'origine de la traduction des textes de John Ruskin. Au centre, Marcel Proust avec son jeune frère Robert qui, comme leur père, deviendra médecin (1885). Sur la page de droite, le dramaturge Robert de Flers et Lucien Daudet, fils d'Alphonse, autour de leur ami Marcel Proust, vers 1893.

Quels sont les garçons qui ont le plus compté pour lui?
Parmi ses camarades de classe, il n'a essuyé que des refus. Il a pourtant beaucoup essayé, avec Daniel Halévy, Jacques Bizet, Émile Straus, d'autres encore… Son premier grand amour, incontestablement, c'est Reynaldo Hahn. Proust a alors 23 ans. Ensuite, il y a Lucien Daudet, autre grand amour, et puis ça n'arrête plus. Il lui faut toujours quelqu'un. Avec Hahn, cela dure dix-huit mois à peu près et avec Lucien Daudet autant, puisque c'était le rythme proustien. Mais il garde quand même le contact avec Hahn, alors qu'il a vraiment été le premier à rompre. Il ne se brouillait jamais.

Que sait-on de son amour de jeunesse, Marie de Benardaky, qu'il a décrite dans *Jean Santeuil*?
On sait que les familles y ont mis fin, surtout la famille Benardaky, d'ailleurs. À l'époque, Proust doit avoir 14 ans. Je pense qu'il était réellement amoureux d'elle. Elle deviendra Gilberte dans *La Recherche*.

Son homosexualité, s'en est-il ouvert à sa mère, à ses proches?
Je suis persuadé que ses parents le savaient. Oui, il en a certainement parlé à son père et probablement à sa mère parce qu'elle espérait le marier à la fille d'Anatole France. Proust lui écrit dans une lettre: « *Surtout ne te presse pas de me marier.* »

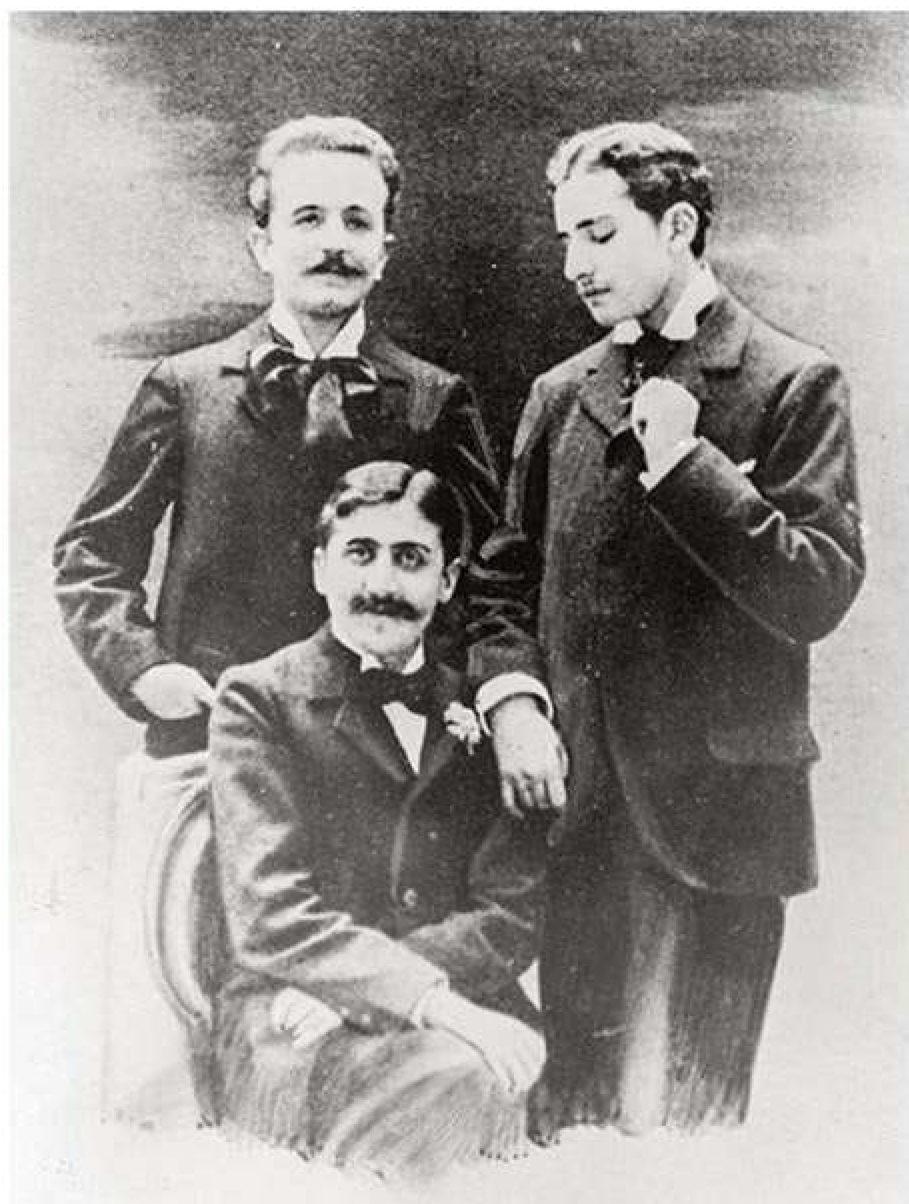
Pourquoi Montesquiou a-t-il marqué Proust à ce point?
Parce que c'était la plus grande figure de l'homosexualité littéraire. C'était l'arbitre du goût, de l'élégance. En plus, il était très drôle. Il avait des mots d'esprit d'une rare violence. Il a été décrit dans des romans par Huysmans, Jean Lorrain, Henri de Régnier, Edmond Rostand, Colette…

En 1897, blessé par une critique pleine d'insinuations, Proust provoque ledit Lorrain en duel. Comment expliquez-vous le courage dont ce garçon chétif fait alors preuve?
Proust était très courageux. Il n'aurait pas fait son œuvre s'il n'avait pas eu ce courage.

Il va se chercher longtemps?
Oui. Donc il abandonne *Jean Santeuil* en 1899. Il est assez désespéré. Il prend encore une décision extrêmement courageuse: au lieu de se vouloir auteur de premier plan, il accepte d'être traducteur. Le problème, c'est qu'il veut traduire de

ALBERT HARLINGUE/ROGER VIOLLET - SELVA/LEEMAGE





ALBERT HARLINGUE/ROGER VIOLLET

l'anglais. Or il a fait de l'allemand à Condorcet, pas de l'anglais. Sa mère, elle, le parle, elle lui fait une première version et lui la réécrit. Il dira plus tard: *« Je ne parle peut-être pas l'anglais, mais je parle l'anglais de Ruskin. »* Il comprend admirablement ce qu'est la phrase ruskinienne, alors que Ruskin a un style très difficile!

Est-ce la mort de la mère, en 1905, qui déclenche le début de l'écriture de *La Recherche*?
Non, dans la mesure où juste après la mort de sa mère, il y a une période de deuil où Proust ne fait plus rien. C'est donc deux ou trois ans après que l'écriture s'est déclenchée.

De quand date l'éblouissement, le moment où il comprend l'ordonnancement, le temps perdu, le temps retrouvé?
Ça vient très tôt, en 1908. Il a beaucoup dit, en exagérant un peu, que la fin et le début avaient été écrits en même temps.

Il pratique un genre qu'on peut appeler le roman de mœurs?
Oui, tout à fait. Sans Balzac, il n'y aurait peut-être pas eu de Proust. Cela me frappe toujours quand je relis Balzac, qui est un immense génie évidemment. Ce qu'ils ont en commun me paraît être cette idée: jamais un fait sans signification. Balzac, c'est l'influence la plus importante de Proust. Et ensuite, vraisemblablement Baudelaire.

Et Ruskin?
Vous avez raison de soulever la question. Ruskin, c'est un homme à phrases longues. Proust l'a traduit car à l'époque tous les grands écrivains s'obligent à cet exercice. Gide le dit: *« Si on ne traduit pas au moins un ou deux livres, on ne devient pas écrivain. »* En traduisant, on se forme le style.

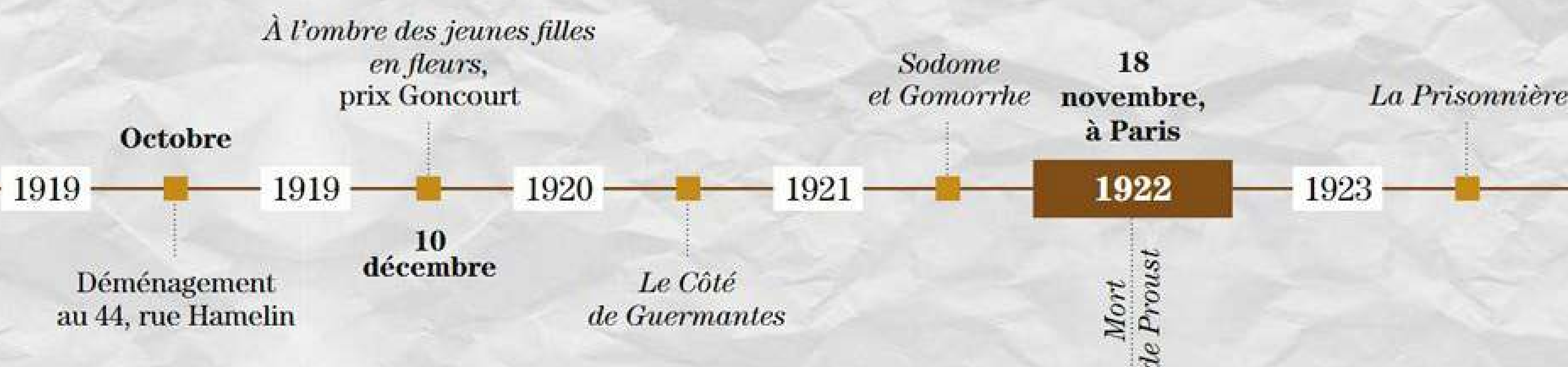
Qu'avez-vous découvert sur son style en établissant l'édition critique de la Pléiade?
Proust adore citer, sans le dire, du Baudelaire ou du Balzac. *La Recherche* est un texte, comme chez Joyce d'ailleurs, plein d'allusions littéraires non identifiées. En revanche, son vocabulaire n'est pas difficile, il est beaucoup moins riche que celui de Balzac ou de Chateaubriand, par exemple.

C'est le contraire de l'écrivain engagé, Proust?
Oui et non. Il y a l'affaire Dreyfus et la guerre. Dans les deux cas, on voit clairement de quel côté il était. Pour la guerre, il n'est évidemment pas belliciste. Il est patriote mais il n'est pas nationaliste.

Quelle répercussion aura la mort de son secrétaire et ami Alfred Agostinelli en 1914?
Outre la souffrance personnelle de Proust, certainement un enrichissement de l'intrigue et de la réflexion sur la vie, qui s'incarne principalement dans le personnage asexué de *La Recherche* qui s'appelle Albertine. Cette liaison, cet amour et cette souffrance nourrissent l'œuvre.

Agostinelli est-il l'être que Proust a le plus aimé après sa mère?
C'est lui qui l'a dit. Il a vraisemblablement aimé d'autres êtres: Hahn, Lucien Daudet et bien sûr des personnes de sa famille proche, ses parents, ses grands-parents…

Son prix Goncourt de 1919 lui change-t-il la vie?
Pas pour une question d'argent, de droits d'auteur. Mais il est content parce qu'il sent qu'il va être lu, que ça va le faire connaître. Et ce qu'il veut, c'est être connu. Pas par



narcissisme. C'est vraiment l'idée qu'il fait une œuvre extraordinaire et que ce serait très triste de l'enterrer.

Proust arborait-il des masques ? Pour recueillir des informations, saisir sur le vif des propos, des attitudes ?
Oui, absolument. D'ailleurs, on ne peut pas être un grand romancier si on n'est pas, en quelque sorte, invisible. Proust savait se cacher. Il était obligé, d'ailleurs.

Il a évoqué son « *détachement de tout* ».
Oui, mais je ne crois pas que ce soit vrai. Proust aimait la vie, ce n'était pas un maniaco-dépressif.

Comment s'y prenait-il pour s'atteler à l'écriture ?
Proust écrivait la nuit, comme Balzac et Saint-Simon. Il écrivait sur ses genoux et sur n'importe quoi, comme du papier à cigarettes, à une vitesse impressionnante, qui compense les moments où il ne le fait pas. Il met très longtemps à mettre la machine en marche. Écrire, pour lui, c'est un moment de bonheur.

Comment s'y retrouvait-il dans ses textes ?
Il ne numérotait pas les pages, pas plus qu'il ne datait ses lettres. C'est ahurissant en fait. Il avait tout en mémoire. Il jouait avec ses cahiers, il plongeait dans ses piles…

Il avait besoin de se mettre en condition ?
Il y a toujours des rituels chez les écrivains. Lui, il commence par regarder six à huit quotidiens, lire le courrier, écrire des lettres. Il ne boit que de la bière ou du lait. Et du café, jusqu'à quatorze tasses par jour.

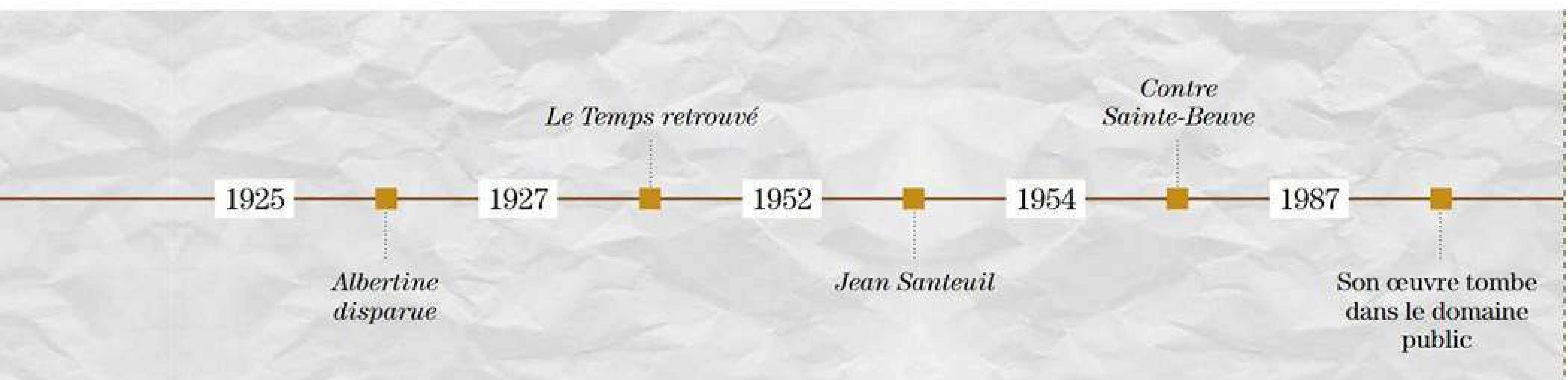
Est-il mort de surmenage ?
Je crois qu'il est d'abord mort de sa maladie. Et ensuite d'une mauvaise hygiène – il avait un régime alimentaire désastreux ! Il prenait énormément de caféine, ce qui lui a usé l'organisme. D'autre part, non seulement il était asthmatique, mais il est mort d'une pneumonie. On n'avait pas d'antibiotiques. Ses poumons ne fonctionnaient presque plus. Mais 51 ans, c'est l'âge moyen à l'époque auquel meurent les hommes.

Est-ce que, à un moment, Proust se sent soulagé car il a l'essentiel de l'œuvre derrière lui ?
On peut dire que, vers 1918, il a en effet l'essentiel de l'œuvre derrière lui, oui. Mais le véritable soulagement, il l'éprouve au printemps 1922, au cours d'un épisode que Céleste Albaret a raconté de manière très émouvante plusieurs fois. Il l'appelle et lui dit : « *Maintenant, Céleste, je peux mourir. J'ai écrit le mot "fin".* »



Sérénade pour jeunes filles en fleurs sur le court de tennis du boulevard Bineau, à Paris, en 1892. Un aparté ludique en extérieur pour le poète de la pénombre ! À droite, Mme Émile Straus, grande amie de Proust, qui tenait salon boulevard Haussmann et lui inspira quelques traits de Mme de Guermantes.

Savez-vous pourquoi il voyait la mort comme « *une grosse femme noire* » ?
C'est un cauchemar de la fin de sa vie. Un mauvais rêve du malade qui va mourir. Certains ont dit que c'était sa mère…

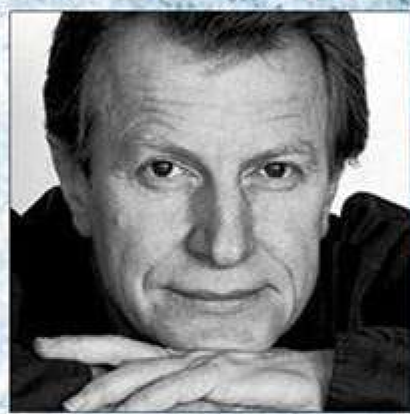


COSTA/LEEMAGE

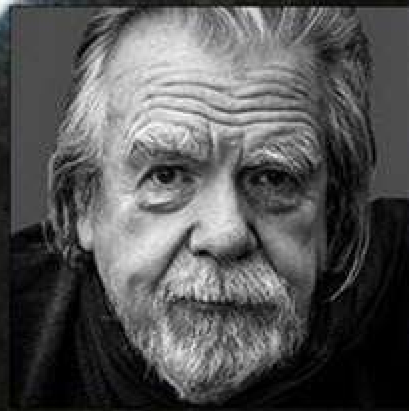
ÉDITIONS THÉLÈME
LE LIVRE AUDIO

Écoutez **Marcel Proust**
par la voix de grands acteurs

À la Recherche du temps perdu
L'INTÉGRALE AUDIO





Lu par
André DUSSOLLIER, Lambert WILSON,
Robin RENUCCI, Guillaume GALLIENNE,
Denis PODALYDÈS et Michael LONSDALE.

OFFRE RÉSERVÉE AUX LECTEURS DE "LIRE"
sur la collection Marcel Proust
sur www.editionstheleme.com avec le code : *Lire2019*
Coffret intégral de 35 CD – 190 € au lieu de 225 € // Chaque tome – 39 € au lieu de 45 €
(jusqu'au 31 juillet 2019)

Existe aussi en téléchargement

À l'ombre des jeunes filles en fleurs, un grand Goncourt… controversé !



À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA CÉLÈBRE DISTINCTION REMISE AU DEUXIÈME VOLET DE *LA RECHERCHE*, RETOUR SUR UNE ATTRIBUTION PAS COMME LES AUTRES. ENTRE ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE ET SCANDALE POLITIQUE.



BRIDGEMAN IMAGES

Fin 1919, la France victorieuse panse ses plaies et fête ses héroïques poilus. La vie politique a repris. Lors des élections législatives des 16 et 29 novembre 1919, les Français plébiscitent la Chambre dite « bleu horizon » en raison des nombreux jeunes anciens combattants qui y siègent. La droite et le centre y prédominent au nom de la lutte contre le bolchevisme et du mantra: « l'Allemagne paiera ». Dans ce contexte d'effervescence nationale, la logique voudrait que le prix créé par les frères Goncourt en 1903 récompense, comme chaque année depuis quatre ans, un roman évoquant l'expérience des tranchées. *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès est tout désigné pour succéder aux remarquables *Le Feu* de Barbusse (1916), *Civilisation* de Georges Duhamel (1918) et au plus discutable *La Flamme au poing* d'Henry Malherbe (1917).

POLÉMIQUE AUTOUR D'UN PRIX

Sous l'impulsion de Léon Daudet, frère de Lucien et fils de feu Alphonse, par ailleurs membre de l'Action française et antidreyfusard, qui vient d'être élu à la Chambre sur une liste d'union nationale, le jury couronne le 10 décembre, après trois tours de scrutin et par six voix contre quatre, le roman touffu d'un écrivain juif et dreyfusard. Le titre *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, que Proust jugeait lui-même un peu « midinette », semble comme un pied de nez à l'horreur des charniers et à l'héroïsme viril des combattants, et cela dans un pays où l'on croise surtout des mères en pleurs et des jeunes veuves en deuil. Même si Lucien Daudet, le jeune frère de Léon, est un ami très proche de Proust, ce choix atteste à tout le moins l'indépendance d'un jury sachant, en dépit du climat idéologique, discerner le talent, sinon le génie, là où il se trouve. Mais nous sommes en France, une France frustrée de ses querelles par quatre années de censure. On ne saurait donc s'épargner une polémique, surtout si celle-ci est politico-littéraire. Le prix n'aurait-il pas dû revenir à Roland Dorgelès, engagé volontaire dès 1914? *« Place au vieux! »* titre le 11 décembre *L'Humanité* – il est vrai que Proust, alors âgé de 48 ans, n'est pas de première jeunesse. Et le jeune Aragon de renchérir dans *Littératures*: *« On n'aurait jamais cru qu'un snob laborieux fût de si fructueux rapport. »*

On suspecte Proust, réformé pour raisons de santé, asthmatique et valétudinaire, qui vit (et écrit) le plus souvent allongé, d'être un « *embusqué* » voire un arriviste. De plus, on ne peut imaginer deux styles romanesques plus opposés. Le roman de Dorgelès, un classique dans son genre, brille par sa clarté et sa simplicité. Jacques Larcher, le Narrateur des *Croix de bois*, ne fait ainsi jamais part de ses sentiments relevant en cela de ce que Proust appelle la *« littérature de notations »*[1]. Au contraire, le Narrateur de *La Recherche*, personnage anonyme – il sera deux fois prénommé Marcel (par Albertine) dans *La Prisonnière*, publié de manière posthume en 1923 – tantôt témoin, tantôt héros de son récit, rapporte constamment ses fines observations aux intermittences de son cœur. Quoi qu'il en soit, l'éditeur de Dorgelès aura beau avoir mis un bandeau « Prix Goncourt – quatre voix sur dix », c'est le roman de Proust et son titre à *« l'étrange tonalité symboliste »*[2] qui décroche la timbale. Paru le 27 juin 1919, avant d'obtenir le prix, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* n'avait récolté que quelques articles plus ou moins favorables. On reconnaît *« une intelligence »*, *« une sensibilité »*, mais on conteste le style, on reproche sa tendance au *« bavardage »*. À gauche, on mettra du temps à lui pardonner d'avoir été soutenu par Léon Daudet. D'autant plus que c'est à ce dernier, et en remerciement, que Proust dédicace en 1920 le troisième tome de *La Recherche*, *Le Côté de Guermantes*.

UNE PIÈCE D'UN PUZZLE EN CONSTRUCTION

À l'ombre des jeunes filles en fleurs est le deuxième tome d'un formidable ensemble romanesque encore non publié. Peu de lecteurs pressentaient alors avoir affaire à l'un des éléments d'une entreprise extrêmement réfléchie, construite, pensée. *À la recherche du temps perdu* ne sera accessible aux lecteurs qu'en 1927, avec la parution du

Le jambon de Nev'York et le snobisme anglomane

À la fin du XIXe siècle, l'aristocratie et la grande bourgeoisie françaises sont dans leur style de vie anglophiles, voire anglomanes, tropisme singé par une bourgeoisie récemment enrichie, sinon parvenue. Maîtriser l'anglais est un marqueur social symbolique qui manifeste tant la vanité et le snobisme (un anglicisme soit dit en passant) de ceux qui en font étalage que la supériorité de ceux qui, comme Swann ou Saint-Loup, portent avec discrétion ces signes de distinction. Et plus l'on descend dans l'échelle sociale, plus la connaissance des choses anglaises devient approximative. Le Narrateur, alors qu'il voit en Françoise, la cuisinière, une sorte de Michel Ange dans l'ordre culinaire, souligne avec condescendance l'erreur de cette dernière lorsqu'elle passe commande à sa fille de cuisine: *« Allez me chercher du jambon de chez Olida. Madame m'a bien recommandé que ce soit du Nev'York »* (*JF*, p. 17) Françoise, commente-t-il, est incapable d'imaginer que l'anglais est assez riche pour *« qu'il pût exister à la fois York et New York »* (ibid.). Bien qu'ayant la mise d'un Saint-Loup ou d'un Swann, le Narrateur n'est alors pas très à l'aise avec l'anglais qu'il ignorait encore à cette époque. Ainsi, lorsqu'Odette, ancienne cocotte *« livrée, presque enfant [...] à un riche anglais »* se met à parler dans cette langue à sa fille Gilberte devant le Narrateur, c'est pour lui comme si *« un génie malfaisant avait emmené loin de [son] amie »* (p. 152). À Balbec, il note que son ami Bloch, issu de la moyenne bourgeoisie juive de Paris, croit *« évidemment qu'en Angleterre, non seulement tous les individus du sexe mâle sont lords, mais encore que la lettre i s'y prononce "aï" »*. Bloch se ridiculise malgré lui en parlant des *« Stones of Venaïce »* de *« Lord »* John Ruskin ou de *« laïft »* (p. 585), le Narrateur ne pouvant que blesser l'amour-propre de son ami lorsqu'il prononce correctement le mot *« lift »*.

JEAN MONTENOT



Cabourg en 1890, dont s'est inspiré Proust pour la ville fictive de Balbec.

Temps retrouvé, bien après la mort de Proust, survenue en novembre 1922. Cet ultime volume offrait une synthèse claire, presque didactique, des clés de compréhension des trois mille pages de *La Recherche*. Il s'agissait de montrer comment le Temps agit sur les êtres, sur leur perception de la réalité, sur leurs corps, sur leurs sentiments, sur leurs rêves même. *« C'était par le jeu formidable qu'il fait avec le Temps que le Rêve m'avait fasciné »*, confesse ainsi le Narrateur (LTR). On comprend que le fil d'Ariane reliant entre eux ces sept romans tenait dans le récit de la lente germination d'une vocation d'écrivain: *« Toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre: une vocation »* (LTR). Ainsi s'impose cette grande fresque qu'ornent de loin en loin les réflexions du Narrateur (ou d'autres personnages) sur l'amour, sur la vanité des êtres en société (le snobisme, l'ambition), sur les mécanismes de la remémoration volontaire ou non, sur les rapports de l'art et de la vie. Le lecteur comprend enfin comment une réalité enfouie dans le passé peut se retrouver après qu'elle a été déchiffrée par la relecture des signes concrets (sensations, perceptions, émotions, paroles) par lesquels elle s'est une première fois manifestée et qu'elle a été transposée et rendue intemporelle par la magie d'une authentique création artistique.



Marcel Proust, en 1895.

En 1913, alors que Marc Elder et *Le Peuple de la mer* devançaient *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier pour le prix Goncourt, *Du côté de chez Swann*, premier volume de *La Recherche*, s'était déjà fait remarquer. Proust avait pourtant eu du mal à trouver un éditeur. Achevé depuis 1911 sous le titre *Les Intermittences du cœur*, ce roman hors norme, un peu monstrueux, avait été refusé par Fasquelle, puis par la NRF. En février 1913, l'éditeur Ollendorff s'était dérobé à son tour affectant de ne pas comprendre *« qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil »*[3] ! Malgré tout, *Du côté de chez Swann*, roman sans intrigue apparente et *« plein de duchesses »*, écrit par un auteur mondain de la rive droite, trouva en Bernard Grasset, jeune éditeur de la rive gauche, quelqu'un qui accepte de publier (à compte d'auteur) ce premier volume d'un diptyque qui devait vite devenir un triptyque. La première partie, trop longue (huit cents pages) pour être publiée en un volume, fut amputée de sa fin malgré les réticences de Proust – *« [son] livre est un tableau »*, une tapisserie qu'il ne faut pas déchirer. On décida aussi de modifier sur épreuve le titre de l'ensemble: *exit* les « Intermittences du cœur », *Du côté de chez Swann* est présenté comme le premier volume d'*À la recherche du temps perdu*. *Le Côté de Guermantes* et *Le Temps retrouvé* sont annoncés: *« Pour paraître en 1914 »*[4]. Le livre ne se vendit pas si mal, trois mille exemplaires, suscitant un écho favorable de la critique.

DE TRAGIQUES CIRCONSTANCES

La suite du cycle, déjà rédigée et dactylographiée, aurait dû paraître dans la foulée du premier volume. Mais deux circonstances changèrent la donne. Albert Agostinelli, le jeune homme de 26 ans dont Proust avait fait son secrétaire et auquel il s'était beaucoup attaché, se noie le 30 mai 1914 au large d'Antibes, aux commandes du monoplan qu'il pilotait.

FINEARTIMAGES/LEEMAGE

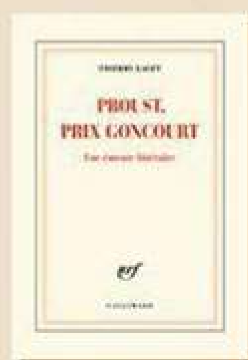
L'événement bouleverse Proust et motive l'ajout d'un nouveau cycle autour d'Albertine (citée 2360 fois). Même s'il ne faut pas, bien sûr, réduire cette dernière à son modèle réel, l'introduction de ce personnage central, qui apparaît alors dans les brouillons, modifie l'œuvre, la rendant très différente de ce qu'elle aurait été si elle avait été publiée en 1914. La guerre, seconde circonstance, donne à Proust le délai nécessaire pour réécrire sa cathédrale romanesque. L'ensemble va ainsi croître en son centre, par intussusception. La partie coupée de 1914 et les ajouts de Proust servirent ainsi de matrice au second volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont l'achevé d'imprimer date de la fin 1918, mais dont la parution est différée pour pouvoir sortir en même temps que *Pastiches et Mélanges* et la réédition de *Du côté de chez Swann*. C'est Gaston Gallimard qui, ayant habilement su convaincre Proust de rejoindre en 1916 sa jeune maison d'édition, publie cet ouvrage que l'écrivain qualifia alors lui-même *« d'intermède languissant »*[5].

UNE PERSPECTIVE ÉLARGIE

La comparaison des épreuves de 1914 avec le roman de 1919 témoigne des enrichissements que Proust a insérés. Le titre de la première partie, « Du côté de chez Mme Swann » est devenu « Autour de Mme Swann », signe d'un élargissement de perspective. La chronique de la décristallisation amoureuse du jeune Narrateur (15 ans) envers Gilberte Swann, la fille d'Odette de Crécy et de Charles Swann dont les amours avaient été narrées dans *Du côté de chez Swann*, fournit ainsi à Proust l'occasion de développer ou d'introduire un certain nombre de personnages. Aussi lorsque Proust, en novembre 1916, adresse à Gallimard la correction de la première partie des *Jeunes Filles*, il la présente comme *« le coussin fleuri »* où seront censés reposer *« les deux étages un peu effrayants »*[6] de *Sodome et Gomorrhe* – allusion au fait qu'il y sera question des sujets encore assez scabreux de l'inversion et de l'homosexualité. Les *Jeunes Filles* reprend le récit, au point où *Du côté de chez Swann* l'avait laissé. On y retrouve le premier amour du jeune Narrateur, Gilberte Swann, rencontrée lors d'une partie de barres au jardin des Champs-Élysées. L'essor de cette relation est difficile, d'autant plus que le Narrateur (et le lecteur) apprendra bien plus tard (dans *La Prisonnière)* que Gilberte fréquentait alors assidûment un autre jeune homme. Si l'adolescent se croit au faîte du bonheur quand il est auprès de sa bien-aimée, il remarque rétrospectivement avec lucidité : *« En réalité, dans l'amour il y a une souffrance permanente, que la joie neutralise, rend virtuelle, ajourne, mais qui peut à tout moment devenir ce qu'elle serait depuis longtemps si l'on n'avait pas obtenu ce qu'on souhaitait, atroce. »*[7] À la fois pour cesser de souffrir tout en espérant un retour de flamme, le Narrateur décide de tenir Gilberte à distance, stratégie vouée à l'échec.

Le Narrateur fréquente les parents de Gilberte qu'il apprécie pour eux-mêmes. Charles et Odette Swann ont changé. La force corrosive de l'habitude a fait perdre à leur idylle tout tour romantique. La passion retombée a modelé un *« autre Swann »*. Le brillant dilettante s'est embourgeoisé. Il se consacre à l'élévation mondaine de sa femme, elle aussi devenue une *« autre Odette »*, paradoxalement plus belle et plus jeune en ce milieu des années 1890 que ne l'était la cocotte illettrée d'« un Amour de Swann ». Elle s'est inventé

ROGER-VIOLLET



« Ce fut ressenti comme un outrage à la mémoire des morts »

DANS UN LIVRE PASSIONNANT, *PROUST, PRIX GONCOURT – UNE ÉMEUTE LITTÉRAIRE* (GALLIMARD), THIERRY LAGET RAPPELLE QUE L'ÉCRIVAIN NE FIT PAS L'UNANIMITÉ EN 1919, RECEVANT SON PRIX À L'OMBRE DES RANCŒURS ET DES QUOLIBETS.

« Avec *Les Croix de bois*, Roland Dorgelès avait écrit un beau livre, qui aurait sans aucun doute mérité le prix Goncourt 1919 s'il n'avait pas eu face à lui l'œuvre géniale de Proust. La plupart des journalistes étaient démobilisés depuis peu. Certains avaient fait quatre ans de campagne dans les pires conditions, avaient été blessés, mutilés. Des centaines de jeunes écrivains étaient morts. Les survivants attendaient que la France leur témoigne de la gratitude, leur réserve les honneurs, les emplois, les succès qui leur étaient dus. Et voilà que le prix littéraire le plus prestigieux était donné, comme si de rien n'était, à un homme de l'ancien temps, qui peignait des duchesses, des amours adolescentes, des villégiatures en Normandie et qui, comme on disait, "*coupait les cheveux en quatre*" ! Ce prix Goncourt fut ressenti comme une grave injustice, un outrage à la mémoire des morts, et la réaction était inévitable : tous ou presque, nationalistes et internationalistes, se rangèrent derrière Dorgelès, qui était un héros, engagé volontaire et croix de guerre, et qui, pour quelques semaines, refit autour de lui l'Union sacrée en littérature. On voulut croire qu'il y avait, d'un côté, le représentant des jeunes combattants, bourré de talent, d'idéal et désargenté, et de l'autre un porte-parole des bourgeois et des embusqués, qu'on avait sorti de la naphtaline le jour de l'armistice. Il aurait fallu avoir le recul dont nous bénéficions pour comprendre que c'était Dorgelès qui restait dans la tradition naturaliste, tandis que Proust était le vrai révolutionnaire. Mort en 1922, Proust a connu une période de purgatoire jusqu'aux années 1950, quand paraissent d'importants inédits qui attirent de nouveau l'attention sur lui. Mais ce n'est vraiment qu'à partir de 1971, pour le centenaire de sa naissance, qu'il commence à occuper la position qui est aujourd'hui la sienne, celle du plus grand écrivain français du XXe siècle. »



PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD

un *« genre de beauté »* en partie imité de Mme Verdurin et des Guermantes. Et si, aux yeux de Swann et du Narrateur, elle n'a guère gagné en esprit, elle passe désormais pour une femme supérieure. Pour autant, elle demeure *« une grande cocotte […] qui vit beaucoup pour ses amants »* et *« le point culminant de sa journée est celui non pas où elle s'habille pour le monde, mais où elle se déshabille pour un homme »*.

C'est là un des traits de l'art de Proust que de saisir avec finesse et acuité les changements que le temps opère sur les personnages. Le Narrateur, par une série d'esquisses en situation, de paroles et de traits choisis, contribue à fixer les personnages produisant, à mesure que le roman avance, une sorte de galerie de portraits kaléidoscopiques que règle la succession des époques. Il observe ainsi tantôt avec humour, tantôt avec tendresse, tantôt avec férocité, presque toujours avec perspicacité, le milieu des Swann, au prisme du salon feutré et fleuri d'Odette où se pressent le Dr Cottard, devenu grand médecin, l'écrivain Bergotte ou le marquis de Norpois. Parmi les nouveaux noms qui font leur apparition dans la première partie des *Jeunes Filles*, comme une pierre d'attente dans l'esprit du lecteur, surgi celui d'Albertine Simonet, *« la fameuse "Albertine" »* dont Gilberte pronostique qu'elle *« sera sûrement très "fast" »*, opérant un premier lien purement contingent entre les deux amours du Narrateur. Tout à ses atermoiements sentimentaux avec Gilberte, ce dernier manque aussi l'occasion d'une rencontre qui aurait pu alors avoir lieu avec Albertine : *« Les différentes périodes de notre vie se chevauchent ainsi l'une l'autre. On refuse dédaigneusement, à cause de ce qu'on aime et qui vous sera un jour si égal, de voir ce qui vous est égal aujourd'hui, qu'on aimera demain, qu'on aurait peut-être pu, si on avait consenti à le voir, aimer plus tôt, et qui eût ainsi abrégé vos souffrances actuelles, pour les remplacer, il est vrai, par d'autres. »*

LE ROMAN DES DÉCEPTIONS

Les *Jeunes Filles* est, à bien des égards, le roman des attentes déçues. Ainsi le Narrateur cherche-t-il sa voie du côté de la littérature. Mais M. le marquis de Norpois manifeste dès le début son dédain à l'encontre des velléités littéraires du jeune homme, allant jusqu'à l'écraser dans sa sensibilité d'écrivain en herbe. Ce dernier apprécie pourtant cet aristocrate aux expressions surannées, ambassadeur et collègue diplomate de son père, que ce dernier juge *« un peu poncif »* et que Mme Swann qualifie de *« très mauvaise langue »*. Quant à la Berma, l'actrice réputée pour ses interprétations de Racine, elle est pour le Narrateur l'occasion d'une autre forme de déception : *« Le plaisir que j'avais eu à l'entendre […] était loin d'égaler celui que je m'en étais promis. »* Lors d'un déjeuner chez Mme Swann, le Narrateur rencontre enfin le fameux Bergotte. Là encore, l'homme n'est pas à l'image qu'il s'en faisait lorsqu'avec Bloch, son camarade de lycée, ils le plaçaient au-dessus de tout. *« Le doux chantre à cheveux blanc »* que le Narrateur s'attendait à rencontrer s'avère en fait *« un homme jeune, rude, petit râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire »*. En art comme en amour, il faut faire face à la déception qu'implique le fait que toute réalité tend à ne pas être à la hauteur de ce qu'on en espère. À Gilberte et à Paris, épicentres de la première partie, succèdent Albertine et Balbec, une station balnéaire imaginaire composée à partir des modèles de Cabourg, mais aussi d'Évian et de Beg-Meil en Bretagne. Intitulée « Noms de pays : le pays », la seconde partie des *Jeunes Filles* montre, deux ans après, le Narrateur *« devenu de plus en plus indifférent à Gilberte »*. *« Mon voyage à Balbec fut comme la première sortie d'un convalescent qui n'attendait plus qu'elle pour savoir qu'il est guéri. »* Si le voyage contraint le Narrateur à traverser *« l'antre empesté »* de la gare Saint-Lazare où il lui faut prendre le train, le nom de Balbec exerce un puissant attrait sur lui. Il en imagine l'église près de la mer *« venant mourir au pied du vitrail »*. En fait, *« Balbec-en-terre »*, située à plus de cinq lieues de Balbec-Plage, *« n'était ni une plage ni un port »*. Le Narrateur n'en admirera pas moins la vierge du Porche. Plus tard, lors d'une visite dans son atelier, le peintre Elstir, autre figure d'artiste initiateur, lui fera découvrir la véritable beauté de l'église de Balbec qu'il n'avait pas su pleinement apprécier. Mais il y verra aussi, autre déception, un portrait datant de 1872 d'Odette Swann en travesti : *« Miss Sacripant »*.

DES RENCONTRES FONDATRICES

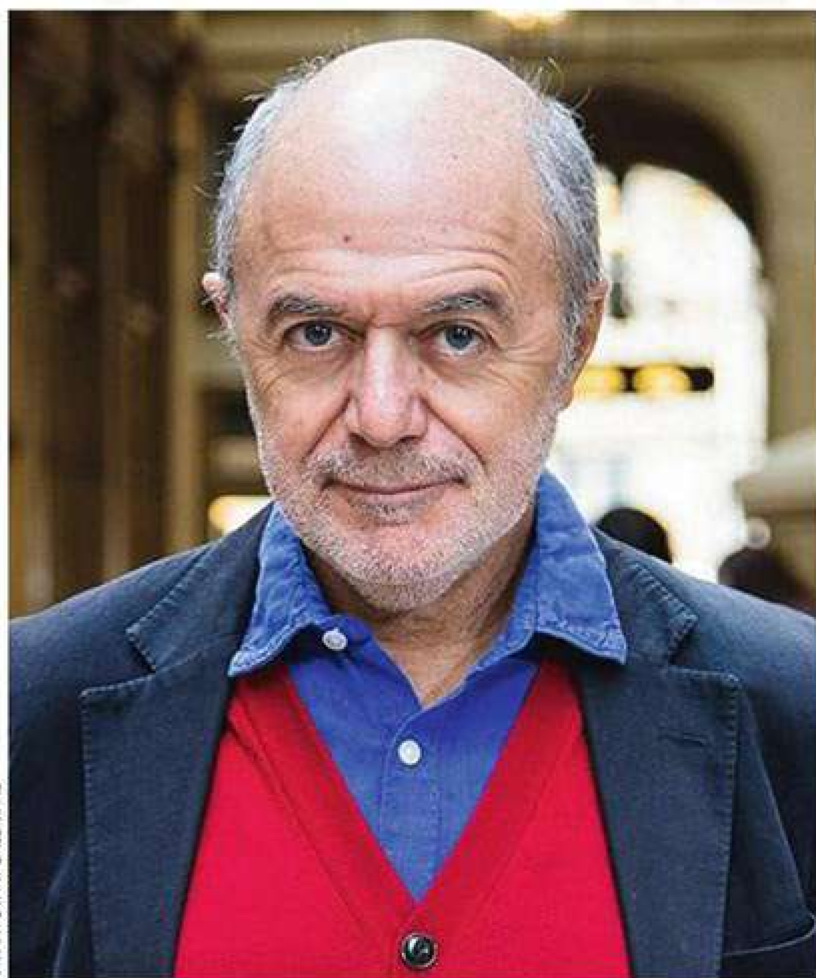
Il passe l'été avec sa grand-mère et la cuisinière Françoise au Grand Hôtel de Balbec-Plage, où se croisent la bourgeoisie riche et l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. C'est l'occasion pour le Narrateur, quand il n'est pas atteint de ses crises de fièvre et de suffocation, de rencontrer des personnages qui deviendront importants, tel l'élégant Robert de Saint-Loup, militaire en garnison à Doncières, qui devient son ami, ou encore l'inquiétant, tonitruant et sulfureux, Palamède de Guermantes, baron de Charlus, qui, sous une morgue aristocratique, laisse entrevoir des penchants contre-nature, hiéroglyphes alors encore indéchiffrables aux yeux du Narrateur. L'intérêt de celui-ci s'est d'ailleurs surtout fixé sur les *Jeunes Filles* qui se promènent sur la digue de Balbec et dont les gracieuses silhouettes fournissent la trame de ses fantasmes amoureux. Au début, le Narrateur ne les individualise pas, n'établissant que peu à peu des démarcations jusqu'à ce qu'il apprenne, par Elstir, que l'une d'entre elles est la petite Albertine Simonet. Celle-ci finit par l'emporter dans le cœur du Narrateur sur Rosemonde, Gisèle, Andrée. Ainsi naît une passion qu'il espère assouvir lorsqu'Albertine doit passer une nuit à l'hôtel. Il n'obtient pas le baiser escompté de celle qui n'est encore ni prisonnière ni fugitive. La saison terminée, le Narrateur doit rentrer à Paris. Il lui reste encore du chemin avant de boucler la boucle et de comprendre que cette logique de la déception ne peut trouver de rédemption que par l'art et, pour ce qui le concerne, par l'écriture.

JEAN MONTENOT

1. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* (« LTR » pour les autres citations provenant de cet ouvrage), Folio classique, 1990.
2. Maurice Bardèche, *Marcel Proust, romancier*, Les Sept Couleurs, 1971.
3. Louis de Robert, *Comment débuta Marcel Proust*, L'Éveilleur, 2018.
4. *Ibid.*
5. Marcel Proust, *Lettres à la NRF*, Gallimard, 1932.
6. *Ibid.*
7. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Folio classique, 1988. (Toutes les autres citations proviennent de cette édition).

« Quel destin aurait eu Proust s'il n'avait pas reçu le Goncourt en 1919 ? »

AUTEUR DE *PROUST PAR LUI-MÊME* (RÉÉDITÉ CHEZ TEXTO) ET JURÉ DU GONCOURT DEPUIS 2012, PIERRE ASSOULINE VOIT DANS LA CUVÉE 1919 UNE DATE CRUCIALE POUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.



F. MANTOVANI-GALLIMARD

Auriez-vous voté pour Proust en 1919 ?

Ce serait facile de vous dire oui, mais en vérité c'est impossible de répondre… J'aurais été quelqu'un d'autre. Je suis fan de Proust depuis toujours, je connais tout de lui, alors que je n'en aurais rien su à l'époque. C'est comme si vous demandiez à quelqu'un s'il aurait choisi la Résistance s'il avait eu 20 ans en 1940…

Ce prix Goncourt 1919, c'est un événement majeur ?

Oui, et à triple titre. D'abord, ça consacre Proust. Jusque-là, il était connu de la presse de droite (*Le Figaro* et compagnie), mais inconnu du grand public. Ce prix le lance, et son étoile ne cessera plus de monter. Ensuite, c'est une date clef pour le Goncourt car c'est la première fois qu'il couronne un grand livre – et je dis ça sans faire injure aux lauréats précédents, dont certains étaient très intéressants ! Avec *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le Goncourt est devenu une institution prestigieuse. Enfin, c'est le premier Goncourt de Gallimard, qui existait depuis le début du siècle mais n'avait pas encore vraiment décollé.

On ne se rend plus compte à présent à quel point Proust était minoritaire en 1919…

Il a été très attaqué par la presse de gauche. Il était précédé par son image, ses accointances dans la presse de droite, la vie sociale très faubourg Saint-Germain qu'on pouvait lui imaginer. Ce qui est un comble, d'ailleurs, car le faubourg Saint-Germain ne comprenait pas grand-chose à Proust. Ce milieu a vu dans son œuvre une attaque, une caricature, il n'a pas perçu que Proust lui donnait une immortalité et un prestige que sans lui il n'aurait jamais eus – sans *La Recherche*, cette société ne serait plus connue que de ses descendants et des historiens. Grâce à Proust, on en parle encore. Au fond, il ne fut défendu que par les quelques vrais bons lecteurs de son temps. C'est intéressant, au passage, de savoir qu'un antisémite militant comme Léon Daudet fut son principal avocat au jury Goncourt – alors que Proust était dreyfusard, en plus ! C'est vraiment miraculeux qu'il ait eu le prix… Et j'insiste : que serait-il advenu de lui s'il ne l'avait pas eu ? Son œuvre aurait été publiée, mais aurait-elle eu le même retentissement ? Son destin aurait été très différent. On ne peut pas réécrire l'Histoire, mais c'est une uchronie qui serait passionnante…

Y a-t-il eu un Goncourt aussi polémique depuis ?

Il y a eu plein de scandales ! Le plus marquant, c'est peut-être celui autour du Goncourt 1960 attribué à *Dieu est né en exil* de Vintila Horia et finalement non décerné quand on avait appris le passé politique de l'auteur – il avait été membre de la Garde de fer pendant la guerre en Roumanie. Si on regarde ces dernières années, on nous a beaucoup reproché de ne pas avoir primé *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère ou *Le Lambeau* de Philippe Lançon – qui est un grand livre mais pas un roman, comme nous l'avions expliqué.

Proust pourrait-il disparaître ?

Si la littérature, la France, le goût et les valeurs françaises existent encore, alors Proust perdurera. Depuis le début du semestre, j'assiste au Collège de France au cours d'Antoine Compagnon. Le thème de cette année, c'est : Proust essayiste. C'est plein, il y a plus de 2 500 personnes qui viennent chaque mardi. Il faut arriver une heure en avance pour avoir une place. Il y a des gens de tous les âges, dont beaucoup d'étudiants. C'est fascinant. C'est l'un des deux cours ayant le plus de succès au Collège de France. L'autre, c'est Confucius. Proust et Confucius, les deux auteurs à succès de 2019 !

PROPOS RECUEILLIS PAR
LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD

"[…] les Swann se décidaient à rester à la maison tout l'après-midi. […] je voyais bien vite sur le mur du jardinet décliner le soleil de ce jour qui m'avait paru devoir être différent des autres…"

À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS

LE CHÂTEAU DE TANSONVILLE, PRÈS D'ILLIERS-COMBRAY, SERVIT DE MODÈLE À LA MAISON DE SWANN.


4



FOODPIX/GETTY

Les objets du culte

ILS ONT TRAVERSÉ LE TEMPS… DE LA PELISSE DOUBLÉE EN PEAU DE LOUTRE AU PETIT LIT EN CUIVRE OÙ PROUST A ÉCRIT *LA RECHERCHE,* EN PASSANT PAR LA CANNE ORNÉE DE SES INITIALES, LES RELIQUES SONT EXPOSÉES AU MUSÉE CARNAVALET, À PARIS, GRÂCE À LA DONATION DU COLLECTIONNEUR JACQUES GUÉRIN.

Une poignée d'hommes et de femmes ont pu la voir, l'effleurer, la caresser, depuis la mort de Marcel Proust, en 1922. La fameuse pelisse doublée en peau de loutre du romancier, dans laquelle, dit-on, il s'enroulait pour écrire *La Recherche*, repose dans un carton des réserves du musée Carnavalet, à Paris. *Lire* a exceptionnellement été autorisé à exhumer cette relique, pièce maîtresse de la mythologie proustienne, célébrée aussi bien par Morand (*« un homme très pâle, ensaché dans une vieille pelisse »*) que par Cocteau (*« De ces randonnées d'où il rentrait à l'aube en croisant sa pelisse, blême… »*). Lorsque le conservateur sort la pelisse du carton et la déploie sur une table, ce qui frappe tout de suite, outre le col de fourrure légèrement mité, c'est sa coupe particulière, étroite aux épaules et évasée en bas. Les maniaques proustiens pourront s'interroger à l'infini : est-elle plutôt gris tourterelle ou noir cendré ? La célèbre photo où Marcel Proust pose étrangement recroquevillé dans son manteau, assis sur une chaise, à Évian, en 1905, ne permet pas de trancher. Alors, on observe une dernière fois la pelisse, imaginant le romancier traverser les salons du Ritz revêtu de cette armure de dandy. Puis la pelisse rejoint son carton et les réserves du musée, de façon à demeurer protégée de la lumière.

C'est un véritable miracle si elle a pu parvenir jusqu'à nous, comme l'a raconté Lorenza Foschini dans son délicieux *Manteau de Proust* (Portaparole). On le doit à Jacques Guérin (1902-2000), bibliophile proustien et parfumeur fortuné, protecteur de Jean Genet et collectionneur de haut vol (capable de pister une lettre de Lautréamont quarante années avant de l'acquérir !), qui poussera le fétichisme jusqu'à faire recouvrir son exemplaire de *Du côté de chez Swann* avec le couvre-lit bleu du romancier (une curiosité vendue 21 600 euros chez Sotheby's, en 2007).

En 1935, à la mort du docteur Robert Proust, qui avait hérité de tous les biens de son frère Marcel, Guérin découvre, désolé, que sa veuve a consciencieusement brûlé tous les manuscrits de l'auteur de *La Recherche*. Par chance, il parvient à sauver quelques feuillets. Un heureux hasard va le mettre en relation avec le brocanteur interlope qui a débarrassé l'appartement du docteur Proust. Dans un hangar de Puteaux, Guérin, médusé, retrouve le lit, le bureau et la canne de l'écrivain. Pour quelques centaines de francs, le collectionneur sauve ces trésors. Mais le plus extraordinaire reste à venir : *« J'ai un aveu à vous faire, mais j'ai un peu honte, commence, gêné, le brocanteur. Je vais pêcher chaque dimanche en barque sur la Marne. Un jour, Madame Robert Proust m'a dit : "Vous allez prendre froid dans cette humidité. Tenez, prenez la pelisse de Marcel pour mettre autour de vos jambes…" »*

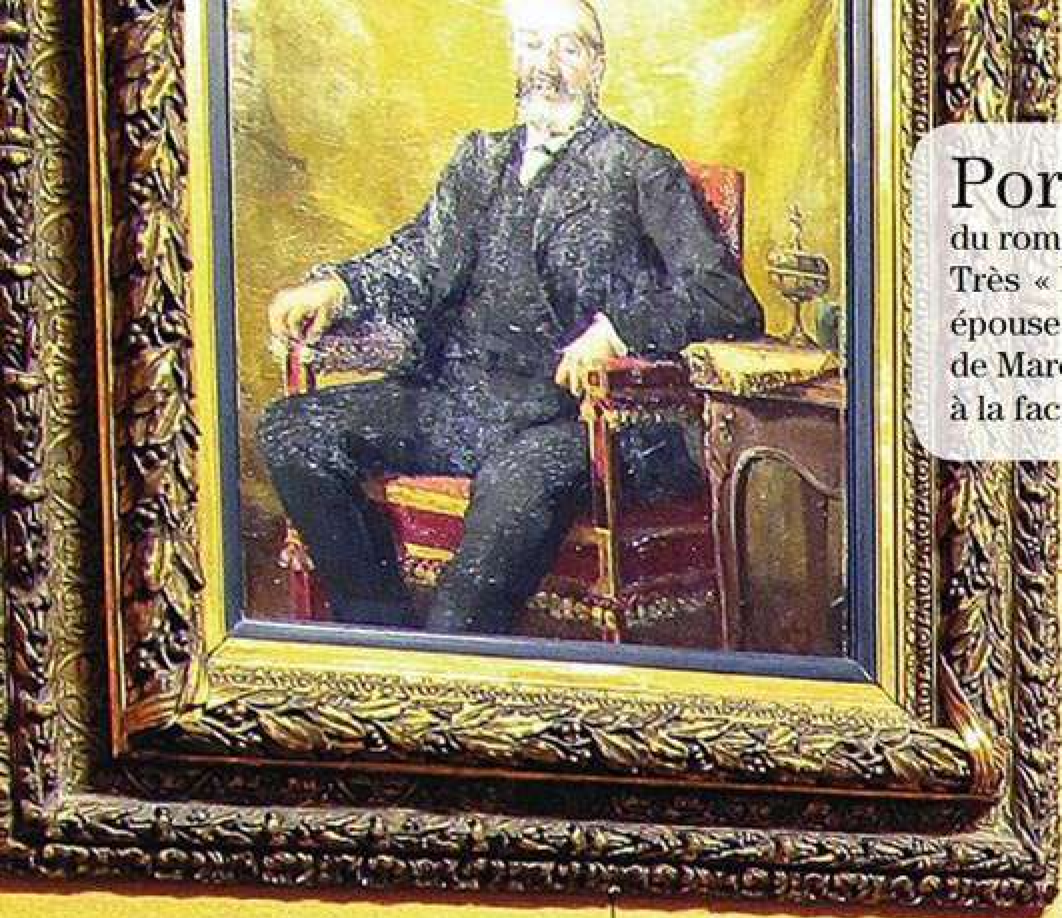


Pièce maîtresse de la mythologie proustienne, la fameuse pelisse, retrouvée dans un hangar de Puteaux.

Guérin, on s'en doute, s'empresse de racheter le fameux manteau. Il le fait nettoyer, l'enferme dans une boîte en teck et, en 1973, en fait don au musée Carnavalet (avec tous les meubles de Proust). Où il est désormais bichonné à température constante, loin de l'humidité insinuante de la Marne…

JÉRÔME DUPUIS

FRANCK COURTÈS POUR LIRE



Portrait d'Adrien Proust

Ce tableau du père du romancier (1834-1903) l'a toujours suivi lors de ses déménagements. Très « III[e] République », il fut réalisé par Laure Brouardel, peintre et épouse d'un confrère médecin du docteur Proust. Il nous montre le père de Marcel, membre de l'Académie de médecine et professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Paris, en notable.

La canne

Réalisée en peau de porc garnie d'une virole en or et portant les initiales « MP », elle fut offerte à Proust par le marquis d'Albufera, en 1904. On la voit à la main de l'écrivain sur la fameuse photo dite « du Jeu de paume » (qui fut peut-être prise en un autre lieu…). « Albu », comme l'appelait parfois affectueusement Proust, pur produit de la noblesse d'Empire, fut un grand ami du romancier au début du siècle. Ses relations orageuses avec sa maîtresse, la comédienne Louisa de Mornand, devaient en partie inspirer le personnage de Saint-Loup aux prises avec Rachel. Au point qu'à la sortie de *Sodome et Gomorrhe*, le marquis, furieux de se reconnaître, rompra les ponts avec le romancier.

Le bureau

De style Second Empire en poirier noirci, il était recouvert de piles de livres. Ses tiroirs filetés en laiton renfermaient photographies et souvenirs personnels. Mais Proust n'y écrivait jamais.

La chaise longue

Compositeur et ami intime de Proust – l'un des rares à être reçu boulevard Haussmann jusqu'à la fin, même lorsqu'il ne s'annonçait pas –, Reynaldo Hahn avait coutume de s'installer dans cette chaise longue. Proust lui-même y lisait parfois. Après la mort de l'auteur de *La Recherche*, son frère Robert l'offrit à Hahn, en souvenir de leur amitié. Bien des années plus tard, en 1952, un proche de Reynaldo Hahn, lui aussi disparu, en fit don au grand collectionneur proustien, Jacques Guérin, qui avait déjà sauvé les autres meubles de la chambre.

Le liège En 1910, prenant modèle sur la comtesse de Noailles, Proust fait entièrement tapisser sa chambre – quatre mètres sous plafond… – de rectangles de liège. C'est le début de la grande réclusion phonique du romancier. On sait qu'il ne supportait pas le moindre bruit. Quand il descendait au Grand Hôtel de Cabourg, il réservait trois chambres au dernier étage, s'installait dans celle du milieu et faisait condamner la terrasse sur le toit. Et lorsqu'il déménagera rue Hamelin, à la toute fin de sa vie, il fera donner de l'argent à sa voisine du dessus, la femme de ménage d'Aristide Briand, pour qu'elle se fasse la plus discrète possible.

La table de nuit Proust y déposait soigneusement sa montre, les plumes Sergent-Major avec lesquelles il écrivait et les cahiers manuscrits auxquels il travaillait. D'autres cahiers étaient disposés sur une commode, non loin. « *Il gardait toujours sur cette commode les trente-deux cahiers à couverture de moleskine noire qui contenaient la première rédaction de La Recherche* », racontera la fidèle Céleste Albaret. Cahiers inestimables que Proust lui demandera de brûler une fois son grand œuvre composé.

Le lit Longtemps, il s'y est couché de bonne heure. Puis il y a écrit l'intégralité de *La Recherche*, au milieu d'un amoncellement de feuillets manuscrits, de petits papiers annotés et de journaux roulés en boule. Un amas de « *tricots* » lui tenait lieu d'oreiller. Proust a acquis ce petit lit de cuivre à l'âge de seize ans et y est mort, le 18 novembre 1922. Avec les ans et les fumigations destinées à vaincre l'asthme, les barreaux cuivrés ont fini par se patiner. Le paravent à décor chinois et à cinq feuilles a toujours été disposé à sa tête.

CETTE RECONSTITUTION EST VISIBLE DANS LES COLLECTIONS PERMANENTES DU MUSÉE CARNAVALET, À PARIS.

À la RECHERCHE DES lieux perdus

PARISIEN À VIE, BEAUCERON PAR NOSTALGIE DE L'ENFANCE, NORMAND D'ADOPTION, MARCEL PROUST FUT VÉNITIEN DE CŒUR ET SES PÈLERINAGES ARTISTIQUES LE CONDUISIRENT EN PICARDIE. DANS QUELLE MESURE CES LIEUX DE MÉMOIRE ONT-ILS INFLUENCÉ *LA RECHERCHE ?* QUELLES TRACES Y ONT-ILS LAISSÉES ? COMBRAY, BALBEC ET GUERMANTES SONT-ILS VRAIMENT IMAGINAIRES ? ET QUELS PARCOURS LES LECTEURS D'AUJOURD'HUI PEUVENT-ILS ENTREPRENDRE ? *LIRE* S'EST RENDU SUR PLACE, LIVRES EN MAIN.

PHOTOS FRANCK COURTÈS POUR *LIRE*

Du côté de Combray

Avouons-le : à force d'entendre tous ces exégètes structuralistes théoriser à l'infini sur *La Recherche* à grand renfort de *« signifiant/signifié »* et de *« paradigmes métonymiques »*, on avait presque fini par se laisser convaincre que vouloir établir des passerelles entre l'œuvre de Proust et la réalité relevait de la vulgarité la plus blasphématoire. Le *« texte en soi »*, rien que le *« texte en soi »*, professaient tous ces adeptes de *Contre Sainte-Beuve*, qui auraient préféré perdre un bras plutôt que de pousser jusqu'à Illiers, le petit village au sud de Chartres, modèle du Combray de *Du côté de chez Swann*. Et tous ces spécialistes avaient ricané lorsque, en 1971, pour le centenaire de la naissance de l'écrivain, quelques hauts fonctionnaires ignares du Conseil d'État avaient officiellement rebaptisé la commune « Illiers-Combray ». Ironie de l'histoire littéraire, ce petit village de la Beauce est à ce jour le seul au monde à confondre dans son toponyme un lieu réel et le décor d'un roman…

Eh bien, disons-le d'emblée aux lecteurs de *La Recherche* : visiter Illiers – pardon, Illiers-Combray… – et ses environs constitue un plaisir délicieux dont ils auraient tort de se priver. Bien sûr, on pourra s'amuser d'une certaine « récupération » commerciale par ce village de trois mille âmes, où Marcel Proust a passé ses vacances de l'âge de six ans à neuf ans, entre 1877 et 1880, avant de le déserter pour cause d'asthme : collège Marcel-Proust par-ci, hôtel Les Aubépines par-là, confiserie La Proustille – « C'est ici que tante Léonie achetait ses madeleines », peut-on lire sur la devanture –, un peu plus loin, sigle de l'Union des commerçants représentant un Proust pensif (on le serait à moins…), jumelage improbable avec la ville britannique de Coniston, où vécut John Ruskin (un match au sommet entre le onze proustien d'Illiers-Combray et les « ruskiniens » du Coniston Football Club a même eu lieu en 2009)…

Mais tous ces gentils sarcasmes s'évanouissent aussitôt arrivé devant la grille de la maison de tante Léonie. Le petit grelot par lequel Swann s'annonçait à la famille du Narrateur est toujours là. On vérifie qu'il rend bien son petit tintement « *ferrugineux* » et on pénètre, un peu ému, dans la cour où Swann venait bavarder sous le grand marronnier. La maison appartenait à Jules et Élisabeth Amiot, oncle et tante du petit Marcel. Élisabeth n'était autre que la sœur d'Adrien Proust, le père de l'écrivain qui, en un









Ci-dessus, la fameuse église d'Illiers-Combray telle que la voyait du train le jeune Marcel, avant de rejoindre la maison de « tante Léonie » (ci-contre) avec la cuisine de « Françoise » et l'escalier qui le séparait douloureusement de sa mère, le soir.

bel exemple d'ascension républicaine, s'éleva de son petit village beauceron jusqu'à l'Académie de médecine.

Tout, dans cette vaste demeure aux plafonds bas, a été conservé « dans son jus », odeur d'encaustique et papier peint à fleurs compris. Dans la chambre du petit Marcel, on trouve donc son lit à courtines – ce fameux lit où il se couchait de bonne heure, théâtre de la scène du baiser qui inaugure *La Recherche* –, la lanterne magique à l'aide de laquelle il se projetait la légende de Geneviève de Brabant et un exemplaire défraîchi de *François le Champi*, ce roman de George Sand qu'il aimait tant…

De l'autre côté du couloir, la chambre de tante Léonie avec, clou (un tantinet kitsch) de la visite, la tasse de thé, les feuilles de tilleul et la trop fameuse madeleine en forme de coquillage. Pour accéder à ces deux chambres, on emprunte l'escalier en bois, *« si cruel à monter »* pour le petit Marcel, car il marquait la séparation du soir avec sa mère. Bref, le lecteur de « Combray », première partie de *Du côté de chez Swann*, se délectera de cette atmosphère très « maison de famille » provinciale. Il n'est pas jusqu'à François Mitterrand, alors président de la République, qui n'ait fait le pèlerinage, en compagnie de Robert Badinter. Quelques habitants d'Illiers se souviennent, encore éberlués, d'avoir vu l'hélicoptère présidentiel se poser sur le terrain de sport du village pour une visite totalement impromptue chez tante Léonie…

En revanche, ce qui désarçonne le proustien, dans cette solide maison beauceronne, c'est sa dimension orientale, à laquelle Proust ne fait que brièvement allusion dans *Jean Santeuil*. Certes, nous ne sommes pas dans le palais ottoman de Pierre Loti, mais tout de même dans un petit Illiers-sur-Bosphore! L'oncle Jules avait été marqué par ses voyages en Algérie, au point de construire un hammam donnant sur le jardin, légèrement incongru dans la Beauce de la fin du XIXe siècle. Cet original ne dédaignait pas non plus de fumer le narguilé dans son *« salon oriental »* et avait remplacé les bardeaux caractéristiques de la façade par des losanges de faïence jaunes, verts et bleus très Marrakech-sur-Loir. Voilà qui a dû marquer le lecteur assidu des contes des *Mille et une nuits* que deviendra Proust.





Le petit lit dans lequel le jeune Marcel se couchait de bonne heure et la fameuse madeleine en forme de coquillage accompagnant le thé.

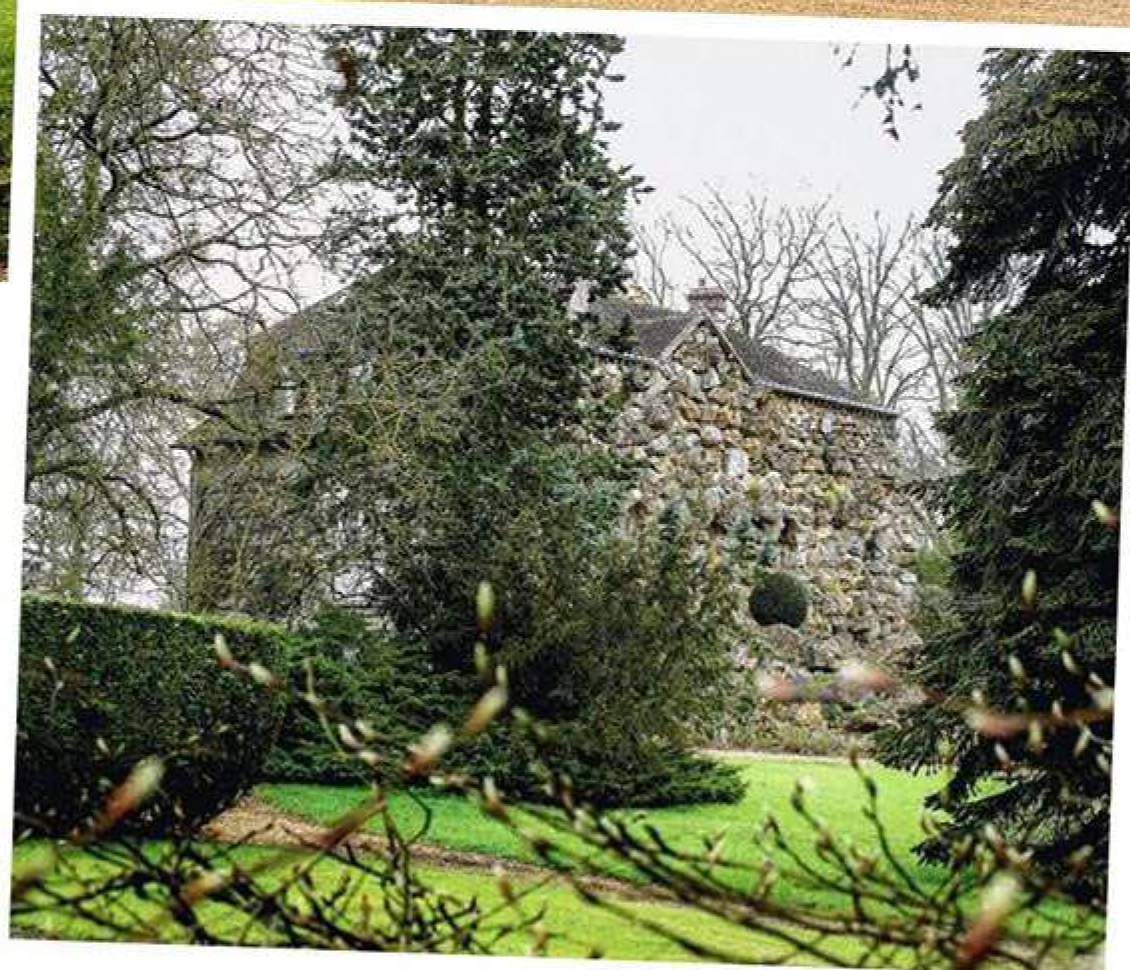
DU CÔTÉ DE MÉSÉGLISE

L'oncle Jules avait eu une autre lubie : aménager, à l'autre bout du village, un parc arboré, baptisé le Pré Catelan. Pour y parvenir, on traverse le Loir, modèle de la Vivonne, où le courant fait toujours ondoyer légèrement ces nénuphars dont Proust nous décrit minutieusement le *« pédoncule »*… En pénétrant dans ce Pré Catelan, petit Giverny beauceron, on entre aussi dans le complexe travail de recréation du souvenir proustien. Ce parc deviendra en effet le jardin de Swann dans *La Recherche*. *« Pour créer ses décors, Proust mélangeait toujours plusieurs lieux des alentours d'Illiers et, pour compliquer le tout, leur donnait le nom d'un lieu-dit puisé en Normandie, comme il l'a fait pour "Guermantes", par exemple »*, explique Mireille Naturel, secrétaire générale de l'Association des amis de Marcel Proust, dont le siège se trouve à Illiers. Ainsi, pour voir la propriété de Charles Swann, il faut rouler quelques kilomètres vers Tansonville et son château, somptueux manoir « chic et de bon goût ».

Une chose est sûre : au Pré Catelan, nous sommes clairement du *« côté de Méséglise »*. On en veut pour preuve la fameuse *« haie d'aubépines »* où le Narrateur bouleversé apercevra pour la première fois la jeune Gilberte Swann. Alors, on longe religieusement cette haie aux feuilles *« festonnées »*, devant laquelle Luchino Visconti lui-même était venu se recueillir, en 1970, lors de repérages pour son projet d'adaptation de *La Recherche*, qui ne vit jamais le jour.

Au-delà commence la vaste plaine céréalière de la Beauce, dont Adrien Proust disait qu'elle tirait sa puissance de sa monotonie. Et comme le remarquait le Narrateur, où que l'on se place, on aperçoit, au loin, la silhouette effilée de l'église d'Illiers qui semble veiller sur les maisons alentour comme une bergère sur ses moutons. Mais le petit Marcel ne s'éloignait guère du village, le viaduc du chemin de fer marquant pour lui la limite des *« pays chrétiens »*. Tout juste s'est-il aventuré un jour du côté de Mirougrain, qui deviendra le sulfureux Montjouvain de *La Recherche*. C'est, on s'en souvient, devant ce manoir qu'il fait la découverte du *« sadisme »*, en observant à la dérobée, par une fenêtre entrouverte, les voluptés saphiques de Mlle Vinteuil et d'une sienne amie. Et l'on comprend, lorsque l'on se rapproche aujourd'hui de cette bâtisse inquiétante, qu'elle ait pu impressionner un garçonnet sensible : la poétesse Juliette Joinville d'Ar-





La somptueuse forteresse de Villebon, modèle du château des Guermantes et, ci-contre, l'inquiétant manoir de Mirougrain : c'est à travers cette haie que le Narrateur observera les ébats lesbiens de Mlle Vinteuil.

tois, fantasque propriétaire des lieux à la fin du XIXe siècle, avait fait recouvrir la totalité de la façade de gigantesques roches mégalithiques. On est entre le conte de Grimm et la grotte des plaisirs interdits.

DU CÔTÉ DE GUERMANTES

En revanche, le petit Marcel n'a jamais atteint les terres tant fantasmées des Guermantes, qui lui paraissaient aussi éloignées que *« la ligne de l'équateur »* ou le *« pôle »*. Cet équateur beauceron n'est jamais qu'à une douzaine de kilomètres d'Illiers, au lieu-dit Villebon. D'ailleurs, dans certains manuscrits de *La Recherche*, le château de Guermantes s'appelle encore le *« château de Villebon »*. Et quel château ! Une formidable forteresse médiévale, toute en tours et créneaux, isolée par des douves et un pont-levis ! Ancienne propriété du bon Sully, le ministre d'Henri IV, ses teintes mauves sont associées, dans l'esprit du Narrateur, à la duchesse de Guermantes et à toute une mythologie *« mérovingienne »*.

Bien sûr, dans les rues étroites d'Illiers, au Pré Catelan ou au château de Tansonville, on est avant tout dans une géographie du souvenir. Peut-être aussi – et cela mérite d'être souligné, tant l'anxiété et la jalousie envahiront progressivement la vie du Narrateur – dans une géographie du bonheur. *« C'est surtout comme à des gisements profonds de mon sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes »*, se souvient-il dans *Du côté de chez Swann*. Il suffira d'un peu de thé et d'une madeleine pour faire resurgir le parc de Swann, les nymphéas de la Vivonne, l'église et la duchesse de Guermantes, bref *« tout Combray »*. Pardon, tout Illiers-Combray…

JÉRÔME DUPUIS

« Depuis que je suis ici, je pense me lever et sortir tous les jours… »

EN 1907, MARCEL PROUST EST MALADE ET C'EST À CABOURG, SUR LA CÔTE NORMANDE, QU'IL PASSERA L'ÉTÉ. UN RENDEZ-VOUS RECOMMENCÉ DE SES « ANNÉES DE MER ».

Au Grand Hôtel de Balbec

Balbec : ironique pied de nez proustien à l'antique Héliopolis, cette Ville du Soleil que les envahisseurs arabes rebaptisèrent Balbek ? Possible, après tout, lorsque l'on se penche sur le degré de pluviométrie et d'humidité de la Côte fleurie, peu recommandée aux asthmatiques. Hypothèse audacieuse, mais exposée en catimini : je ne voudrais pas me fâcher avec les adorateurs de la secte Proust et ses grands prêtres, affirmant que, pour recréer le Cabourg de *La Recherche*, l'écrivain s'inspira d'une petite ville de Haute-Normandie appelée Bolbec. Ce Cabourg et *« son air pur »* découverts par le petit Marcel à l'âge de dix ans, avec sa grand-mère, qui a en tête de soigner son asthme. Vingt-quatre ans plus tard, Proust en fera l'un de ses ports d'attache, suivant l'exemple du Tout-Paris convié à l'inauguration d'un paquebot en pierre qui tient de la pâtisserie badigeonnée au jaune d'œuf, dressé comme l'ultime avant-poste de la terre ferme. Il s'agit, bien sûr, du Grand Hôtel de Cabourg scrutant la Manche épaisse et froide.

Inauguré en 1907 et bâti dans un style « italien », évoquant davantage les immeubles parisiens afin de ne pas dépayser les visiteurs à moustaches en guidon de vélo et leurs épouses ou maîtresses en somptueuses robes de chez Worth. Marcel Proust a été un peu hâtivement assimilé par ses innombrables thuriféraires à une sorte de passéiste en pelisse de loutre congelé dans les glaces d'un temps aboli. Son engouement pour le Grand Hôtel dément cette image tenace car cet établissement fut, lors de son lancement, l'un des plus modernes de son temps. Il était, entre autres merveilles, doté d'un chauffage central, de l'électricité à toute heure grâce à sa centrale souterraine, de l'eau chaude à profusion, d'un ascenseur à manivelle et d'un bar américain où l'on pouvait goûter aux toutes nouvelles créations alcoolisées en vogue outre-Atlantique… Tout ce dont pouvait rêver – ou presque – un grand frileux habitué aux longues périodes d'hibernation comme une tortue blottie sous sa carapace. Dans une lettre datée d'août 1907 et adressée à Mme de Caraman-Chimay, il écrit : *« Ayant appris qu'il y avait à Cabourg un hôtel, le plus confortable de toute la côte, j'y suis allé. Depuis que je suis ici, je pense me lever et sortir tous les jours, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six ans. »* Le Grand Hôtel était, en somme, l'équivalent aujourd'hui d'un palace fonctionnant aux énergies nouvelles et à la domotique ultra-pointue.

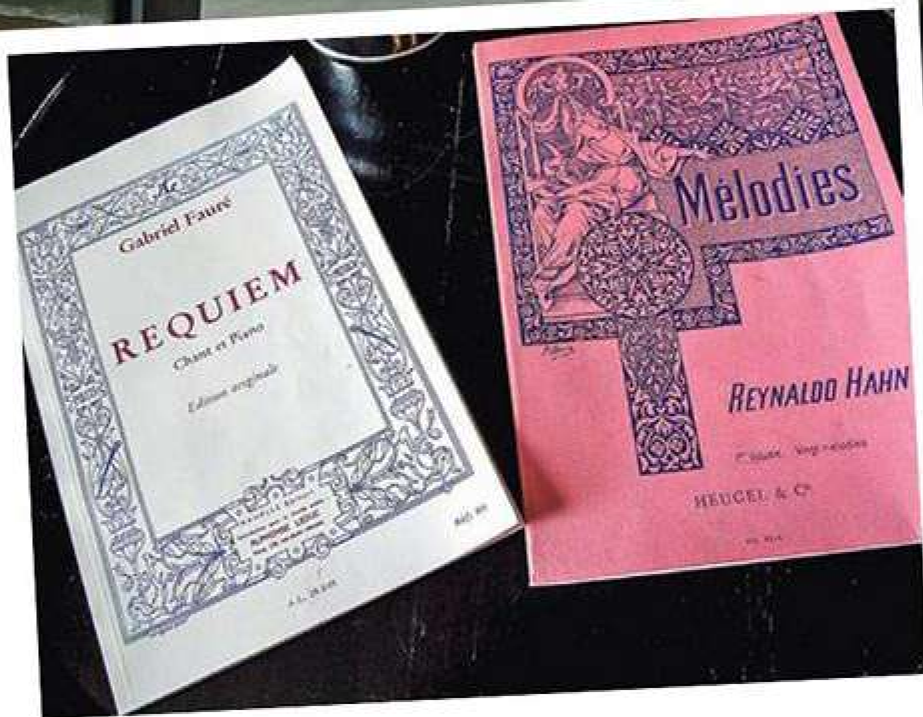
Marcel Proust aimait le confort moderne qui lui permettait de scruter du bout de sa plume les rives du passé. De sa chambre, il voyait la mer toujours recommencée avec ses paysages mouvants : *« Au fur et à mesure que la saison s'avança, changea le tableau que j'y trouvais dans la fenêtre. D'abord, il faisait grand jour, et sombre seulement s'il faisait mauvais temps ; alors, dans le verre glauque et qu'elle boursouflait de ses vagues profondes, la mer, sertie entre les montants de fer de ma croisée, comme dans les plombs d'un vitrail, effilochait sur toute la profonde bordure rocheuse de la baie des triangles empennés […]. »* Marcel Proust choisira toujours, lors des



À Cabourg, le Grand Hôtel, qui fut lors de son inauguration l'un des plus modernes de son temps, a retrouvé depuis peu son style « italien ». Proust y séjournait dans l'aile droite, face à la mer, sur la promenade qui porte aujourd'hui son nom.







Il réservait toujours une chambre au quatrième et dernier étage. La 414, baptisée « Souvenirs Marcel Proust », avec sa *Vue de Delft* et ses ouvrages – partitions de Fauré et les *Mélodies* de Hahn –, est un succédané de celle de son célèbre habitué. Seule « la mer sertie entre les montants de fer de ma croisée » perdure…

FRANCK COURTÈS POUR LIRE

huit séjours qu'il effectuera jusqu'en 1914, une chambre au quatrième et dernier étage car, écrivant la nuit, il avait horreur d'entendre les pas des fêtards titubant ou des incontinents pressés au-dessus de sa tête. Il lui arriva aussi fréquemment de réserver une chambre de chaque côté de la sienne dont il se servait comme de sas antibruit. On sait qu'il aimait séjourner dans l'aile droite de l'hôtel, transformée depuis longtemps en résidence privée.

Le très accueillant directeur de l'hôtel, veut bien perdre quelques minutes de son temps pour partir à la recherche de l'un des fantômes les plus pistés de la littérature. Nous voici chambre 414, un chiffre de dériveur ou de modèle Peugeot derrière lequel se cache peut-être l'esprit du grand homme. Qui sait ? La chambre 414 possède un autre nom inscrit sur une plaque de cuivre : « Souvenirs Marcel Proust ». Pourtant, celle-ci ne renferme aucune relique, pas plus qu'elle n'a vraisemblablement été habitée par l'écrivain. Les meubles sans intérêt esthétique ont été assemblés ici il y a une douzaine d'années afin de donner une ambiance « Du côté de chez Marcel » des plus approximatives. Une reproduction de la *Vue de Delft* avec petit pan de mur jaune garanti monte la garde à la droite du lit. Et les fleurs d'une orchidée blanche n'attendent que d'être épinglées à la boutonnière d'un manteau. Les plus beaux éléments, à mes yeux, sont les lavabos et bidets d'époque, sans oublier la mer qu'on voit danser derrière la fenêtre et qui, parions-le, n'a pas trop changé depuis le début du siècle passé. Quelques Pléiade au garde-à-vous, côtoyant les partitions du *Requiem* de Fauré et des *Mélodies* de Reynaldo Hahn, attendent de pied ferme le proustien de Transnistrie, de Zambie, ou d'ailleurs.

Et ils sont légion à faire le pèlerinage à Balbec, à retenir la chambre 414 aux murs gris perle, à réserver la table dans le coin à droite en pénétrant dans la salle à manger reconstituée tout récemment « à l'identique ». À repenser à cette scène où le Narrateur imagine les badauds agglutinés dehors contre les vitres comme des animaux marins, mollusques, crustacés, etc., contemplant dans sa déroutante étrangeté le rituel empesé de ce dandy à la pâleur de mort vivant à peine descendu de ses limbes, en train de se faire servir à table une sole meunière accompagnée d'un café brûlant. Ils sont nombreux à arpenter les quatre kilomètres du bord de mer, baptisés promenade Marcel-Proust, cherchant au loin, de l'autre côté de la digue, les silhouettes, tremblantes comme des mirages, de la « *petite bande* » des jeunes filles en fleurs. À confronter les points de vue et les couleurs du ciel avec ceux du peintre Elstir. À entr'apercevoir l'ombre trompeuse d'un Charlus égaré parmi des adeptes musculeux de la planche à voile… Ou, pourquoi pas, un sosie de l'actrice Lucy Gérard, dont Proust nous raconte dans son style inimitable la rencontre : *« C'était un soir ravissant où le coucher du soleil n'avait oublié qu'une couleur : le rose. Or sa robe était toute rose et de très loin mettait sur le ciel orangé la couleur complémentaire du crépuscule. Je suis resté bien longtemps à regarder cette fine tache rose, et je suis rentré, enrhumé, quand je l'ai vue se confondre avec l'horizon à l'extrémité duquel elle fuyait comme une voile enchantée. »*

Balbec est Cabourg et ne l'est pas. La « vraie » ville n'est pas que l'endroit du décor ou l'envers du rêve proustien. C'est en revanche, comme Combray, et pour toujours, un abcès de fixation sur la mémoire, ses pièges, ses miracles et son merveilleux pouvoir de conjuguer le passé au présent, le présent au passé et de le conduire dans un futur éternel qui est celui dans lequel s'installent les grands créateurs. Une chambre 414 qui aurait l'amplitude d'une antichambre céleste.

FABRICE GAIGNAULT

« Je voudrais donner au lecteur le désir et le moyen d'aller passer une journée à Amiens… »

EN TRADUISANT JOHN RUSKIN, PROUST A DÉCOUVERT LA PICARDIE, AIMÉ SA CAPITALE ET, À TRAVERS L'OBSERVATION MINUTIEUSE DE L'ART GOTHIQUE LE PLUS PUR, S'EST ÉMERVEILLÉ DANS LA PLUS GRANDE CATHÉDRALE DE FRANCE.

La Bible d'Amiens

Comment ne pas obéir à Marcel Proust lorsqu'il se fait si insistant : *« Je n'en espère pas moins que vous irez à Amiens après m'avoir lu. »* Il le rappelle au fil des pages, cette ville fut un jour la *« Venise de France »* – mieux, *« la Reine des Eaux »*. Il nous souhaite d'avoir, comme lui, la chance de voir la cathédrale *« qui de loin ne semble qu'en pierres, se transfigurer tout à coup »*… Il nous conseille aussi de chercher, *« près des abattoirs, le point de vue d'où est prise la gravure :* Amiens, le jour des trépassés [de Ruskin] *»*.

Ce pèlerinage, Proust le raconte dans un article publié par le *Mercure de France* en avril 1900 : « Ruskin à Notre-Dame d'Amiens ». Comme le précise son biographe Jean-Yves Tadié, *« il est inhabituel qu'un traducteur veuille voir ou revoir tous les sites dont parle son auteur et qu'il les raconte dans sa traduction »*. La présence à Amiens du romancier en devenir trouvera donc un écho dans les pages de *La Recherche* : la Vierge dorée, entre autres, se *« réincarnera dans l'église de Combray et à Saint-Germain-des-Champs »*, avec la même *« parure exquise et simple d'aubépines en fleur »*. Comparée à *la Joconde*, la Madone amiénoise prendra, enfin, le visage de la *« mélancolie d'un souvenir »*.

Le lecteur aurait tort de ne pas céder à l'enthousiasme proustien. Bâti sur les rives de la Somme, le quartier médiéval de la capitale picarde recèle des trésors insoupçonnés, parmi lesquels ses bucoliques hortillonnages, ses canaux et ses maisons de tanneurs à pans de bois. Hélas, les abattoirs ne sont plus. Et le *« point de vue »* tant admiré par le traducteur donne désormais sur un alignement d'immeubles. Le chemin de halage dessiné par Ruskin a laissé la place à une piste cyclable, une banque a remplacé l'ancien théâtre et des pâtisseries recommandées par le *« maître en beauté »*, seule subsiste Le Petit Poucet, refaite à neuf…

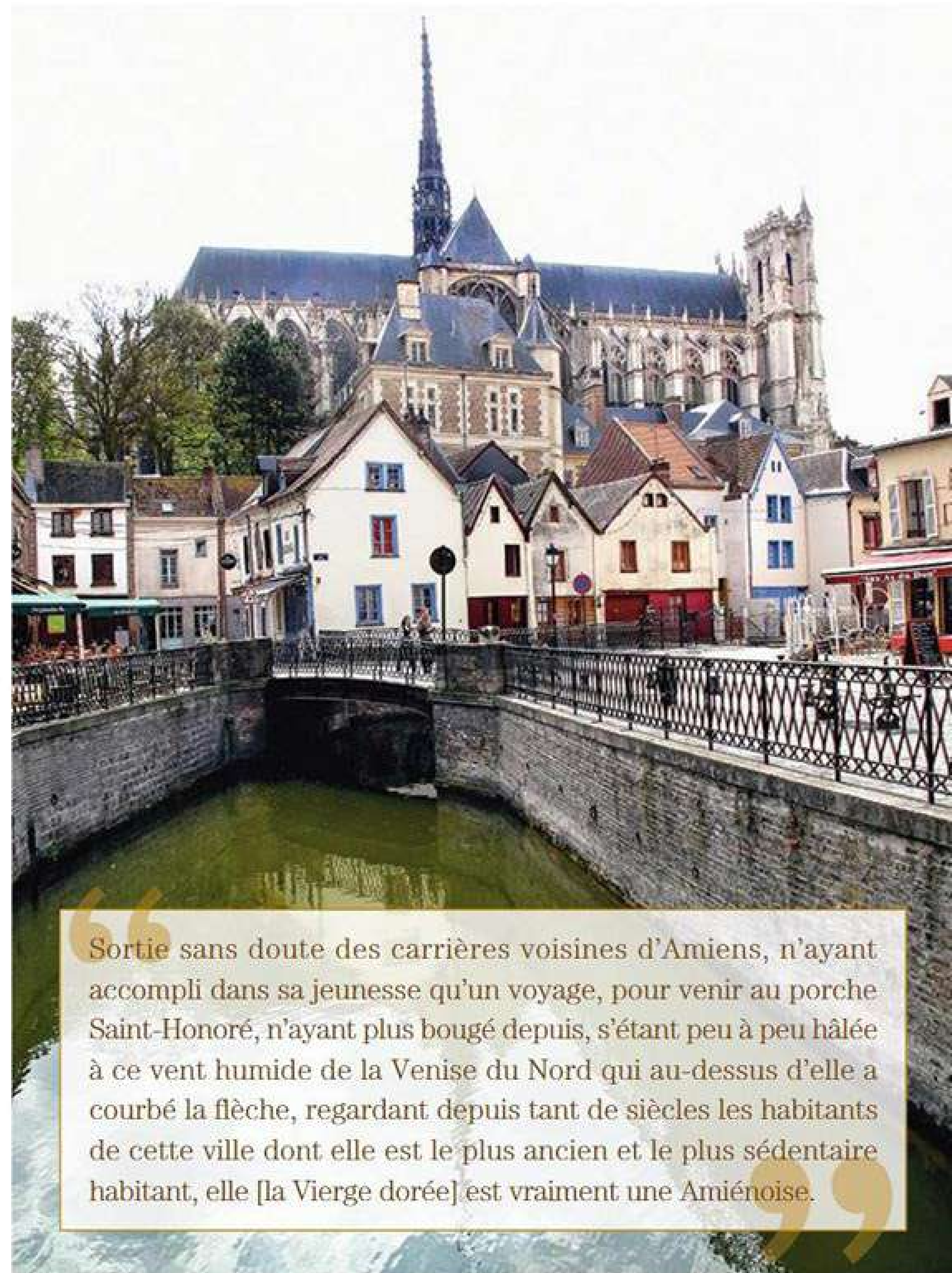
En revanche, huit siècles après son édification, Notre-Dame d'Amiens veille toujours sur la plaine, la *« jolie petite madone française »* n'a pas perdu son sourire et les saints – sculptés dans la pierre des porches avec tant de finesse qu'on les croirait vivants – tiennent encore, bien fermement, un livre à la main.

Il n'est pas rare de croiser sur le parvis de pieux proustiens en pèlerinage, Bible en poche, venus admirer, après en avoir lu les descriptions, les portails flamboyants, les nobles proportions de la nef et, protégé par les grilles du chœur, un chef-d'œuvre de menuiserie : *« vingt stalles avec des sujets historiques, des dossiers hauts, des dais pyramidaux »*, sculptées en 1508 et riches de leurs quatre mille personnages.

Pour parvenir à la cathédrale, le lecteur mettra ses pas dans ceux de Proust, qui lui-même suivit scrupuleusement l'itinéraire recommandé par Ruskin à l'attention de l'*« intelligent voyageur anglais »* venu en train depuis Paris : *« Monter à pied la rue des Trois-Cailloux », s'arrêter un moment en chemin pour se « tenir en bonne humeur », « acheter quelques tartes et bonbons dans une des charmantes boutiques de pâtissier »*, prendre à droite et *« monter droit au transept sud qui a vraiment en soi de quoi plaire à tout le monde »*.

Alors laissons-nous guider dans la Venise française par les deux esthètes, stylistes érudits qui ne forment plus qu'un quand on lit « leur » Bible.

TRISTAN SAVIN



« Sortie sans doute des carrières voisines d'Amiens, n'ayant accompli dans sa jeunesse qu'un voyage, pour venir au porche Saint-Honoré, n'ayant plus bougé depuis, s'étant peu à peu hâlée à ce vent humide de la Venise du Nord qui au-dessus d'elle a courbé la flèche, regardant depuis tant de siècles les habitants de cette ville dont elle est le plus ancien et le plus sédentaire habitant, elle [la Vierge dorée] est vraiment une Amiénoise. »



« Mais il est temps d'arriver à ce que Ruskin appelle plus particulièrement la Bible d'Amiens, au Porche Occidental. Bible est pris ici au sens propre, non au sens figuré. Le porche d'Amiens n'est pas seulement, dans le sens vague où l'aurait pris Victor Hugo, un livre de pierre, une Bible de pierre : c'est "la Bible" en pierre. »

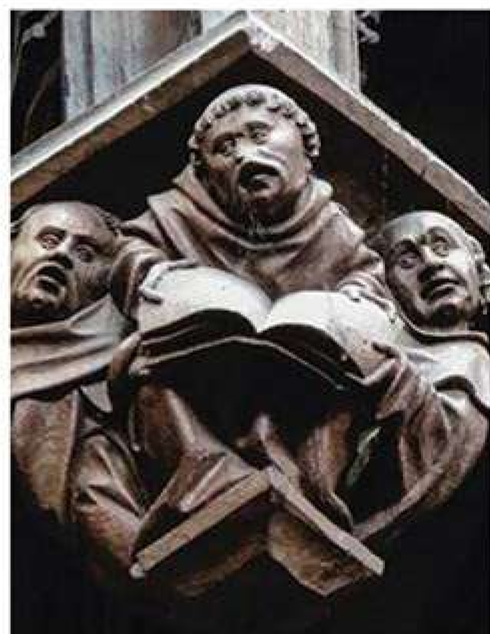


« La journée était splendide et j'étais arrivé à l'heure où le soleil fait, à cette époque, sa visite quotidienne à la Vierge jadis dorée et que seul il dore aujourd'hui pendant les instants où il lui restitue, les jours où il brille, comme un éclat différent, fugitif et plus doux. Il n'est pas d'ailleurs un saint que le soleil ne visite, donnant aux épaules de celui-ci un manteau de chaleur, au front de celui-là une auréole de lumière. Il n'achève jamais sa journée sans avoir fait le tour de l'immense cathédrale. C'était l'heure de sa visite à la Vierge, et c'était à sa caresse momentanée qu'elle semblait adresser son sourire séculaire, ce sourire que Ruskin trouve, vous l'avez vu, celui d'une soubrette à laquelle il préfère les Reines, d'un art plus naïf et plus grave, du porche royal de Chartres. »



FRANCK COURTÈS POUR LIRE

« Avant même de savoir si je l'y trouverais, c'est l'âme de Ruskin que j'y allais chercher et qu'il a imprimée aussi profondément aux pierres d'Amiens qu'y avaient imprimé la leur ceux qui les sculptèrent, car les paroles du génie peuvent aussi bien que le ciseau donner aux choses une forme immortelle. La littérature aussi est une "lampe du sacrifice" qui se consume pour éclairer les descendants. »



« Sculpter le bois est la joie du Picard depuis sa jeunesse et autant que je sache jamais rien d'aussi merveilleux n'a été taillé dans les bons arbres d'aucun pays du monde entier. C'est un bois doux, à jeune grain ; du chêne choisi et façonné pour un tel travail et qui résonne maintenant de la même manière qu'il y a quatre cents ans. Sous la main du sculpteur, il semble s'être modelé comme de l'argile, s'être plié comme de la soie, avoir poussé comme des branches vivantes, avoir jailli comme de la flamme vivante. Les dais couronnant les dais, les clochetons jaillissant des clochetons, cela s'élance, s'entrelace et se ramifie en une clairière enchantée, inextricable, impérissable, plus pleine de feuillage qu'aucune forêt et plus pleine d'histoire qu'aucun livre. »

Citations extraites de *Préface,* traduction et notes à *La Bible d'Amiens* de John Ruskin, Marcel Proust, éditions Bartillat.







D'AUTEUIL À LA RUE HAMELIN, OÙ LA MALADIE AURA RAISON DE LUI EN 1922, PROUST A TOUJOURS HANTÉ SA VILLE NATALE. LES LIEUX HABITÉS ONT, HÉLAS, TOUS DISPARU. RESTENT LES QUARTIERS CHICS OÙ L'ÉCRIVAIN AIMAIT SE PROMENER ET, SURTOUT, QUANTITÉ D'ENDROITS TRANSFORMÉS PAR L'ÉCRITURE. PROMENADE PROUSTIENNE DANS SON PARIS RETROUVÉ.

Paris est un songe

En forçant un peu le trait, on pourrait dire du Paris de Marcel Proust qu'il n'existe plus et que celui de *La Recherche* est imaginaire. On déduira la première assertion des déceptions répétées qui saisissent tout fan de Proust lancé à la recherche des lieux de vie du grand petit homme. Ainsi, de la maison natale, à Auteuil, il ne reste rien. La grande et belle demeure de l'oncle Louis Weil a été détruite en 1897. Le percement de l'avenue Mozart a eu raison de cette « campagne » cossue et, aujourd'hui, il faut fermer les yeux devant la façade du 96, rue La Fontaine, pour tenter de reconstituer l'atmosphère champêtre qui fut celle des premières années du jeune Marcel.

Si l'on se rend ensuite au 102, boulevard Haussmann, immeuble qu'occupe Marcel Proust de décembre 1906 à juin 1919, c'est à un grand effort d'imagination qu'il faut se livrer pour retrouver l'esprit du lieu où *La Recherche* fut conçue. L'immeuble, en effet, date de… 1920 ! À cette époque, le nouveau propriétaire, la banque Varin-Bernier, a remodelé l'édifice et l'on se demande ce qu'il peut bien y rester de l'appartement de Marcel. Le CIC a racheté la banque et, de l'appartement situé au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann, il ne reste qu'une pièce, désormais impossible à visiter. Il faut donc reconstituer par la pensée le palier, le vestibule, deviner le salon et, surtout, ne pas trop attendre de l'émotion qui est censée vous étreindre à la découverte de la fameuse chambre. Car, hormis le plancher et la cheminée d'époque, les panneaux de liège pieusement réinstallés, une reproduction photographique en noir et blanc du portrait de Marcel Proust par Jacques-Émile Blanche et un autre portrait d'un certain G. Chargys, on ne saurait dire que la présence de l'écrivain hante les lieux.

Ultime obstacle à toute tentative de fétichisation des lieux proustiens, le 44, rue Hamelin. C'est sa dernière adresse. Il meurt là, le 18 novembre 1922, au cinquième étage, dans un appartement glacial – Proust ne supporte pas les poussières dégagées par quelque moyen de chauffage que ce soit. Voudra-t-on alors s'y rendre pour s'y recueillir ? Las, il y a bien toujours un cinquième étage mais il n'y a plus d'appartement car l'immeuble est aujourd'hui un hôtel dit de charme et, en tout cas, doté de trois étoiles…

DES LIEUX SANS ADRESSE

Dès lors, sur quels lieux se replier ? Il reste les jardins des Champs-Élysées où Proust allait bambin, le lycée Condorcet, l'avenue du Bois devenue l'avenue Foch, le bois de Boulogne, son Pré Catelan, son île aux Cygnes, et puis bien sûr le Ritz, qui était un peu son second domicile. Plus piquant : l'hôtel Marigny, sis au 11, rue de l'Arcade, dans le VIII[e] arrondissement. C'est là qu'Albert Le Cuziat, ami de Proust et valet homosexuel du comte Orloff, du duc de Rohan et autres princes, installe, en 1917, une maison de plaisir pour homosexuels. Son bordel sera en partie meublé avec des fauteuils, des canapés et des tapis des parents de Proust, qui était généreux, et surtout qui ne savait qu'en faire et les avait jusque-là mis au garde-meuble – dans *La Recherche*, le Narrateur rend un service similaire à Jupien.

Mais à quoi bon chercher des localisations précises, quand la topographie proustienne est faite de flous artistiques, de lieux sans adresse, de décors imaginés ? Même le faubourg Saint-Germain, existe-t-il vraiment ? Dans *La Duchesse de Langeais*, Balzac nous avait déjà prévenus : *« Ce que l'on nomme en France le faubourg Saint-Germain n'est ni un quartier, ni une secte, ni une institution, ni rien qui se puisse nettement exprimer. La place Royale, le faubourg Saint-Honoré, la chaussée d'Antin possèdent également des hôtels où se respire l'air du faubourg Saint-Germain. »* Ainsi, l'hôtel de Guermantes de *La Recherche* est très difficile à situer… Le lecteur l'a compris : Paris, comme Combray ou Balbec, est un « personnage » de l'œuvre. La ville vit au prisme de la remémoration du Narrateur. Elle n'est qu'un songe.

MARC RIGLET

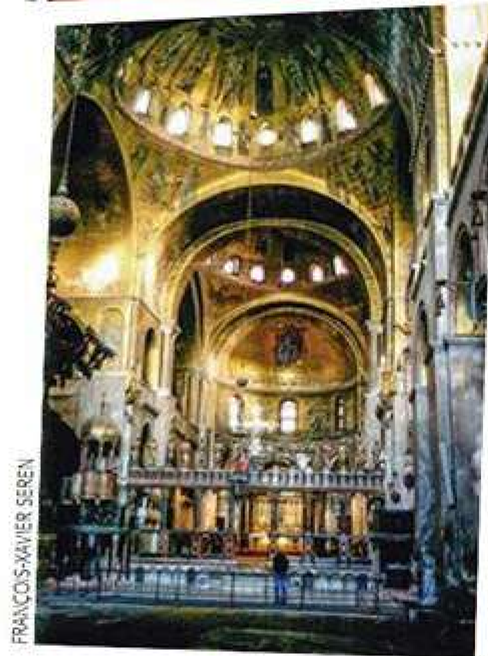
De gauche à droite :
La chambre de Proust boulevard Haussmann, reconstituée à l'emplacement exact dans les locaux d'une banque, ne se visite plus. Rue La Fontaine, à Auteuil : la belle demeure champêtre de l'oncle Louis Weil, où il naquit, a disparu en 1897. Les salons du Ritz, où l'écrivain dînait souvent.

FRANCK COURTÈS POUR LIRE

PROUST S'EST RENDU À DEUX REPRISES DANS LA SÉRÉNISSIME : UNE PREMIÈRE FOIS EN 1900 EN COMPAGNIE DE SA MÈRE ; PUIS QUELQUES MOIS PLUS TARD, PROBABLEMENT SEUL. INITIÉ À TRAVERS LES LIVRES DE JOHN RUSKIN, IL FUT ENVOÛTÉ PAR LA BEAUTÉ DE L'ARCHITECTURE, LA FINESSE DES PEINTURES, ET S'ABANDONNA À LA POÉSIE D'UNE VILLE QUI SOMBRE, PAREIL AU HÉROS DE *LA MORT À VENISE*. IL SE SOUVIENDRA DES PAVÉS DE SAINT-MARC DANS LA RÉVÉLATION ULTIME DU *TEMPS RETROUVÉ*.



AKG



FRANÇOIS-XAVIER SEREN



PETER HORREE/AGENCE ANA

Voir Venise et écrire

Ouvrages inclassables, *Les Pierres de Venise* et *Le Repos de saint Marc*, de Ruskin, ont causé sur son admirateur et traducteur un « *plaisir esthétique très vif* ». Le dandy anglais transmet à Proust sa fascination pour les veines du marbre, les ombres fines, les bas-reliefs et la sculpture réduite au dessin. Dans ses articles pour le *Mercure de France*, Proust justifiait ses « *pèlerinages* » dans une forme de manifeste : « *Il faut aller chercher l'objet de la pensée ruskinienne là où il se trouve, à Pise, à Florence, à Venise…* » Cependant, il écarte vite Florence, par crainte de la « *fièvre des foins et des fleurs* ».

Alors en pleine traduction de *La Bible d'Amiens*, Marcel se rend à Venise car Ruskin a établi un lien entre la capitale picarde, « *Venise de la France* », et la Cité des Doges, édifiée à la même époque, au Vᵉ siècle. Proust l'écrit clairement : « *[…] dans une circonstance où je croyais mes jours comptés ; je partis pour Venise afin d'avoir pu, avant de mourir, approcher, toucher, voir incarnées, en des palais défaillants mais encore debout et roses, les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au Moyen Âge.* » Son biographe Jean-Yves Tadié poursuit le récit : « *Bardé d'une bibliothèque ruskinienne […] il s'installe avec sa mère à l'hôtel Europe, alors dans le palazzo Giustiniani.* »

LES DALLES INÉGALES OUBLIÉES

Ce premier séjour vénitien de trois semaines est productif et studieux, puisque Proust emporte sa traduction en cours. Il retrouve son ami Reynaldo Hahn et sa cousine anglaise Marie Nordlinger. Celle-ci lui traduit des passages de *The Stones of Venice*. Quand il évoque la Venise de Proust (allant jusqu'à affirmer : « *tous les chemins de la vie de Proust mènent à Venise* »), Philippe Sollers insiste sur la présence de la mère. Dans les nombreux passages d'*Albertine disparue* et du *Temps retrouvé* consacrés à la Sérénissime, sa douce silhouette prend l'apparence d'un fantôme : « […] *derrière ses balustres de marbre de diverses couleurs, maman lisait en m'attendant, le visage contenu dans une voilette en tulle d'un blanc aussi déchirant que celui de ses cheveux* […], *dès que de la gondole je l'appelais elle envoyait vers moi, du fond de son cœur, son amour qui ne s'arrêtait que là où il n'y avait plus de matière pour le souvenir* ».

Le Combray de l'enfance et la Venise du trentenaire sous surveillance maternelle se rejoignent dans la mémoire du Narrateur. Quand il ne se rend pas à Venise (il ne cesse de reporter le voyage), ses amis y vont pour lui. L'attente, si longue, sera propice à la révélation… Il est touché par la grâce dans la basilique Saint-Marc – que l'on pourrait presque rebaptiser Saint-Marcel. La foi en l'écriture date peut-être de cet instant magique, parmi les mosaïques byzantines : « *Et presque tout de suite je la reconnus, c'était Venise, dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés.* » Et Tadié de conclure : « *Le roman qui contient les moments essentiels du séjour à Venise paraîtra vingt-sept ans plus tard.* » Entre-temps, le souvenir de la sensation ressentie dans le baptistère, comme celle de la madeleine, lui aura rendu la mort indifférente.

TRISTAN SAVIN

En haut à gauche : Une femme drapée dans son deuil lui rappelle sa mère (légende de sainte Ursule de Carpaccio). *En bas, à gauche :* Le chœur de la basilique Saint-Marc. *À droite :* « Presque impossible à fixer », l'ange d'or du campanile de Saint-Marc.

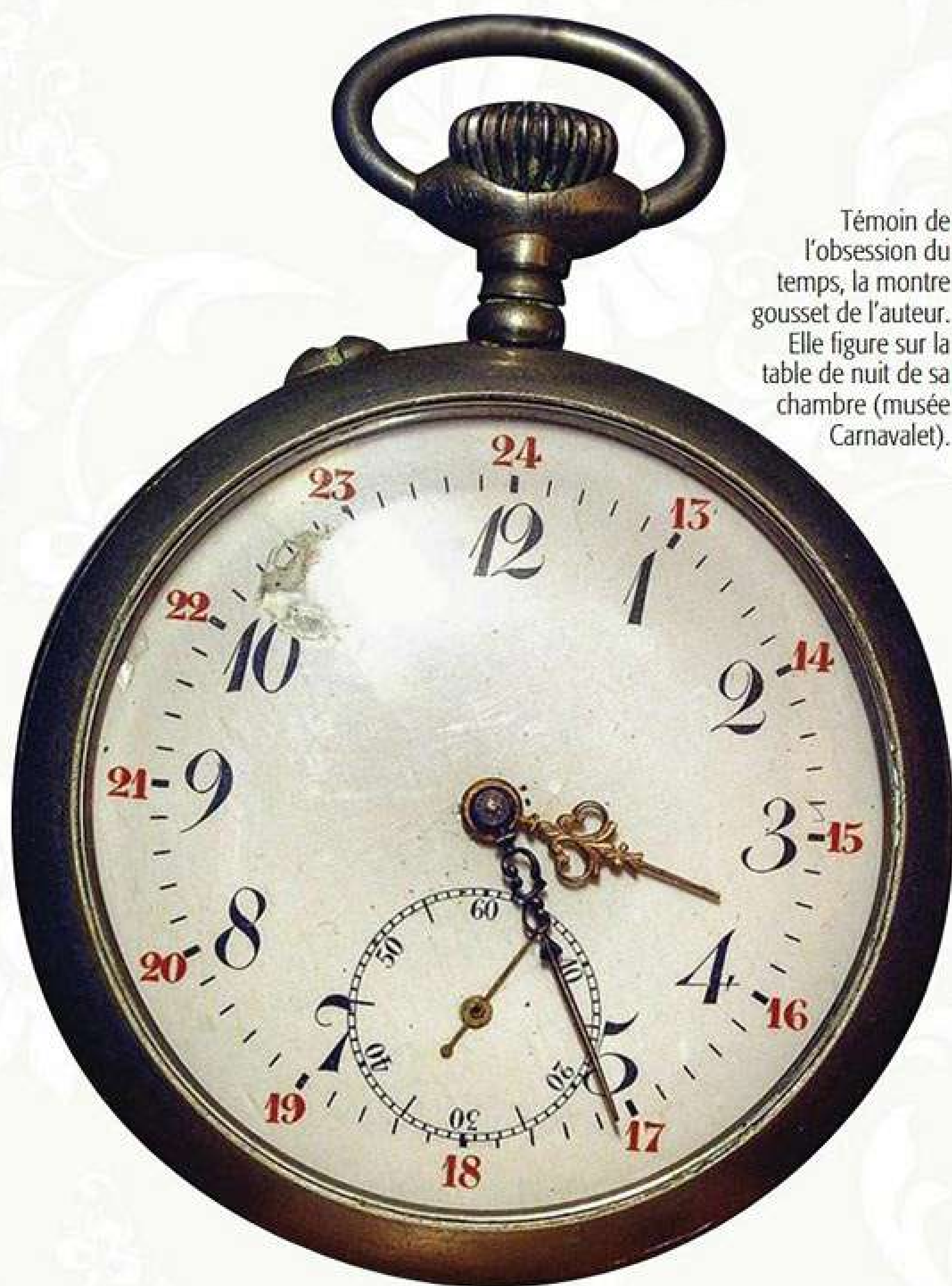
À LIRE : *Dictionnaire amoureux de Venise* par Philippe Sollers (Plon). *Venises* par Paul Morand (Gallimard).



Une journée avec Monsieur Proust



À PARTIR DE 1908 ET DU DÉBUT DE LA RÉDACTION DE *LA RECHERCHE,* PROUST VIT QUASIMENT EN RECLUS DANS SON APPARTEMENT DU 102, BOULEVARD HAUSSMANN (PUIS AU 44 DE LA RUE HAMELIN). SES JOURNÉES OBÉISSENT À UN RITUEL MILLIMÉTRÉ, RASSURANT ET EFFICACE QUI SE RÉPÉTERA IMMUABLEMENT JUSQU'À SA MORT. DU RÉVEIL AU COUCHER, VOICI À QUOI RESSEMBLAIT UNE JOURNÉE TYPE DE L'ÉCRIVAIN AU TOUT DÉBUT DE LA GUERRE.



Témoin de l'obsession du temps, la montre gousset de l'auteur. Elle figure sur la table de nuit de sa chambre (musée Carnavalet).

16 heures
RÉVEIL

Oppressé par son asthme, Proust s'empare d'un petit carré de papier blanc – pas question d'utiliser une allumette qui dégagerait une odeur de soufre ! –, l'allume à la bougie disposée à cet effet dans le couloir jouxtant sa chambre, verse deux ou trois pincées de poudre gris-noir Legras dans une soucoupe et l'enflamme. Les fumigations commencent. Pendant de longues minutes, il penche son visage pâle vers la fumée, qui envahit progressivement la chambre.

16 h 30
PETIT DÉJEUNER

Proust appuie sur la petite sonnette à côté de son lit. Sa fidèle domestique Céleste lui apporte, sur un grand plateau d'argent, une cafetière de café Corcellet, un bol, du lait livré le matin même par une crémerie du quartier, un croissant et le sucrier. Il la remercie d'un petit geste de la main et prend son petit déjeuner dans son lit. Puis, toujours sans prononcer le moindre mot, il lui tend un petit papier sur lequel est écrit : *« Pouvez-vous allumer le feu ? »* Céleste dépose quelques bûches dans la grande cheminée et les flammes chassent progressivement les effluves des fumigations (il n'est pas question d'ouvrir les fenêtres).

17 heures
JOURNAUX ET COURRIER

Céleste tend à Proust un petit plateau en argent avec le courrier du jour. Par crainte des microbes, il enfile des gants et passe chaque lettre dans une machine spéciale qui diffuse du formol. Puis il examine les enveloppes, tentant de deviner leurs auteurs, et les ouvre. Il prononce alors ses premiers mots de la journée : *« Ah, Céleste ! Comme Robert de Montesquiou est perfide ! »* Ou : *« Tiens, je vais inviter la comtesse de Noailles avec Reynaldo… »* Puis Proust jette d'abord un coup d'œil au *Figaro*, ne ratant jamais le dessin de Forain, puis au *Journal des débats* et à *L'Action française*. Parfois, il commente : *« Ce Léon Daudet a vraiment un talent fou, mais comme il est excessif ! »*

LEEMAGE - FRANCK COURTÈS POUR LIRE

17 h 30
LES RAGOTS DE LE CUZIAT

Albert Le Cuziat, qui tient une maison de passe rue de l'Arcade – Proust lui a même offert quelques meubles de famille pour décorer son établissement… – est introduit. En quelques minutes, en échange d'un billet, il livre quelques ragots, qui serviront de matériaux au *Temps retrouvé*.

18 heures
ÉCRITURE

Après avoir glissé deux bouillottes sous ses draps et improvisé un oreiller avec un amas de tricots, il s'empare d'un épais cahier relié de toile, rangé dans sa table de nuit, d'un porte-plume Sergent-Major et continue *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Il écrit vite, sur ses genoux, sans la moindre écritoire, plus allongé qu'assis. De temps en temps, il hèle Céleste : *« Pouvez-vous me donner le cahier n° 20, s'il vous plaît ? »*, faisant allusion aux trente-deux cahiers de moleskine noire, matrice de *La Recherche*, qui sont empilés sur la commode de la chambre. Ou : *« Apportez-moi le Bottin du gotha, il faut que je vérifie une ascendance… »*

19 h 30
EN-CAS

Céleste fait frire une sole achetée à la poissonnerie du Félix Potin de la place Saint-Augustin et la lui apporte dans un grand plat en porcelaine sur une serviette damassée. Proust la picore.

20 heures
ÉCRITURE

Proust reprend son cahier. Il veut compléter un passage sur les jeunes filles de la digue de Cabourg, mais la page de son cahier est déjà pleine. Il écrit sur une feuille volante et la colle dans son cahier. Un « becquet » de plus !

21 heures
VISITE DE REYNALDO HAHN

Compositeur – certaines de ses partitions figurent dans *Les Plaisirs et les Jours* – et ami intime de Proust, Reynaldo Hahn est le seul visiteur qui n'a pas besoin de s'annoncer. Il connaît le chemin de la chambre. Il s'installe dans le fauteuil et les deux hommes évoquent leur amie commune Marie Nordlinger, leurs souvenirs de Venise ou les dernières rumeurs du faubourg Saint-Germain. Reynaldo file aussi vite qu'il est arrivé.

21 h 30
ÉCRITURE

23 heures
DÎNER AU RITZ

François, coiffeur du boulevard Malesherbes, est convoqué pour venir tailler la barbe de Proust. Celui-ci se prépare ensuite dans son cabinet de toilette, enfile une veste, récupère ses gants et mouchoirs sur la commode de l'entrée, passe sa pelisse, prend son chapeau et sa canne. Son chauffeur l'attend au pied de l'ascenseur. *« Au Ritz, s'il vous plaît ! »* Arrivé à l'hôtel de la place Vendôme, le maître d'hôtel Olivier Dabescat l'accueille. Parmi ses invités, la princesse Soutzo, Paul Morand et Mme de Polignac. Au café, il leur lit le portrait de Norpois.

2 heures
MONOLOGUE NOCTURNE

De retour boulevard Haussmann, une fois débarrassé de sa tenue, Proust fait, dans le petit salon, le récit de sa soirée à Céleste. En mimant, en ironisant à voix haute, il cherche en fait à « roder » et à mémoriser certaines scènes à venir de *La Recherche*. *« Vous savez, le duc de Gramont, avec l'argent de sa seconde épouse – une Rothschild naturellement ! –, s'est laissé construire un énorme château à Mortefontaine… »* Ou encore, faussement offusqué : *« Devinez ce que Cocteau a fait en me voyant arriver ? Il s'est mis à courir sur les tables en criant : "C'est Marcel ! C'est Marcel !" Il y a longtemps que je ne m'étais senti aussi gêné… »*

4 heures
ÉCRITURE

Bien installé dans son lit, Proust reprend le cahier n° 13, complète un passage sur Albertine, se lance dans une description de la jetée de Cabourg, biffe, corrige, va chercher un cahier de moleskine sur la commode, ajoute un becquet. Cette nuit, *La Recherche* s'est encore étoffée de trois pages.

8 heures
COUCHER

Proust se couche (de bonne heure).

JÉRÔME DUPUIS

Sources : *Monsieur Proust* par Céleste Albaret, Robert Laffont, 1973 ; *Marcel Proust* par Jean-Yves Tadié, Gallimard, 1996 ; *Proust. Correspondance*, Flammarion, 2007.



BNF

Carnets de notes (1908-1918). Le plus ancien contient des esquisses de *Contre Sainte-Beuve*.

L'obsédé textuel



LA SEXUALITÉ DE PROUST SUSCITE BEAUCOUP DE QUESTIONS, CONJECTURES ET FANTASMES. POURQUOI NE PAS REVENIR AUX TEXTES DE CET HOMME POUR QUI, APRÈS TOUT, LA SEULE VIE RÉELLEMENT VÉCUE ÉTAIT LA LITTÉRATURE ? PORTRAIT D'UN VOYEUR AU BOUT DE LA NUIT.

Une vie sexuelle ? C'est simple : il semble bien que Marcel Proust n'en ait pas eue. « *Consolons-nous*, notait Jean-Yves Tadié dans sa belle biographie, *nul historien n'a jamais classé les écrivains selon leurs performances sexuelles.* » Proust en effet, quoiqu'il essayât parfois d'avoir une vie sentimentale (avec Lucien Daudet ou Reynaldo Hahn), n'éprouvait pas beaucoup d'attraits, c'est le moins qu'on puisse dire, pour le rapprochement des corps. On le sait parce que ses parents tentèrent en vain de combattre ses manies onanistes (lire encadré), et parce que l'écrivain le révéla lui-même, dans une drôle de lettre datée du 15 juillet 1919, et adressée à Jacques Porel : « *Les voisins dont me sépare la cloison font d'autre part l'amour tous les deux jours avec une frénésie dont je suis jaloux. Quand je pense que pour moi cette sensation est plus faible que celle de boire un verre de bière fraîche, j'envie ces gens qui peuvent pousser des cris tels que la première fois j'ai cru à un assassinat.* »

Notez le raccourci psychique : pour Proust, jouir ressemble à mourir. Aimer, c'est toujours tuer. Au tout début de *Sodome et Gomorrhe*, publié trois ans après cette lettre, le Narrateur de *La Recherche* fera d'ailleurs le même rapprochement entre la mort et la petite mort, en épiant la parade amoureuse de Jupien et de Charlus, puis en écoutant leurs ébats : « *Ces sons étaient si violents que, s'ils n'avaient pas été toujours repris un octave plus haut par une plainte parallèle, j'aurais pu croire qu'une personne en égorgeait une autre à côté de moi.* » Il faut l'accepter : Proust, quoique génial, avait sur le génital un regard assez infantile. Que pouvaient faire deux adultes seuls, dans une chambre, s'ils criaient ? Ils s'entretuaient, forcément.

Ce constant entrelacement d'Éros et Thanatos a bien sûr entraîné des dizaines de théories psychologisantes sur Proust… Mais ce qui est plus intéressant à remarquer, c'est que pour l'auteur de *La Recherche* la sexualité est une chose si dérangeante qu'elle ne peut jamais être dite simplement. Toujours il faut user de métaphores pour décrire les plaisirs de la chair ; toujours il faut contrer le réel par un *langage fleuri*. Ainsi, Odette et Swann ne font jamais l'amour : « *ils font Catleya* ». Dans la rencontre entre Jupien et Charlus, tout est carrément vu à travers le butinage d'un insecte sur une fleur… Dès que la sexualité surgit, dans une scène, dans la pensée d'un personnage, Proust recule, euphémise, et préfère dire un mot pour un autre. Cette solution aura des limites : au milieu de *La Prisonnière*, Albertine se délivre justement de ces interdits verbaux, en osant prononcer le très vulgaire « *se faire casser le pot* » – au grand désespoir du Narrateur, qui comprend soudain que la jeune fille en fleurs n'est pas si naïve qu'il l'avait cru, et que les métaphores ne sont pas toujours de très bons paravents…

LES FAMEUSES GLACES DU RITZ

Mais ne traitons pas trop vite Marcel Proust de puritain. Relisons, toujours dans *La Prisonnière*, ce monologue très ambigu d'Albertine devant le Narrateur, au sujet des délicieuses glaces du Ritz : « *Ils font aussi des obélisques de framboise qui se dresseront de place en place dans le désert brûlant de ma soif et dont je ferai fondre le granit rose au fond de ma gorge qu'elles désaltéreront mieux que des oasis (et ici le rire profond éclata, soit de satisfaction de si bien parler, soit par moquerie d'elle-même de s'exprimer par images si suivies, soit, hélas ! par volupté physique de sentir en elle quelque chose de si bon, de si frais, qui lui causait l'équivalent d'une jouissance). Ces pics de glace du Ritz ont quelquefois l'air du mont Rose, et même, si la glace est au citron, je ne déteste pas qu'elle n'ait pas de forme monumentale, qu'elle soit irrégulière, abrupte, comme une montagne d'Elstir. Il ne faut pas qu'elle soit trop blanche alors, mais un peu jaunâtre, avec cet air de neige sale et blafarde qu'ont les montagnes d'Elstir. La glace a beau ne pas être grande, qu'une demi-glace si vous voulez, ces glaces au citron-là sont tout de*

même des montagnes réduites à une échelle toute petite, mais l'imagination rétablit les proportions (…). Au pied de ma demi-glace jaunâtre au citron, je vois très bien des postillons, des voyageurs, des chaises de poste sur lesquels ma langue se charge de faire rouler de glaciales avalanches qui les engloutiront (la volupté cruelle avec laquelle elle dit cela excita ma jalousie) (…) »

Si vous croyez qu'on ne parle ici que des sorbets d'un hôtel: passez votre chemin. Comprenez sinon que, de la même manière que Gainsbourg faisait chanter des horreurs à France Gall, avec *Les Sucettes*, Proust fait dire soudainement des choses très coquines à Albertine.

UNE INTERPRÉTATION HASARDEUSE

Mais réfléchissons bien: qui est pervers ici? Albertine, qui sait trop bien ce qu'elle suggère? Le Narrateur, qui interprète de façon salace les propos de la jeune fille en fleur? L'auteur, qui a construit ce monologue aux mille sous-entendus? Ou serait-ce le lecteur seul qui plaque ses idées très mal placées sur ce fleuron de notre littérature? Proust était un obsédé textuel, qui adorait pervertir l'herméneutique. Croyez qu'il a dû bien rire en composant ce passage à la fois grotesque et obscène, et en imaginant la tête que ferait son lecteur cent ans plus tard. Car oui: Proust n'avait peut-être pas de vie sexuelle; mais aux dires de tous ses compagnons de route, il fut jusqu'à la fin de sa vie un incorrigible *voyeur*.

LAURENT NUNEZ

ROGER-VIOLLET

IL FAUT TOUJOURS ÉCOUTER SES PARENTS

Le 18 mai 1888, Marcel, âgé de 16 ans, écrivit à son grand-père une lettre incroyable d'impudeur, sur les conseils de sa mère. Le jeune homme voulait en effet aller au bordel (sur les conseils cette fois de son père, médecin hygiéniste), mais les choses ne se passèrent pas comme le professeur Proust l'aurait voulu…

« Mon cher petit grand-père,

Je viens réclamer de ta gentillesse la somme de 13 francs que je voulais demander à Monsieur Nathan, mais que maman préfère que je te demande. Voici pourquoi. J'avais si besoin de voir une femme pour cesser mes mauvaises habitudes de masturbation que papa m'a donné 10 francs pour aller au bordel. Mais 1° dans mon émotion j'ai cassé un vase de nuit, 3 francs 2° dans cette même émotion je n'ai pas pu baiser. Me voilà donc comme devant attendant à chaque heure davantage 10 francs pour me vider et en plus ces 3 francs de vase. Mais je n'ose pas redemander sitôt de l'argent à papa et j'ai espéré que tu voudrais bien venir à mon secours dans cette circonstance qui tu le sais est non seulement exceptionnelle mais encore unique: il n'arrive pas deux fois dans la vie d'être trop troublé pour pouvoir baiser… »



Mélodie en sous-sol



PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET AUTEUR DE *LA VRAIE VIE DE VINTEUIL* (GRASSET), JÉRÔME BASTIANELLI NOUS PARLE DU RAPPORT DE PROUST À LA MUSIQUE – QUI, ON VA LE VOIR, EST RICHE EN ÉNIGMES…

Sur Proust et la musique, beaucoup a déjà été dit, et bien dit. Son goût pour Debussy (imagine-t-on aujourd'hui ce qu'il faut de passion pour passer une soirée l'oreille collée à un téléphone afin d'écouter une mauvaise transmission de *Pelléas et Mélisande* ?), pour César Franck, pour Wagner et pour les derniers quatuors de Beethoven. Ses débats amicaux avec Reynaldo Hahn, qui préférait Massenet et Mozart. La place importante faite à la musique dans *La Recherche*, grâce notamment à Vinteuil, parfaite illustration de la thèse que Proust défendait dans *Contre Sainte-Beuve* : on peut être un homme sans éclat et bâtir une œuvre audacieuse. Pourtant, au sein de cette multitude d'informations bien connues des proustiens, trois mystères, au moins, demeurent.

Dans sa biographie de Proust, George Painter indique que le mardi 21 novembre 1922, lors des obsèques de l'écrivain, on joua la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel. D'où tient-il cette information ? Si elle est exacte, qui décida de ce choix musical, est-ce Proust lui-même ou son frère, Reynaldo Hahn ou encore quelqu'un d'autre ? Certes, Ravel inventa le titre de cette partition mélancolique en ne songeant « *qu'au plaisir de faire une allitération* ». Mais enfin, nous inviter à comparer à une infante un écrivain mort à 51 ans, comme le fit celui qui eut l'idée de faire jouer ce morceau, voilà un rapprochement

Une troublante coïncidence

Dans son livre *Proust écrivain de la musique* (Brepols, 2017), Cécile Leblanc évoque une troublante coïncidence. Début 1913, au moment où Proust achevait la rédaction de *Swann*, un obscur compositeur nommé Ernest Fanelli avait fait l'objet d'un brusque engouement. On avait loué la modernité et l'audace de sa musique, qui pourtant n'avait pas séduit tout le monde. Ainsi, Henri Quittard écrivit dans *Le Figaro* qu'il lui était impossible d'y découvrir « *ni logique ni syntaxe* ». Or, dans *Un amour de Swann*, Proust précise que le docteur Cottard « *ne trouvait pas dans la sonate de Vinteuil ce qui faisait pour lui l'harmonie de la musique : il lui semblait que le pianiste accrochait au hasard sur le piano des notes que ne reliaient pas en effet les formes auxquelles il était habitué* ». Ce Cottard pense donc exactement comme Quittard !

AKG

qui peut surprendre. L'énigme se complique encore quand on sait que Proust n'était pas particulièrement proche de Ravel, qui n'apparaît qu'une seule fois dans sa correspondance (mais c'est pour qualifier sa musique de « *si remarquable* »). La *Pavane*, qui est une forme d'imitation d'un style musical ancien, aurait-elle été choisie afin de rappeler le goût de Proust pour les pastiches? Aurait-on vu dans son archaïsme feutré une tentative sensiblement proustienne de faire renaître un passé révolu? Premier mystère.

Tout amateur de ballet sait que *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski a pour héros un jeune prince nommé Siegfried et une femme/cygne qui s'appelle Odette – comme dans *Un amour de Swann*! La coïncidence surprend quand on la rapproche du fait que *swan* (avec un seul n, certes) signifie cygne en anglais. Mais il y a plus. Parlant de la sonate de Vinteuil, Proust a recours à l'image d'un oiseau (« *le piano solitaire se plaignit, comme un oiseau abandonné de sa compagne* »), or la Reine des cygnes est elle-même une sorte d'« *oiseau abandonné* » qui se plaint dans la forêt. Et le restaurant dans lequel Swann, un soir, « *est accueilli par la petite phrase de la sonate jouée dans le jardin* » se trouve… « *sur l'île des Cygnes* ». Proust aurait-il eu connaissance du ballet de Tchaïkovski, s'en serait-il inspiré ? Si l'on en croit les journaux, la création parisienne d'extraits du *Lac des Cygnes* eut lieu en juin 1911, au cours de la Saison russe du Théâtre Sarah Bernhardt (aujourd'hui Théâtre de la ville). Proust, qui aimait les ballets russes, y assista-t-il? Si oui, en reste-t-il une trace dans son œuvre, dans le choix du prénom d'Odette (qui s'appelait Carmen dans les premiers brouillons, mais c'est une autre histoire) ou dans certaines descriptions de la sonate de Vinteuil? Deuxième mystère.

Enfin, les Amis d'Aloysius Bertrand ont indiqué, en 2011, avoir découvert l'existence d'un compositeur nommé Émile Vinteuil, né en 1872 dans le nord de la France, et mort en 1937. On trouve même sa photographie sur le site Internet de leur association. En 2016, je les avais contactés pour avoir des détails et l'on m'avait répondu ceci: « *Aimant Proust comme vous-même, je me suis demandé si Vinteuil était bien son nom, ou un pseudonyme comme cela pouvait se produire dans les milieux artistiques de l'époque. Émile Vinteuil semble avoir été un homme solitaire, mais il lui arrivait de disparaître pendant de longues semaines avant de rentrer dépenaillé, les yeux brillants, avec mille anecdotes sur la vie parisienne. Peut-être a-t-il fréquenté les milieux parisiens pendant ses fugues et s'en est-il inspiré? N'ayant pu investiguer davantage, je suis désolée de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, que je partage… J'ai vu beaucoup de partitions et je les ai parcourues, mais elles sont désormais inaccessibles. Je peux seulement vous dire que sa fin fut tragique et violente.* » Cet Émile Vinteuil a-t-il vraiment existé? Si oui, est-ce son vrai nom ou un nom qu'il aurait emprunté dans les journaux au moment de la parution de *Du côté de chez Swann*? Serait-il possible que Proust ait entendu, dans l'un des salons musicaux qu'il fréquenta, une œuvre d'un compositeur nommé Vinteuil? Troisième mystère. Il va sans dire qu'une place de choix au sein de la Société des Amis de Marcel Proust attend toute personne qui me permettra de résoudre ces petites énigmes musico-proustiennes!

JÉRÔME BASTIANELLI



Le Swann
Hôtel Littéraire

11-15 rue de Constantinople,
75008 PARIS
hotel-leswann.com

A Paris, dans le 8ème arrondissement, l'Hôtel Littéraire Le Swann.

Le premier Hôtel Littéraire entièrement consacré à Marcel Proust et à son univers, au cœur du quartier historiquement proustien de la plaine Monceau.


Découvrez la collection des Hôtels Littéraires
hotelslitteraires.fr

Jouez, progressez
et faites-vous plaisir avec
Pianiste

Le magazine, ses partitions
+ son CD pour s'exercer



En vente chez votre marchand de journaux

LA BOURSE OU LA VIE

DANDY RENTIER, PROUST AIME BOURSICOTER, DAVANTAGE CHARMÉ PAR LA CHARGE POÉTIQUE DES TITRES QUE PAR L'ANALYSE ÉCONOMIQUE OU FINANCIÈRE. LORSQU'IL TERMINE *LA RECHERCHE*, IL EST RUINÉ…



Marcel Proust était un homme de lettres, mais, on le sait moins, il fut aussi un homme de chiffres. Précisons tout de suite : immense littérateur, mais bien piètre financier. Ces deux activités furent pourtant inextricablement liées dans sa vie : sans l'immense fortune dont il hérita, Proust n'aurait pu mener cette confortable existence de rentier et se consacrer tout entier à son œuvre. Mais lorsqu'il met un point final à *À la recherche du temps perdu*, peu avant de mourir, il est ruiné.

À la mort de sa mère, en 1905, il a pourtant fait un très bel héritage : 1 204 000 francs en capital et 142 000 en parts de l'immeuble familial du boulevard Haussmann, ce qui lui assure un revenu annuel de 50 000 francs. Soit aujourd'hui, un capital de 5 millions d'euros et une rente annuelle d'environ 180 000 euros. Proust va confier cette petite fortune à deux banques : Rothschild, mais également Warburg – le représentant à Paris de cet austère établissement hambourgeois n'est autre que son cousin, Lionel Hauser.

Proust va le bombarder de lettres, lui demandant son avis sur des « *tuyaux* » boursiers souvent « *percés* ». Un exemple, le 23 janvier 1910 : *« Que dirais-tu des nouvelles obligations appelées je crois De Minas à Victoria qui sont à 5 % au-dessous du pair […] ? Je vois aussi qu'on vante (dans les journaux) un emprunt de la Province de San Juan (Argentine) 5 % et des obligations 5 % du Crédit Foncier du Brésil… »* À toutes ces fiévreuses missives, le placide Hauser, qui sait que son cousin Marcel a la fâcheuse habitude d'acheter à la hausse et de vendre à la baisse, oppose une prudence impavide.

Depuis le fond de son lit, Proust lance des *« Achetez ! »* ou des *« Vendez ! »* à une armée de financiers – on a compté jusqu'à trois banquiers et autant de coulissiers, sans parler d'intermédiaires occasionnels. Comme un petit épargnant, Proust épluche la rubrique Bourse d'Armand Yvel dans *Le Figaro*. Le voilà donc qui spécule sur du Royal Dutch ou du Rio Tinto, conserve au chaud ses De Beers, perd des sommes folles sur du pétrole caucasien… *« As-tu bonne opinion d'affaires qu'on vante appelées Les Tramways de Mexico ? »* demande-t-il, insatiable, à son cousin Hauser.

À sa manière, Proust aura aussi beaucoup fait pour le développement du chemin de fer aux États-Unis. Fasciné par les trains – on se souvient du petit *« tortillard de Balbec »* –, il investit massivement dans des obligations de la Missouri Pacific Railway Company ou de la Louisville and Nashville Railroad…

Pour son plus grand malheur, boursicoter et rêver ne font souvent qu'un pour lui. *« À l'heure qu'il est, mon esprit subtil que le roulis caresse voyage entre les mines d'or d'Australie et le chemin de fer du Tanganyika et se posera sur quelque mine d'or qui j'espère méritera vraiment son nom »*, écrit-il à Reynaldo Hahn, en octobre 1908. N'ayons pas peur des mots : Proust est un boursicoteur cratyléen. Cette théorie platonicienne, qui pose que la vérité des êtres et des choses est contenue dans leur nom même, figure au centre de *La Recherche* – que l'on songe aux rêveries sur les sonorités de « Guermantes » ou à la partie de *Du côté de chez Swann* intitulée « Nom de pays : le nom ». Ce qui séduit Proust dans la Bourse, ce n'est pas l'analyse économique ou financière, mais la charge poétique des titres : Malacca Rubber Plantations, Chicago Burlington, North Caucasian and Ural Caspian…

On s'en doute, le *Cratyle* de Platon n'est pas le meilleur manuel d'investissement en Bourse. La guerre de 1914 va porter un rude coup aux économies de Proust, déjà malmenées par ses investissements erratiques. Si l'on y ajoute sa passion pour le baccara, un train de maison dispendieux, sa manie des pourboires exorbitants et des cadeaux à ses *« bons amis »* – il ira jusqu'à offrir un avion à Agostinelli ! –, on ne s'étonnera pas de le voir *« ruiné »* à la fin de sa vie. Petite consolation pour les proustiens : ses déboires boursiers récurrents avec ses actions de la De Beers ne seront pas étrangers à la trame générale de ses célèbres *Pastiches*. L'affaire Lemoine naît de la débâcle boursière des fameux diamants sud-africains…

JÉRÔME DUPUIS

JEAN-VIGNE/KHARBINE-TAPABOR

NATURE &CULTURE L'EXCEPTIONNELLE RENCONTRE EN EURE-ET-LOIR

La maison de Tante Léonie
à Illiers-Combray

J.S. Mutschler_CRT Centre-Val de Loire

La Région Centre-Val de Loire

TERRE D'ÉCRIVAINS

célèbre les 100 ans
du Prix Goncourt de Marcel Proust

Avec le Printemps Proustien

Nature & Culture, l'exceptionnelle rencontre

www.regioncentre-valdeloire.fr

Région Centre-Val de Loire

“ […] nous nous acheminions vers les **Champs-Élysées** par les rues décorées de lumière, encombrées par la **foule**, et où les balcons, descellés par le soleil et **vaporeux**, flottaient devant les maisons comme des nuages d’or. ”

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN



LES CHAMPS-ÉLYSÉES À L’ÉPOQUE DE PROUST, QUI ALLAIT Y JOUER ENFANT.



Réception d'UNE ŒUVRE

AVEC LES CLICHÉS QUI LUI COLLAIENT AUX GUÊTRES, PROUST PARTAIT DE LOIN… COMMENT DEVENIR LE PLUS GRAND ÉCRIVAIN FRANÇAIS DU XX[E] SIÈCLE QUAND ON EST DÉCONSIDÉRÉ PAR TOUT LE MONDE ? RÉPONSE EN TROIS LEÇONS.

1 LEÇON NUMÉRO 1 : « ÉCHOUER, ÉCHOUER ENCORE, ÉCHOUER MIEUX » (BECKETT)



Depuis 1908, la reconquête du passé occupait tout le présent de Proust. Dans l'immeuble qui avait appartenu à son oncle, dans la chambre qui avait été celle de sa mère, l'écrivain avait renoncé à vivre sa propre vie : il écrivait. Mais voilà que fin 1911, le premier tome de son grand œuvre lui semblait achevé, et il savait que cette réécriture du passé ne serait validée que par une publication future. Il fallait que d'autres voyagent avec lui dans le temps – ou le temps passé demeurerait du temps perdu. C'est pourquoi, si jamais il y eut un écrivain désireux d'être publié (et très loin de l'être) Proust fut cet écrivain-là.

Mais vers quel éditeur se tourner, quand tous le regardaient avec le même snobisme dont ils l'accusaient pourtant ? Proust, avant *La Recherche*, passait auprès de beaucoup de ses contemporains pour un mondain, un rentier, un dilettante. Il avait certes publié deux livres quinze ans auparavant, puis des traductions – mais tout cela sans grand succès. Et puis, c'était un homme mûr, qui avait plus de 40 ans ! Pour beaucoup, il avait donc déjà perdu la partie. On le prenait pour Swann, c'est-à-dire pour un « *un célibataire de l'art* », lettré, beau parleur, mais incapable d'accomplir une œuvre littéraire. Et c'est ainsi que sur son bureau, les lettres de refus s'accumulaient. Déjà, la veille de Noël 1912, *La Nouvelle Revue française* lui avait fait un sombre cadeau, en lui renvoyant son manuscrit – un bloc de 1500 pages, sans alinéa, en pages serrées… Le lendemain, c'était la librairie Fasquelle qui avait décliné la proposition, et sèchement : « *Au bout de sept cent douze pages de ce manuscrit (…) on n'a aucune, aucune notion de ce dont il s'agit. Qu'est-ce que tout cela vient faire ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?* » Proust avait alors essayé de faire connaître son œuvre avant même sa publication, afin d'appâter les lecteurs comme les éditeurs. Il avait cherché à publier de courts extraits dans la revue de la NRF : Copeau avait refusé. Il avait proposé d'autres extraits au *Figaro*, plus légers, amusants : un refus également. Et même un article sur *La Colline inspirée*, quelque chose de très éloigné de son livre ? *La Revue de Paris* venait de rejeter son offre. Cela semblait donc mal parti. Proust, qui avait voulu décrire son époque, n'était visiblement pas de son siècle. Enfin, si la NRF (si Bibesco, Copeau, Gide, Gallimard, Schlumberger) ne voulait pas de lui, il y avait d'autres éditeurs.

2 LEÇON NUMÉRO 2 : AVOIR UN PEU D'ARGENT, QUELQUES AMIS, ET PAS MAL D'ENNEMIS

Dépité mais pas découragé, l'écrivain décida donc en février 1913 d'écrire à René Blum, pour que son roman soit publié chez Grasset, mais à compte d'auteur – et en proposant aussi de payer un certain nombre d'encarts publicitaires… (Comme tout le monde croyait que Proust était riche, Proust lui-même le croyait.) C'est ainsi que parut enfin le premier tome de *La Recherche*, en novembre 1913.

La garde rapprochée de l'écrivain (Lucien Daudet, Jean Cocteau) publia immédiatement des critiques élogieuses – mais si complaisantes que personne ne put les prendre au sérieux. Comment en effet ne pas rire devant l'obséquiosité de ce début d'article : « *Son nom seul, prononcé par des personnes qui se voient peu ou qui même ne se connaissaient point, est comme un motif maçonnique de sympathie immédiate, suffit parfois à transformer une camaraderie banale en plus durable amitié ou à faire naître sur des lèvres cérémonieuses et fermées un sourire bienveillant* » ? Le jeune Daudet déversait ainsi sur plusieurs colonnes une trop longue envolée lyrico-poétique, que les directeurs du *Figaro* n'avaient pas osé raboter. L'impératrice Eugénie leur avait fait adresser, en effet, une lettre où le tact s'alliait à l'autorité : « *Il serait personnellement agréable à Sa Majesté Impériale que l'article de M. Daudet parût complet et en bonne place.* »

Entre novembre 1913 et août 1914, 3 000 exemplaires de *Du côté de chez Swann* furent vendus, avec plusieurs réimpressions puisque le tirage initial était de 500 exemplaires. Mais ce ne furent pas les amis de Proust qui firent vendre son livre : plutôt un critique sévère et célèbre, Paul Souday, qui rédigea en décembre 1913 une tribune dans *Le Temps*, où il affirma regretter la naïveté de ce roman, ses multiples incorrections grammaticales, et surtout son manque de matières. Les voies du succès sont impénétrables : c'est grâce à Souday qu'en quelques mois, Proust fut adoubé par *Le Journal des débats*, *L'Opinion*, ou encore *Le Mercure de France*, comme un écrivain « *talentueux* » mais surtout « *ennuyeux* », « *chaotique* », « *décadent* », « *snob* »… Le Narrateur du *Temps retrouvé* se rappellera fièrement ces premières critiques : « *Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. (…) Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails.* »

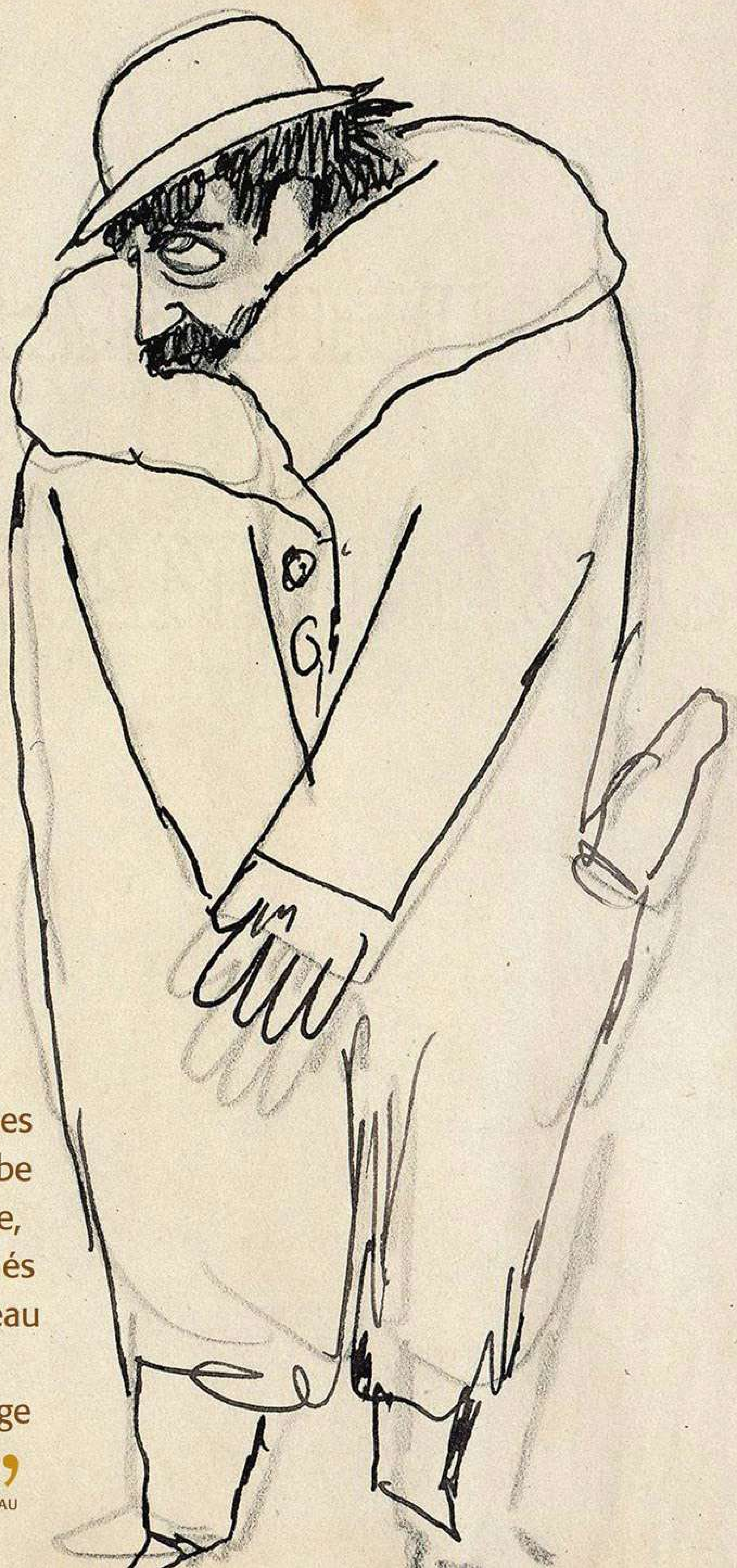
3 LEÇON NUMÉRO 3 : AVOIR TOUT SON TEMPS

Bien sûr, on peut affirmer que lorsqu'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* obtint le prix Goncourt en 1919, Proust devint enfin un auteur reconnu, adoré, adulé… Mais ce serait exagérer. Ce grand prix lui offrit une grande notoriété, mais elle disparut très vite – et pour être très exact, au même instant que l'auteur. Lorsqu'en effet parurent posthumément *Albertine disparue* ou *Le Temps retrouvé*, beaucoup se remirent à douter du talent de Proust. Les critiques y lurent « *un déclin progressif* », « *une psychologie morbide* », « *un univers mesquin* », et le journal *L'Information* appela même à « *la réaction contre Marcel Proust* ». Ajoutez à cela qu'entre 1920 et 1940, c'était le surréalisme qui incarnait alors la modernité : et ni Breton ni Aragon ni Éluard n'estimaient beaucoup *La Recherche* – et ils le firent allègrement savoir. Entre 1940 et 1950, la littérature engagée avait ensuite le vent en poupe : en France, on lisait Sartre, Camus, Malraux, et on voulait, semble-t-il, enterrer une seconde fois le pauvre Marcel. Gaëtan Picon, l'un des plus grands critiques de l'époque, s'excusait ainsi dans son *Panorama de la nouvelle littérature française* : « *Si je ne parle pas de Proust, ce n'est pas que je l'ignore ou que je le conteste : c'est que son œuvre s'est éloignée de nous, non seulement par sa date, mais par sa nature parce qu'elle est le couronnement génial d'un symbolisme et d'un individualisme psychologique et analytique momentanément sans action sur nous.* » Quelle tristesse : *La Recherche* semblait ne plus intéresser grand monde. Ce n'est qu'après 1960 que Proust a remonté la pente de l'argus des écrivains, retrouvant les faveurs du public, des critiques et des écrivains – grâce, pêle-mêle, aux vicissitudes de l'Histoire, à la revalorisation de l'autobiographie (et à la réinvention de l'autofiction), aux *gender studies*, au renouveau des études stylistiques et narratologiques… À quoi donc tiennent la vie et la mort d'une œuvre ? Aujourd'hui, *La Recherche* est lue et commentée dans le monde entier. On en a fait des films, des séries, des t-shirts, des bandes dessinées. En décembre 2018, l'édition originale de *Du côté de chez Swann*, provenant de la bibliothèque de Pierre Bergé, a été vendue aux enchères pour 1,51 million d'euros – un record mondial. Proust est devenu une icône littéraire, et cela personne ne peut le nier. Mais ce n'est pas être sceptique ou pessimiste que de demander d'une voix un peu triste : d'accord, mais pour combien de temps ?

LAURENT NUNEZ

UN POT-DE-VIN EN FORME DE PORTE-CIGARETTES

Proust savait peu s'y prendre avec les gens, pas même pour la promotion de son œuvre. Début 1913, soit dix mois avant la publication de *Du côté de chez Swann*, l'écrivain avait ainsi recherché l'amitié du patron du *Figaro* : il fit faire, chez Tiffany, « *un porte-cigarettes en moire noire avec un chiffre en brillants* ». C'était trop, c'était risible : ce fut un échec. Cela permit du moins à Proust d'écrire à son meilleur ami, Reynaldo Hahn, et de transmuer sa honte en bel éclat de rire : « *Êtes-vous curieux de savoir comment mon porte-cigarettes (350 francs)* [1 100 euros de 2019, NDLR] *a été accueilli par Calmette ? Je le lui ai porté, dans sa boîte, je lui ai dit* : "je voulais venir la veille du jour de l'an, avec le petit porte-cigarettes aussi simple que possible" *et je l'ai posé (dans la boîte à côté de lui). Il a haussé les épaules d'un air affectueux sans rien dire, j'ai regardé la boîte comme pour dire "ouvrez", il a regardé la boîte d'un air vague, n'a pas ouvert. Il m'a dit* : "j'espère bien que Poincaré sera élu", *m'a reconduit jusqu'à la porte en me disant d'une voix chaude et modulée :* "Ce sera peut-être Deschanel." *J'ai jeté à mon porte-cigarettes caché dans sa boîte un regard :* Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. *Je suis parti, Poincaré a été nommé, mais Calmette ne m'a jamais écrit.* »



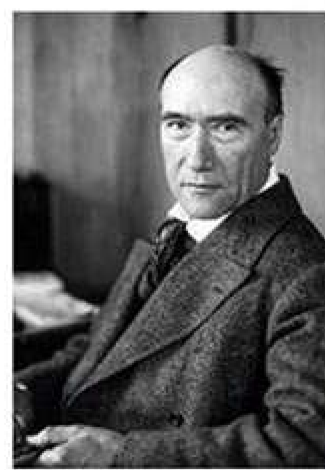
“De ces randonnées d’où il rentrait à l’aube en croisant sa pelisse, blême, les yeux cernés de bistre, un litre d’eau d’Évian dépassant de sa poche, sa frange noire sur le front…”

JEAN COCTEAU

Mais pourquoi sont-ils aussi méchants ?

PROUST NE LES AURAIT PAS FORCÉMENT INVITÉS À PARTAGER UNE TASSE DE THÉ… FLORILÈGE DES PIRES ATTAQUES ET AUTRES NOMS D'OISEAUX QUE LUI ADRESSÈRENT SES CONFRÈRES (SOUVENT JALOUX). SANS FILTRE.



De gauche à droite : Anatole France, Louis Aragon, Louis-Ferdinand Céline et André Gide.

En 2009, un grand magazine culturel français (*Télérama*) demanda à cent écrivains de désigner dix chefs-d'œuvre littéraires du monde entier. Plus d'un tiers des sondés (et pas des moindres : Jauffret, Moix, Sollers, Cusset, Ernaux…) proposa *À la Recherche du temps perdu*. Rien de très surprenant : depuis presque un siècle, Proust est l'écrivain des écrivains, le Graal des grands lecteurs, le totem des thésards (plus de 1 500 thèses sur lui ont été enregistrées dans les facultés françaises ces dix dernières années), et le tabou des étudiants de Lettres (« *Quoi, vous n'avez pas encore lu Proust ?* »). Mais notre moderne passion proustienne ne doit pas cacher l'aversion dont beaucoup de littérateurs firent preuve devant son œuvre, même avant que ne soit publié le tout premier tome de *La Recherche*. En effet, il y eut d'abord, devant l'interminable manuscrit, les avis négatifs des lecteurs des maisons d'édition. Alfred Humblot, directeur chez Ollendorf : « *Je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne dans son lit avant de trouver le sommeil.* » Jacques Madeleine, chez Fasquelle : « *Sa phrase fuit de partout.* » Gide, chez Gallimard : « *Trop de duchesses.* » Une fois le livre publié (à compte d'auteur), il fallut ensuite compter avec ceux que les digressions de Proust épuisaient. Aragon : « *un snob laborieux* », « *un bavardage de concierge* », et surtout : « *Je ne crois pas qu'il y ait à notre époque un bluff mieux caractérisé, une escroquerie plus patente.* » Citons pareillement Barrès (« *un conteur arabe confiné dans la loge de sa concierge* »), Crevel, plus vulgaire (« *la psychologie du poil du cul coupé en quatre* »), et Anatole France, presque caustique : « *La vie est trop courte, et Proust est trop long.* »

Tout cela est une question de goût, répondra-t-on. Bien sûr. Mais il faut également dénoncer, dès la publication de *Sodome et Gomorrhe*, les attaques homophobes comme celle de Céline : « *Trois cents pages pour faire comprendre que Tutur encule Tatave, c'est trop.* » Il y eut même des attaques antisémites, par Barrès, encore : « *Avec sa tête de rahat-lokoum, comment pouvez-vous supporter sa vue ?* » Mention spéciale à Claudel, qui réussit dans sa correspondance à être à la fois homophobe et antisémite, et cela par deux fois, en traitant Proust tout d'abord de « *vieille juive fardée* », puis de « *juif sodomite* »…

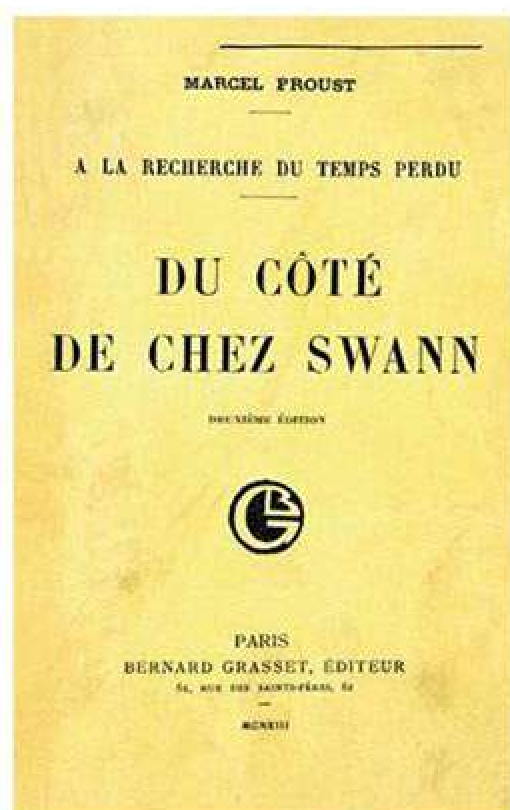
Si la violence de ces attaques semble évidemment injustifiable, ne soyons pas aveuglés par notre indignation. Repensons plutôt à Valéry qui, presque à la même époque, notait dans ses *Cahiers* : « *Les poètes ont bien raison de m'attaquer. Leur instinct de conservation ne les égare pas.* » Gageons que c'est ce même instinct de conservation qui fit écrire des choses monstrueuses à ces écrivains qui ne manquaient pourtant pas de talent. Tous sentaient inexorablement qu'après Proust, à cause de lui, à cause de ce qu'il disait et de la manière qu'il avait de le dire, il était désormais impossible de raconter naïvement une histoire. Et ainsi naquit en France ce qu'on appela le Nouveau Roman, sans attaques ni injures – et sans aucun des romanciers cités plus haut.

LAURENT NUNEZ

NADAR/BNF/AGENCE MEURISSE/RUE DES ARCHIVES

Comment les éditeurs ont raté *Du côté de chez Swann*

REFUSÉ PAR ANDRÉ GIDE, PILIER DE LA TOUTE JEUNE NRF, PAR EUGÈNE FASQUELLE ET PAR OLLENDORFF, LE PREMIER VOLUME DE *LA RECHERCHE* EST PUBLIÉ LE 14 NOVEMBRE 1913 CHEZ GRASSET, À COMPTE D'AUTEUR. GASTON GALLIMARD VA ENSUITE TOUT FAIRE POUR RÉPARER SA BÉVUE…









Proust propose à Bernard Grasset (en haut) de publier son « espèce de roman » à compte d'auteur. André Gide (au centre) et la NRF de Gaston Gallimard (en bas) lui ayant dédaigneusement renvoyé son manuscrit, il en est réduit à cette solution extrême.

C'est sans doute le rendez-vous manqué le plus célèbre de la littérature française du XX^e siècle. La scène se déroule à l'automne 1912. André Gide, pilier d'une toute jeune mais déjà prestigieuse maison d'édition, la NRF de Gaston Gallimard, reçoit le manuscrit de *Du côté de chez Swann*, de ce Marcel Proust qu'il a parfois croisé chez quelque duchesse. Il l'ouvre distraitement à la page 62 et tombe sur une interminable description d'une infusion de tilleul, accompagnée d'une *« petite madeleine »*. Décontenancé, l'auteur des *Nourritures terrestres* consent à donner un second coup de sonde, page 64. À propos d'une certaine *« tante Léonie »*, il découvre alors la phrase suivante : *« Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines… »* Des vertèbres sur le front ? ! Inutile de pousser plus loin la lecture : ce Marcel Proust ne mérite pas d'entrer à la NRF. Qu'on lui retourne son manuscrit, son Swann, ses infusions et ses vertèbres. Et voilà comment Gallimard « rate » *À la recherche du temps perdu*.

Marcel Proust n'aura jamais eu beaucoup de chance avec ses éditeurs. Celui qui est aujourd'hui universellement considéré comme un romancier génial aura subi bien des refus et des vexations avant d'être imprimé. Et encore ne dut-il qu'à une édition à compte d'auteur la joie de voir enfin paraître le premier volume de cette *Recherche du temps perdu* à laquelle il allait obsessionnellement consacrer ses dernières années.

Revenons un instant en 1896. Cette année-là, Proust publie chez Calmann-Lévy *Les Plaisirs et les Jours*, un recueil de nouvelles et de poèmes illustrés par une mondaine de ses amies, Madeleine Lemaire. L'ouvrage est préfacé par Anatole France, à qui l'éditeur ne peut rien refuser. Ce volume de luxe, vendu 15 francs (environ 60 euros), est tiré à 1 500 exemplaires. À la fin de la Première Guerre mondiale, plus de vingt ans après, seuls 329 exemplaires seront sortis des stocks de Calmann-Lévy. Et encore, nombre d'entre eux ont été offerts par Proust à des amis…

Aussi, quand le romancier commence à voir se dessiner son grand œuvre, alors appelé *Les Intermittences du*

KHARBINE TAPABOR, ROGER VIOLLET

cœur, il pressent que convaincre un éditeur ne sera pas chose facile. Il croit pouvoir compter sur Gaston Calmette, patron du *Figaro* qui, le 21 mars 1912, publie un extrait de ce qui va devenir *Du côté de chez Swann*. Calmette transmet en effet le manuscrit à Eugène Fasquelle, le célèbre éditeur des naturalistes. L'affaire semble bien engagée, comme le confirme à son ami Marcel Mme Straus – qui inspirera en partie la duchesse de Guermantes et possède ses entrées dans l'édition.

On touche là, avec ce réseau aristocratique qui n'aime rien tant que lancer des auteurs dans ses salons, à un point qui explique en partie les déboires éditoriaux de Proust : l'auteur de *La Recherche* est perçu comme un snob oisif. On s'en méfie. Comme il existe des danseurs mondains, Proust serait un romancier mondain. Dans une célèbre lettre de repentir du 11 février 1914, André Gide confessera, pour expliquer sa lecture hâtive de 1912 : *« Je vous croyais, vous l'avouerai-je, du côté de chez Verdurin !, un snob, un mondain amateur. »*

Fasquelle a confié le volumineux manuscrit – 712 pages ! – à l'un des lecteurs de la maison, Jacques Normand, critique de théâtre sous le pseudonyme de Madeleine. Ce Madeleine va inaugurer la longue série des « rapports de lecture » sur *La Recherche*, qui, par leur hostilité déclarée, font aujourd'hui les gorges chaudes des exégètes proustiens. *« Au bout des sept cent douze pages de ce manuscrit, après d'infinies désolations d'être noyé dans d'insondables développements et de crispantes impatiences de ne pouvoir jamais remonter à la surface – on n'a aucune notion de ce dont il s'agit »*, assassine Madeleine, avant de conclure – et, après tout, ce n'est pas une définition sotte du style de Proust : *« Sa phrase fuit de partout. »* Le 24 décembre 1912, Fasquelle retourne le manuscrit à son auteur. La veille, le romancier avait eu connaissance du refus de la NRF, suite au jugement expéditif de Gide. Joyeux Noël…

> « Je vous croyais, vous l'avouerai-je, du côté de chez Verdurin !, un snob, un mondain amateur »
>
> ANDRÉ GIDE

Proust tente alors sa chance auprès du célèbre éditeur de l'époque, Ollendorff. Il envoie son manuscrit au directeur de la maison, Alfred Humblot. Le verdict de ce dernier est resté fameux : *« Je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil. »* Devant la violence de ce jugement, Proust va prendre une décision capitale : *« Je ne songe plus qu'à faire éditer le volume à mes frais »*, confie-t-il à son ami Louis de Robert. Et il ajoute, poignant, à propos de son œuvre : *« Je trouve tout naturel de me démener pour elle, comme un père pour son enfant. »*

Une rencontre va sauver cet enfant. Bernard Grasset est un jeune éditeur, dynamique, sans a priori, qui a réussi à décrocher son premier prix Goncourt en 1911 – avec *Monsieur des Lourdines*, d'Alphonse de Châteaubriant – quatre ans seulement après avoir créé sa maison. Proust lui demande de publier son *« espèce de roman »* à compte d'auteur. Il propose 1 750 francs à Grasset pour l'impression immédiate du livre. Ce dernier accepte, sans avoir même regardé le manuscrit. Dès lors, Proust se transforme en *« éditeur de lui-même »*, selon l'heureuse formule de Franck Lhomeau et Alain Coelho dans leur *Marcel Proust à la recherche d'un éditeur* (Olivier Orban) : il supervise jusqu'au nombre de lignes par page – 35 – et de lettres par ligne – entre 45 et 50 –, exige un prix de vente bas – 3,50 francs –, corrige inlassablement les épreuves au point d'inaugurer ses fameuses *« paperoles »*. Il devra d'ailleurs verser un surplus de 595 francs à Grasset pour les frais occasionnés par ces corrections infinies… Point capital du contrat, on le verra : Proust demeure propriétaire des droits de son roman.

Du côté de chez Swann sort – enfin ! – le 14 novembre 1913 chez Grasset, tiré à 1 250 exemplaires. Et, instantanément, les éditeurs qui l'ont refusé se rendent compte de leur bévue. Douce revanche et grand classique du petit monde des lettres, ce sont désormais Fasquelle et Gallimard qui vont supplier Proust de rejoindre leur maison. Il ne prend même pas la peine de répondre à Eugène Fasquelle. Le cas de Gallimard est différent. Le terrain a été préparé par la fameuse lettre de repentir de Gide : *« Mon cher Proust, depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ?… Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF. »*

Gaston Gallimard va la réparer. Cet orfèvre en débauchage multiplie les appels du pied. *« Si l'occasion se présente jamais de rééditer ou de racheter votre œuvre, vous pouvez compter sur moi, entièrement, sans aucune restriction »*, écrit-il à Proust. Il lui propose même, nouveauté pour l'époque, de le mensualiser (2 500 francs). Le romancier hésite, tiraillé entre sa loyauté envers Bernard Grasset et le prestige de cette NRF dont il se sent si proche. Mais Grasset a provisoirement fermé sa maison pour cause de guerre mondiale. Le temps presse. Marcel sait que ses jours sont comptés et veut voir son grand œuvre imprimé avant de mourir. Ce sera donc Gallimard. Proust a définitivement trouvé son éditeur.

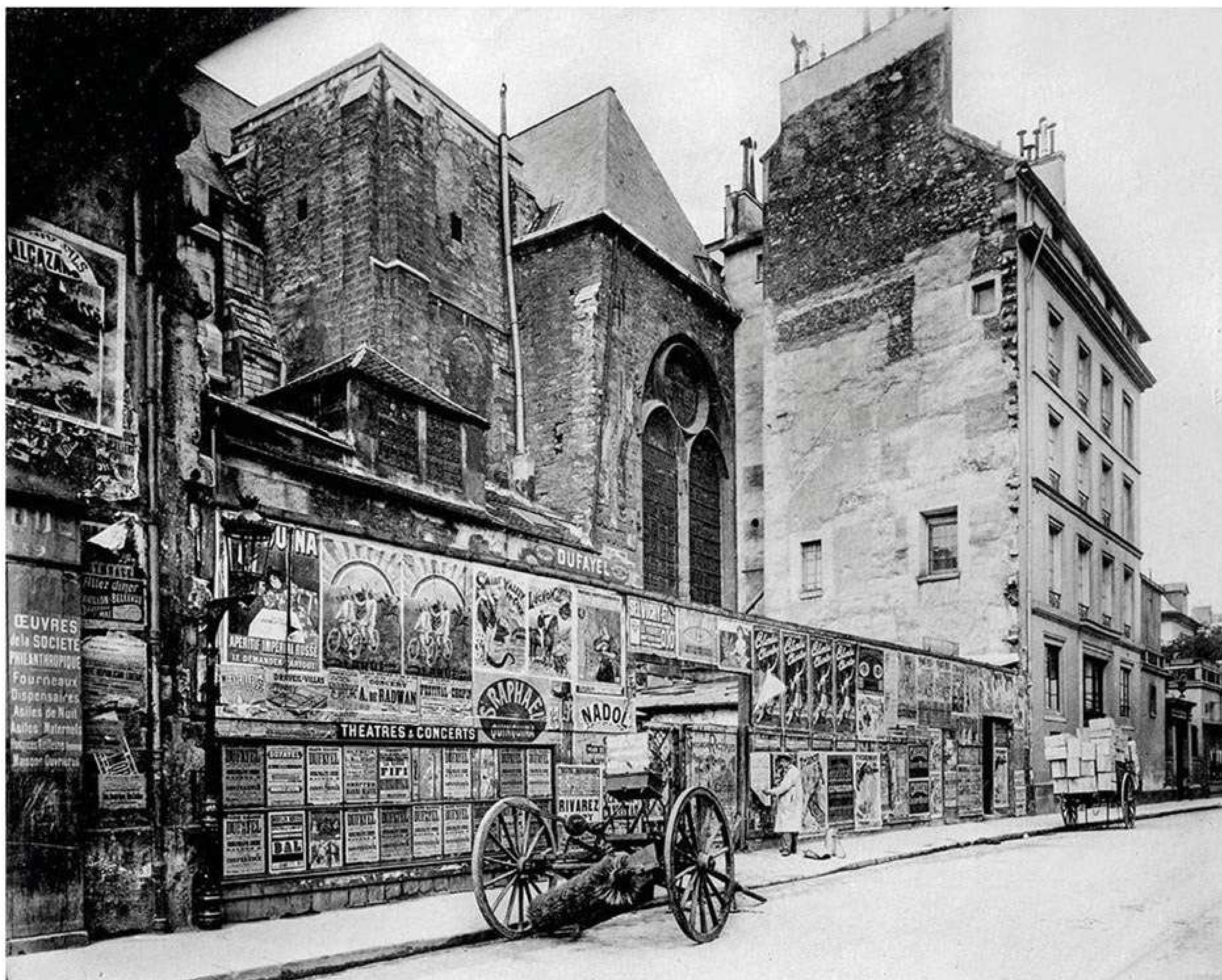
La NRF récupère les 206 exemplaires de *Du côté de chez Swann* du stock Grasset – qui, avec les réimpressions, en aura vendu 2 700 au total – et les recouvre de la célèbre couverture blanche. Le deuxième tome de *La Recherche*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, sort en juin 1919. En novembre, il obtient le Goncourt. À cette occasion, le sulfureux auteur du *Sabbat*, Maurice Sachs, résume parfaitement toute l'ironie du parcours du combattant éditorial de Proust : *« Et voici que le plus certain succès de librairie de l'année va à cet écrivain qui se publiait naguère à compte d'auteur, dont on refusa d'abord le manuscrit à la NRF, tandis que s'insinue tout doucement dans les esprits de la jeunesse cultivée des noms qui garderont, n'en doutons pas, quelque chose de magique pour eux : Odette, Gilberte, Swann, Françoise, qui sont des noms dont nous ne nous passerons plus. »*

JÉRÔME DUPUIS

« Proust a rendu le faubourg Saint-Germain universel »



L'AUTEUR DE *LA RECHERCHE* EST UNE STAR À L'ÉTRANGER. MAIS CHAQUE PAYS LE LIT À L'AUNE DE SES PROPRES PARTICULARISMES. PETIT TOUR DE CETTE PLANÈTE PROUST, EN COMPAGNIE DE LUC FRAISSE, PROFESSEUR DE LITTÉRATURE À L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG ET PRÉSIDENT DU PRINTEMPS PROUSTIEN.



ROGER-VIOLLET

D'une manière générale, comment Marcel Proust est-il perçu hors de nos frontières?

La France a parfois tendance à considérer l'auteur de *La Recherche* comme un écrivain un peu snob. À l'étranger, les réceptions mondaines des Guermantes font partie intégrante de la réception de l'œuvre et répondent à une certaine fascination pour la Belle Époque. Proust incarne une sorte de raffinement typiquement français, à la manière des impressionnistes en peinture. Dans *La Recherche*, Paris s'offre comme un monde complet. Ce n'est pas un hasard si l'on voit des cars entiers d'étrangers venir en pèlerinage à Illiers-Combray, le village mis en scène par Proust dans *La Recherche*.

Proust a-t-il eu le temps de mesurer de son vivant cet engouement international?

Oui. Il existe à ce sujet une lettre émouvante de l'écrivain à un certain Harry Swann, en 1920, à propos de *Du côté de chez Swann*: « *Le livre fut commenté dans presque tous les pays (même en Chine) et on a fondé en Belgique, en Angleterre, des clubs portant le nom de Swann où des lecteurs (la modestie m'empêche de dire des admirateurs) se réunissent pour parler de moi* », y écrit Proust. Ces « *clubs* » existent toujours, que ce soit la Société Marcel Proust, en Hollande, qui compte plus de membres que celles dévolues aux grands auteurs néerlandais, la Marcel Proust Gesellschaft en Allemagne ou encore la Société japonaise d'études proustiennes. Il faut savoir que c'est au Japon qu'a été publié (en français!) le très volumineux *Index de la Correspondance de Proust*, un outil extraordinaire.

A-t-il bénéficié de « passeurs » étrangers prestigieux qui ont fait connaître son œuvre dans leurs pays?

Six semaines après sa mort, la *NRF*, qui avait concouru au rayonnement international de son œuvre, publie un numéro-hommage à Proust. On y trouve déjà nombre de textes d'auteurs étrangers: l'Anglaise Virginia Woolf, l'Allemand Ernst Robert Curtius, l'Espagnol Ortega y Gasset… Il a aussi bénéficié dès 1922 d'une excellente traduction en anglais, signée Scott Moncrieff, dont Proust verra le premier volume avant de mourir. Après-guerre, c'est encore un Anglais, George Duncan Painter, qui publiera la première biographie de référence de Proust, inégalée à certains égards. En Allemagne, la première traduction de *La Recherche*, due à Eva Rechel-Mertens, ne paraîtra qu'entre 1953 et 1957.

La syntaxe compliquée et les longues phrases de Proust ne sont-elles pas un obstacle pour le lecteur étranger?

Si, mais c'est un obstacle attractif! C'est justement cette richesse stylistique qui attire et qui est vécue comme un délicieux défi.

Les lecteurs étrangers se retrouvent-ils dans cette œuvre très française?

On y trouve en fait nombre d'éléments qui parlent à différents peuples. Le Narrateur effectue un séjour à Venise dans *La Fugitive* et Swann, passionné de peinture italienne, connaît une cristallisation de son amour pour Odette de Crécy à travers un Botticelli. La décoration intérieure de l'appartement d'Odette est très japonisante. La fameuse scène du « *petit pan de mur jaune* » avec Bergotte fait directement allusion à Delft, en Hollande, etc. C'est un peu comme si cette œuvre très franco-française allait au-devant de tous ces peuples.

Chaque pays a-t-il « son » Proust?

Les Allemands sont attirés par sa dimension philosophique, cette mise en scène d'une odyssée de l'esprit couronnée par la découverte d'une esthétique, à la manière d'un Schelling. Les Italiens sont plutôt sensibles au rapport à la peinture, notamment en raison des nombreuses allusions à Giotto. Les Américains, eux, ont un peu tendance aujourd'hui à voir Proust à travers les *gender studies*.

C'est-à-dire?

Les « études de genre » se sont évidemment emparées de *La Recherche*, qui a pour originalité d'évoquer l'homosexualité masculine et féminine (avec la fameuse scène de Montjouvain, par exemple), mais aussi de jouer sur l'ambiguïté sexuelle. Proust, c'est *Sodome et Gomorrhe*. Pourtant, dans certaines universités américaines, on trouve qu'il aurait proposé une vision négative de l'homosexualité! Cette approche a parfois tendance à trop se polariser sur cette question au détriment de la polyvalence d'une œuvre aux mille facettes.

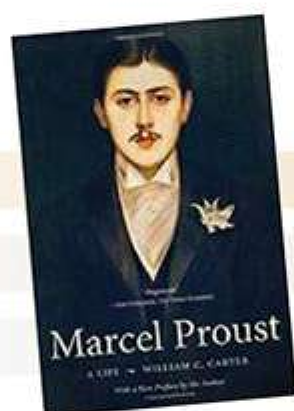
Mais c'est aussi aux États-Unis qu'un homme a beaucoup fait pour la postérité de Proust…

Cet homme, c'est Philip Kolb, qui a passé soixante ans de sa vie à traquer la moindre lettre de Proust et a publié 21 volumes de Correspondance chez Plon entre 1970 et 1993. Il a aussi permis à son université d'acheter des centaines de ces lettres manuscrites, aujourd'hui conservées à Urbana-Champaign, dans l'Illinois. Ce fonds rivalise largement avec celui de la BnF…

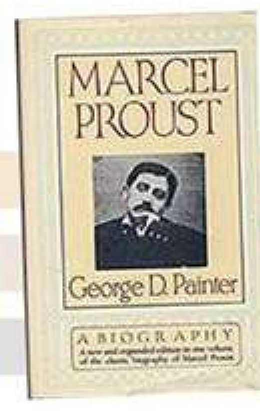
En tant que président du Printemps Proustien, comment vivez-vous le rayonnement international de Proust?

Quand j'évoque son œuvre à Séoul, Tokyo ou Chicago, je le fais toujours devant des salles combles. C'est très émouvant. Aujourd'hui, si vous regardez les comptes Twitter consacrés à Proust, vous verrez qu'une bonne moitié des messages provient de l'étranger. Aussi, pour les manifestations du Printemps Proustien en France, avons-nous invité Kazuyoshi Yoshikawa, l'auteur du fameux *Index*, qui évoquera le japonisme dans *La Recherche*, et William Carter, célèbre biographe américain de Proust, qui parlera, lui, de la gageure de traduire *La Recherche*. Grâce à Proust, le faubourg Saint-Germain est universellement connu.

PROPOS RECUEILLIS PAR JÉRÔME DUPUIS









Du côté des philosophes



L'ŒUVRE DE PROUST N'EST PAS LA TRANSPOSITION ROMANESQUE D'UNE PHILOSOPHIE DE L'EXISTENCE. MAIS ELLE VÉHICULE UNE RELATION ORIGINALE À LA VÉRITÉ. QUÊTE À TRAVERS L'APPRENTISSAGE DES SIGNES POUR GILLES DELEUZE, PHILOSOPHIE DE L'ART POUR ANNE HENRY ET DÉPASSEMENT DU DOGME SOLIPSISTE POUR GABRIEL TARDE. TROIS PRISMES PHILOSOPHIQUES QUI INVITENT À RELIRE *LA RECHERCHE*.

Nombre de lecteurs français ont fait connaissance avec l'auteur de *La Recherche* en classe de philosophie au détour de développements sur la mémoire – la fameuse madeleine servant de cheval de Troie à des distinctions de style bergsonien entre la mémoire habitude et la mémoire souvenir –, sur la théorie du temps vécu, sur les théories esthétiques méditées par le Narrateur dans *Le Temps retrouvé*, sur la genèse des passions et des désirs ou sur les rapports avec autrui à la lorgnette des codes de l'univers mondain. L'œuvre proustienne fourmille ainsi de réflexions plus ou moins originales dont les professeurs de philosophie auraient bien tort de ne pas se servir. Cependant, la question des rapports de Proust avec la philosophie ne se réduit pas à ces usages pédagogiques. On peut l'envisager de bien des manières. D'abord sous l'angle de la formation philosophique de Proust : que « doit » Proust écrivain à la philosophie ? Ensuite, sous celui des idées ou des doctrines philosophiques que Proust a développées dans son œuvre, en se gardant d'identifier les conceptions philosophiques des personnages (et au premier chef celles du Narrateur de *La Recherche*) à celles de Proust lui-même – dans une lettre à Jacques Rivière, Proust rappelle qu'un romancier peut être amené, pour caractériser ses personnages, à leur faire dire des erreurs. Enfin, sous l'angle des interprétations philosophiques qu'elles ont occasionnées.

> « Chaque jour, j'attache moins de prix à l'intelligence »

CE QUE PROUST DOIT À ALPHONSE DARLU

Proust a été initié à la philosophie par Alphonse Darlu, son professeur en classe de terminale. Il a voué une admiration, non feinte, à celui dont *« la parole inspirée, plus sûre de durer qu'un écrit, a, en [lui] comme en tant d'autres, engendré la pensée »* (dédicace des *Plaisirs et les Jours*). Puis, pour passer sa licence de philosophie, pendant laquelle il suivit avec intérêt les cours d'Emile Boutroux, Proust s'attacha les services du même Darlu comme répétiteur privé. Dans *Jean Santeuil*, enfin, Darlu est dépeint, à peine transposé, sous les traits de M. Beulier. Bien qu'ayant fort peu écrit, Darlu est loin d'être un inconnu. Ayant participé à la fondation de la *Revue de métaphysique et de morale*, il fut un représentant assez typique du courant kantien français centré sur la psychologie réflexive et point d'appui de la morale républicaine. *La Recherche* comporte ainsi un certain nombre d'allusions à l'idéalisme subjectif kantien tel que Proust avait pu s'en faire une idée auprès de ses maîtres. Une lettre à Darlu (du 2 octobre 1888), alors qu'il vient de suivre ses premiers cours, atteste que le jeune lycéen a très tôt été travaillé par les questions philosophiques et plus spécialement par le phénomène du dédoublement du moi. Il le constatait en lui et avait trouvé une première mise en forme conceptuelle dans l'enseignement de Darlu. Ainsi, l'idée le tourmentait que la réflexion intellectuelle pouvait en quelque manière suspendre le cours spontané de la vie et venir en gâter la jouissance. Cette idée qu'on retrouve dans les réflexions du Narrateur de *La Recherche* vient donc de loin. Même si, en 1908, Proust est revenu sur cet enthousiasme initial en affirmant *« qu'aucun homme n'a jamais eu d'influence sur [lui] (que Darlu et [il l'a] reconnue mauvaise) »* (*Le Carnet de 1908*), la rigueur de la philosophie, sinon l'influence de Darlu, a eu pour effet positif de contrebalancer chez le jeune Proust un certain esthétisme fin de siècle teinté de dandysme. Aussi n'est-on pas autrement surpris de voir le Narrateur de *La Recherche*, notamment dans le soliloque du *Temps retrouvé*, affirmer être en quête de lois et de règles, promettre des « *vérités mystérieuses* », parler de sa « *démonstration* » et signaler les risques qu'un excès d'intellectualisme fait encourir à l'œuvre vivante qui germe en lui : « *Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix* » (*Le Temps retrouvé*). Au fond, travaillé par la philosophie, Proust se défendait de l'abstraction philosophique, conscient que *« ce n'est pas par une méthode philosophique, c'est par une sorte de puissance instinctive que* Macbeth *est à sa manière, une philosophie »*.

UNE MADELEINE SI PEU BERGSONIENNE…

Parce qu'ils la tenaient pour une menace sur la spontanéité de la vie, quand ce n'est pas pour une cause d'affaiblissement de la volonté, un bon nombre d'écrivains de l'époque où Proust s'est formé se méfiaient de l'intelligence dans et pour ce qu'elle avait, à leurs yeux, d'abstrait. C'est un des leitmotive



La classe de philosophie de M. Darlu, au lycée Condorcet à Paris, 1888-1889. Marcel Proust figure au deuxième rang à gauche.

AKG

de la pensée de Bergson, dont on a rapproché celle de Proust, que de plaider pour les droits d'une intelligence intuitive, pure saisie de la durée concrète, contre l'intelligence spatialisante et abstraite qui divise et classe en catégories pour les nécessités de l'action. Proust semble partager ce type de critique de l'entendement philosophique : *« Chaque jour, j'attache moins de prix à l'intelligence. Chaque jour, je me rends mieux compte que ce n'est qu'en dehors d'elle que l'écrivain peut ressaisir quelque chose de nos impressions passées, c'est-à-dire quelque chose de lui-même et la seule matière de l'art. »* Bien qu'ayant aussi en commun avec Bergson de placer le temps au cœur de sa réflexion, les conceptions proustiennes du temps et de la mémoire ne recoupent pas celles de son cousin par alliance. La distinction proustienne de la mémoire volontaire et de la mémoire involontaire, dont la fonction est expérimentale plutôt que théorique, n'est aucunement superposable à celle, bergsonienne, de la « *mémoire pure* » et de la « *mémoire habitude* ». Les résurrections involontaires de pans de passé ressaisis dans une sorte d'éternité « extra-temporelle » et suscitées fortuitement par une impression sensible, dont l'épisode de la trop fameuse madeleine fournit chez Proust le prototype, diffèrent profondément des « *souvenirs purs* » bergsoniens – qui prétendent eux aussi valoir comme des restitutions intégrales du passé. C'est que le « réel » proustien n'est en rien celui de Bergson. Tout en assumant certaines des exigences de la pensée philosophique, notamment en se proposant de ressaisir le réel véritable par-delà celui qui ne cesse de s'effondrer dans la nuit de l'oubli, Proust tient que la « *vraie vie* » ne saurait se saisir que dans la coïncidence merveilleuse et fortuite d'une impression sensible et d'un souvenir, à la fois dans le présent et dans le passé. C'est pourquoi le Narrateur de *La Recherche* fait davantage confiance à l'art qu'à la théorie philosophique pour faire sortir de la pénombre ces expériences singulières. Plus généralement, il a fermement conscience – gageons que Proust partage cette conviction avec le Narrateur – que son œuvre ne saurait être la transposition romanesque d'une philosophie de l'existence qui pourrait tenir en principes et en concepts abstraits détachés de toute dimension affective. Cette distance qui sépare Proust de Bergson se marque notamment dans le fait que le porte-parole de Bergson dans *La Recherche* est incarné par la figure un peu empruntée et presque falote du « *philosophe norvégien* ».

DES « IDÉES PHILOSOPHIQUES » PROUSTIENNES ?

Cette apparente volatilisation de la réalité dans les méandres d'une subjectivité qui ne peut se rencontrer qu'au prix d'un hasard « *hors de portée de l'intelligence* » a souvent été reprochée à Proust par les philosophes soucieux d'étreindre un réel qui s'offrait à eux sous forme d'histoire à interpréter ou d'expérience existentielle à relater. C'est dans cette perspective que, dans un célèbre article de la *NRF* sur l'intentionnalité dans la phénoménologie husserlienne, Sartre a pu s'exclamer : « *Nous voilà délivrés de Proust !* » Le nom de Proust renvoyait dans son esprit à toute une psychologie philosophique, à ses yeux surannée, marquée par l'introspection et dont il se sentait délivré par la méthode de Husserl qui, elle, promettait d'aller « *droit aux choses*

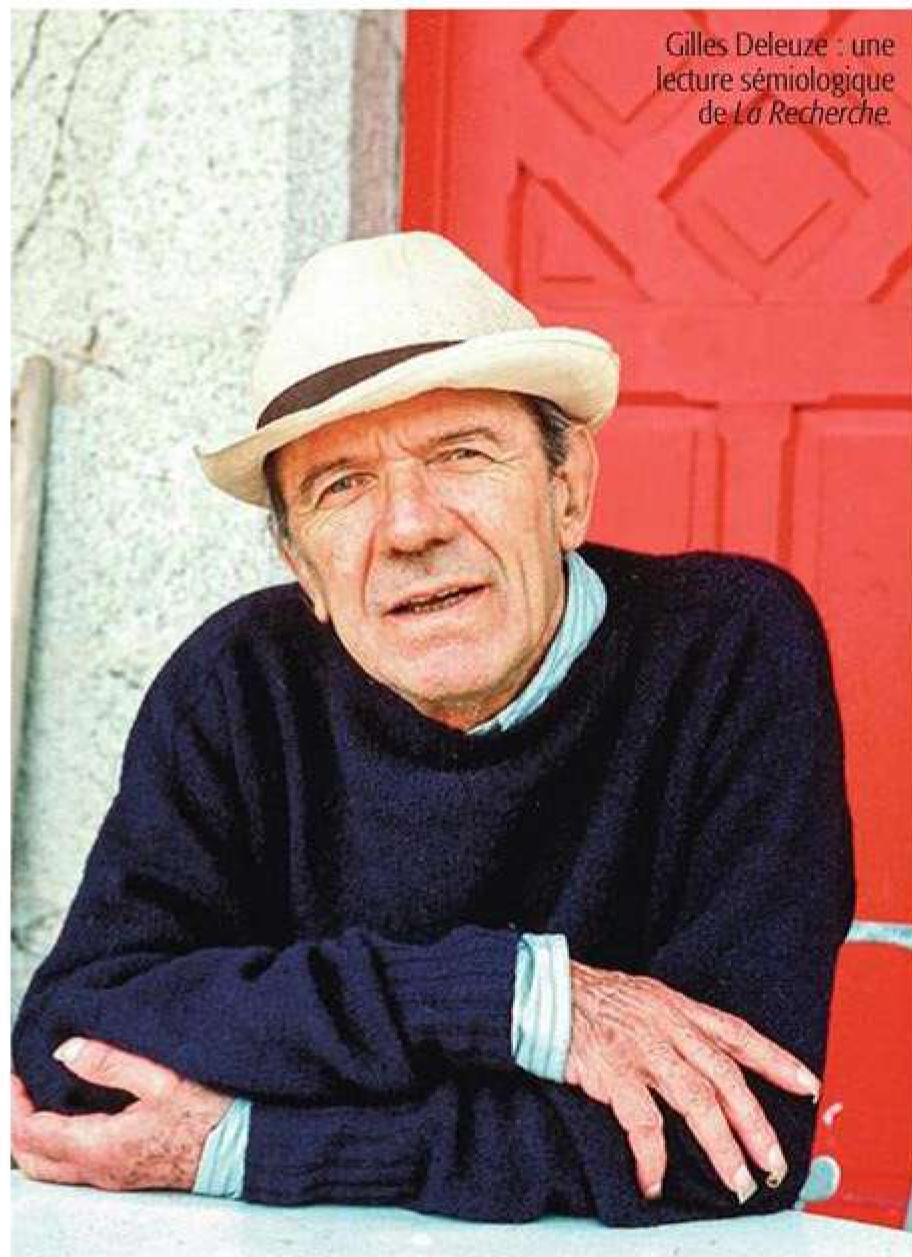
mêmes ». Pourtant, penser que Proust se serait retranché en lui-même pour observer son monde intérieur est un contresens assez grossier et l'on doit bien plutôt faire sien l'avis de Kundera s'exclamant : *« Quelles superbes "descriptions phénoménologiques" chez Proust qui n'a connu aucun phénoménologue ! »* (*L'Art du roman*). À y regarder d'un peu plus près, les « idées » de Proust, les « philosophèmes » proustiens, qu'ils soient ou non empruntés, n'ont peut-être justement pas l'importance qu'on leur prête. Car ce qui est profondément philosophique chez l'auteur de *La Recherche*, c'est la manière dont ces réflexions sont spécifiquement communiquées à travers le prisme de la conscience narrative qui, mieux que bien des analyses philosophiques, illustre concrètement la manière dont se forme la pensée de chacun dans la trame concrète de son existence. Aussi les réflexions du Narrateur sur la nature de la réalité et sur le rôle de la mémoire dans la constitution même de son rapport aux choses et aux êtres prennent-elles le statut de pensées philosophiques, dans la mesure où Proust met en scène une manière concrète d'expliciter la vie, intérieure et extérieure, celle-ci nourrissant celle-là.

Ce n'est donc pas en isolant les « idées » ou les interpolations à tonalité philosophique qui jalonnent *La Recherche* qu'on saisit les « philosophèmes » proustiens dans ce qu'ils ont de spécifique. Si les réflexions sur le mécanisme de la réminiscence et de la mémoire involontaire étaient bien connues, à travers les analyses de Schelling, et celles de Ribot – on peut même dire qu'elles étaient des lieux communs de l'époque –, les discours du Narrateur sur la vocation artistique et sur le statut de l'œuvre d'art ne témoignent pas toujours non plus d'une originalité absolue. La patte de Proust philosophe tient essentiellement dans la manière dont il retrace la genèse des conceptions de son Narrateur et les effets pratiques qu'elles ont sur la vie de ce dernier, autrement dit, dans la manière dont ces pensées par le jeu de leur révélation progressive opèrent sur le Narrateur un *« renouvellement spirituel »*. Il s'agit donc moins de théories sur l'œuvre d'art, la vie ou le commerce avec ses semblables que de la prise de conscience des effets que produisent sur la vie du Narrateur des événements qui, du point de vue extérieur, pouvaient apparaître insignifiants : propos vides, gesticulations vaines, agitations pathétiques, etc. Cet effet de révélation vaut aussi et peut-être avant tout pour le lecteur qui, résultat singulier de cette maïeutique proustienne, est comme réformé dans sa manière même de voir le réel par la lecture sans pour autant adopter les « idées » de Proust ou du Narrateur : *« En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même »* (*Le Temps retrouvé*). Ce pouvoir de transformer le lecteur en le révélant à lui-même ne pouvait qu'éveiller l'intérêt des philosophes.

> « *La Recherche* **rivalise** avec la philosophie »

AU PRISME DES PHILOSOPHES

Les lectures philosophiques de l'œuvre de Proust sont ainsi presque toutes parties du fait que se jouait dans cette œuvre une relation originale à la vérité. Ce fut le cas de Gilles Deleuze qui conçoit *La Recherche* comme une quête de la vérité à travers l'apprentissage des signes – signes du temps passé, signes mondains (ceux du clan Verdurin n'ont pas cours chez les Guermantes), signes amoureux (toujours trompeurs), etc. –, signes dont le Narrateur finit par trouver la clé ultime dans ceux de l'art qui les éclairent tous : *« Tous les signes convergent vers l'art, tous les apprentissages, par les voies les plus diverses, sont déjà des apprentissages inconscients de l'art lui-même »* (*Proust et les signes*).


Gilles Deleuze : une lecture sémiologique de *La Recherche*.

À la sémiologie deleuzienne qui affirme que *La Recherche « rivalise avec la philosophie »*, il faudrait ajouter deux interprétations majeures. Dans ses travaux, Anne Henry tente de montrer qu'on ne doit pas considérer l'œuvre de Proust comme proprement romanesque dans la mesure où la fiction transpose une philosophie de l'art que Proust a constituée tout au long de sa vie, où domineraient la figure de Schelling médiatisée par Séailles et, pour la dimension sociale, celle de Gabriel Tarde. La structure du roman procéderait ainsi d'un traité d'esthétique, bref la philosophie aurait engendré le roman. Dans une perspective différente, Vincent Descombes soutient dans son *Proust* que, tout comme le tableau du peintre Elstir va plus loin qu'Elstir théoricien, *La Recherche* peut être conçue comme un moyen d'éclaircir les propositions parfois obscures, parfois contradictoires (sans doute à cause des interférences que des sources opposées pouvaient produire en lui), de Proust théoricien. Le roman proposerait un *« vocabulaire d'une pensée des affaires humaines »* qui impose à Proust romancier de dépasser le dogme solipsiste de Proust théoricien, selon lequel chaque conscience est enfermée dans ses représentations et ne peut jamais rencontrer en autrui que des projections d'elle-même. En bref, le romancier saisit mieux que bien des écrivains réalistes ce qui se passe entre les êtres.

Trois lectures, trois interprétations qui sont autant d'invitations à lire ou à relire *La Recherche* comme un ouvrage authentiquement philosophique. JEAN MONTENOT

HÉLÈNE BAMBERGER/COSMOS



ENTRE BEAUCE ET PERCHE

DANS LES PAS DU JEUNE MARCEL PROUST

À un peu plus d'une heure de Paris, aux confins du Pays Chartrain et du Perche, la Communauté de Communes « Entre Beauce & Perche », forte de ses 33 villages ruraux, réunit talents et savoir-faire, afin d'apporter des services de qualité et ambitieux pour ses 22 000 habitants et ses entreprises.

C'est ainsi qu'elle a mis en place des accueils « enfance-jeunesse » et des équipements sportifs répartis sur tout le territoire, elle déploie le Très Haut Débit Internet par la fibre optique pour tous d'ici 2020 et lance une zone d'activité de grande ampleur à la sortie d'autoroute d'Illiers-Combray.

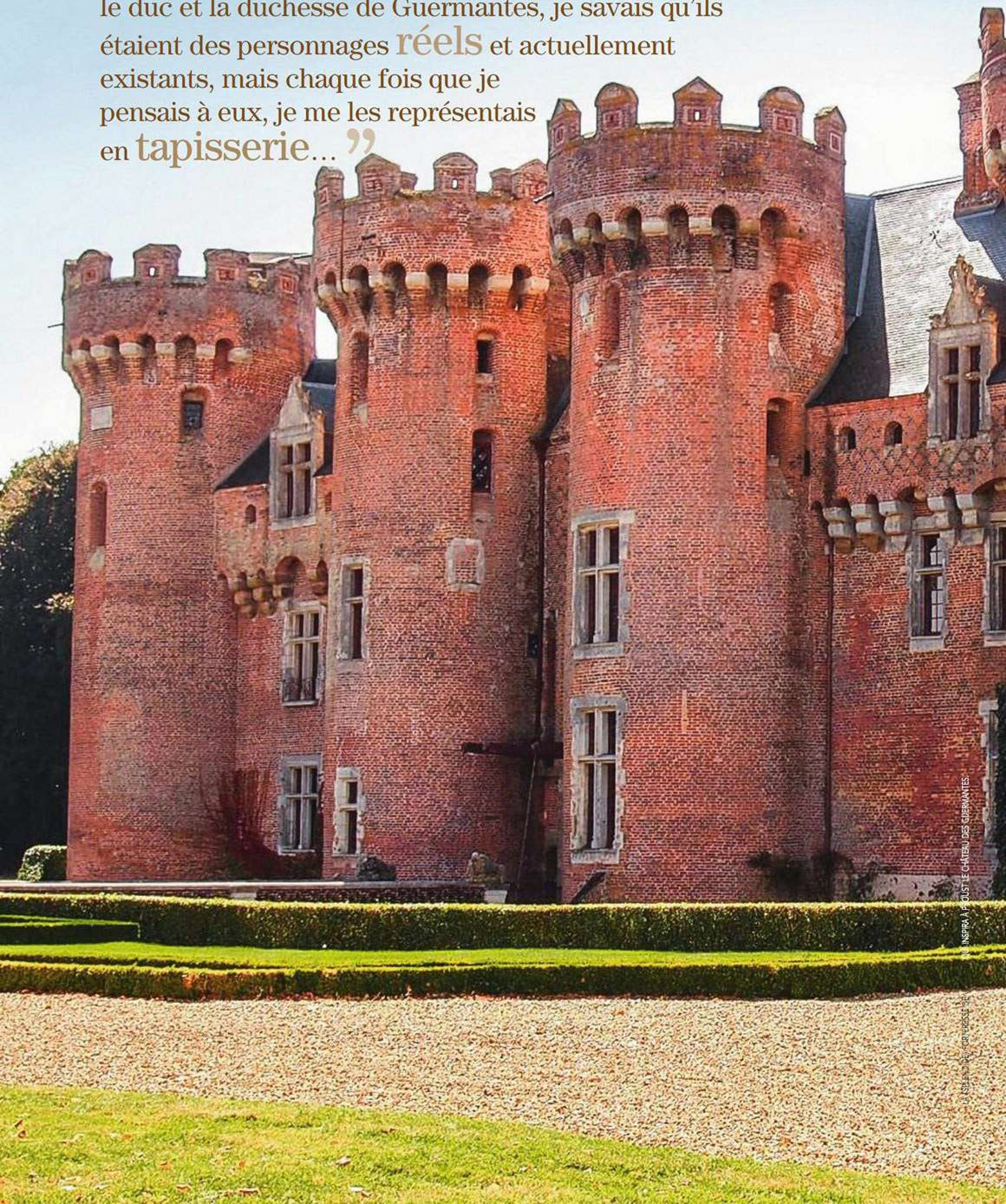
Le développement touristique d'Entre Beauce et Perche s'appuie sur la renommée internationale de Marcel Proust. « Entre Beauce & Perche », c'est en effet le pays de l'enfance du grand écrivain. La maison de Tante Léonie – aujourd'hui musée Marcel Proust – a permis à Illiers de devenir « Combray » et est situé non loin du siège de la Communauté de communes.

Les visiteurs pourront se mettre dans les rêves et récits de Marcel Proust, en visitant la maison de Tante Léonie ou les jardins du Pré Catelan, suivre les pas du grand écrivain en se rendant à Méréglise (Méséglise) ou rêver de la Duchesse de Guermantes en visitant le château de Villebon.

Ils pourront continuer leur escapade par une belle ballade dans la forêt de Montecôt sur la commune du Favril, visiter les châteaux de La Rivière à Pontgouin et rêver aux talents des ingénieurs du roi, en allant voir les écluses de Boizard à Pontgouin ou les restes du canal Louis XIV dans le parc de la mairie de Fontaine-La-Guyon.

ENTRE BEAUCE & PERCHE
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES

“ […] Je savais que là résidaient des châtelains, le duc et la duchesse de Guermantes, je savais qu’ils étaient des personnages réels et actuellement existants, mais chaque fois que je pensais à eux, je me les représentais en tapisserie… ”



QUI INSPIRA À PROUST LE CHÂTEAU DES GUERMANTES.



Notre Proust

MORT VIEUX GARÇON, PROUST A LAISSÉ DE NOMBREUX HÉRITIERS : QUEL ÉCRIVAIN FRANÇAIS, AUJOURD'HUI, NE LE CITE PAS COMME UNE RÉFÉRENCE INCONTOURNABLE ? DIX AUTEURS CONTEMPORAINS NOUS RÉVÈLENT CE QU'ILS LUI DOIVENT, LITTÉRAIREMENT ET HUMAINEMENT. IL EST, BIEN SÛR, SOUVENT QUESTION DE GRANDS-MÈRES.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD (AVEC CHRISTINE FERNIOT ET MARC RIGLET)

Lolita Pille

« Il a l'influence d'un saint »



Comment avez-vous découvert Proust ?
Par *Du côté de chez Swann*, à 10 ans, chez ma grand-mère. Je le lorgnais depuis longtemps, défiée par sa réputation de difficulté. L'amour de Swann pour Odette m'a été inintelligible. L'obscurité s'est dissipée à « Nom de pays : le nom » ; le narrateur et Gilberte étaient des enfants comme moi. Toute mon adolescence, le prénom Gilberte, leur jeu de « *barres* » m'ont hantée quand je passais par les Champs-Élysées, en filigrane sur la réalité des années 1990.

Quel tome de *La Recherche* préférez-vous ?
Le contrechamp, les pages élégiaques à la fin d'*Albertine disparue* qui rouvrent, en double, *Le Temps retrouvé* : « *Je recommençais chaque soir les promenades que nous faisions à Combray, dans un autre sens.* » Mort, stérilité littéraire, malheur de Gilberte, guerre : le destin révélé au Narrateur s'accomplit dans cette réécriture géographique d'un Combray méconnaissable au crépuscule de la vie. Déjà cette mort wagnérienne balbutie sa résurrection par la musique. Le temps retrouvé approche. La vision arrachée à l'écrivain par la douleur de vivre rachètera tout.

Proust vous a-t-il influencée ?
J'ai lu toute *La Recherche* à 19 ans, impatiemment, comme du Balzac. Et l'ai relue pleinement entre 33 et 35 ans, ayant entre-temps renoncé pendant huit ans à la vie, pour chercher celle « *éclaircie et réellement vécue* » : la littérature. Proust a eu le geste en plus du sermon ; cela lui vaut l'influence d'un saint. Comme tous les vrais croyants, c'est un dissident. Il fait des éloges quand le capitalisme mutant n'est que dénigrement. Il désigne le monde sensible comme un événement aussi grand que la guerre. Il nous tend la réalité éclatante. Tant qu'il y en aura une, nous continuerons d'y chercher « *les grandes lois* ». Il vit.

Dernier ouvrage paru : *Éléna et les joueuses* (Stock).

P.A. CARLOTTI

Simon Liberati

« C'est un fou triomphant »



Comment avez-vous découvert Proust?

Dans l'album de famille, ma mère avait collé la photographie de Proust au milieu des grands-pères, des tantes, etc. Je me rappelle que je le trouvai très laid, charbonneux, avec ses cernes, je me rappelle aussi l'avoir confondu un moment avec Charlot et Hercule Poirot. Je l'ai lu tard, vers 23 ans, dans la vieille édition du Livre de Poche. J'ai commencé par *Sodome et Gomorrhe* un été à Valliguières dans le Gard. Dans cette bibliothèque, il y avait Artaud et Proust; j'ai choisi Proust.

Quel tome de *La Recherche* préférez-vous?

Mon tome préféré à cette heure c'est *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Je viens de relire la rencontre avec Albertine pour la comparer avec celle de Tadzio dans *La Mort à Venise*. Thomas Mann et Proust ont vu la même apparition, j'en suis sûr. L'ange de la Mort juste avant 1914.

Proust vous a-t-il influencé?

Oui, il m'a fait passer du narcissisme adolescent à la psychologie qui est chez lui une forme de sadisme. Il s'intéresse aux autres, donc il aide à se déprendre de soi-même. Il m'a fait comprendre certains mécanismes en les démontant pièce par pièce. Il ne s'interdit rien et revient sans cesse sur les mêmes idées qu'il redéplie avec soin. C'est un fou triomphant. J'en suis arrivé à croire que sa bonté, sa finesse, sa drôlerie et son intelligence sont les armes de son désir de séduire. Il ne cherche la vérité que comme le grand chelem dans un jeu de patience. Je ne le lis plus beaucoup mais quand il m'arrive d'en parler avec des inconnus, c'est agréable, on a l'impression d'avoir des souvenirs communs, une vie partagée.

Dernier ouvrage paru : *Occident* (Grasset).



Évelyne Bloch-Dano

« Il a influencé la jeune fille romantique que j'étais »

Comment avez-vous découvert Proust ?

Mon professeur de lettres d'hypokhâgne détestait Proust. Il en faisait un sujet de plaisanterie récurrent. Il lui préférait Marcel Aymé et Giraudoux. Il n'en a pas fallu davantage pour que j'aie la curiosité de le lire dès les vacances d'été. Je l'ai donc découvert sur une plage du Portugal, dans le Livre de Poche. Comme nous étions trois à désirer le lire et qu'il n'y avait qu'une édition, je devais aller très vite pour passer au volume au suivant. Je l'ai ensuite étudié en khâgne avec un autre professeur, et là, ce fut l'occasion de revenir sur le texte, de l'approfondir. Je reste persuadée que les deux lectures sont possibles, et qu'il y en a bien d'autres.

Quel tome de *La Recherche* préférez-vous ?

J'aime beaucoup *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, que j'ai relu et étudié récemment pour mon livre *Une jeunesse de Marcel Proust*. C'est le roman de l'adolescence, des doutes, des rêves, de l'apprentissage de la vie, avec ce que cela suppose d'erreurs, d'ajustements, de fantasmes.

Proust vous a-t-il influencée ?

Oui, indéniablement. Pour la jeune fille romantique que j'étais, sa vision pessimiste de l'amour provoqua un choc. Je pense que, sans adopter complètement son point de vue, cela m'a ouvert les yeux sur la possession, les intermittences du cœur, le mensonge, la jalousie, etc. Il m'a influencée aussi dans mon image des rapports sociaux, le snobisme, l'hypocrisie, la rivalité, le masque. Je n'en fais pas un livre de sagesse universelle et je regrette la fétichisation dont il est aujourd'hui l'objet. Mais il est vrai que chacun, à condition de faire un effort de lecture (car contrairement à ce qu'on veut parfois nous faire croire, ce n'est pas un auteur facile) peut y chercher une inspiration, une réflexion, selon la période de sa vie. Je suis hélas aujourd'hui plus proche du *Temps retrouvé* que des *Jeunes filles en fleurs*…

Dernier ouvrage paru : *Mes maisons d'écrivains* (Stock).

JF PAGA/GRASSET - M. ROUGEMONT/OPALE/LEEMAGE/STOCK



Frédéric Beigbeder

« Sans lui, je me serais jeté sous une rame de métro »

Comment avez-vous découvert Proust?

Mon grand-père citait souvent Proust à table. Un des personnages de *La Recherche* s'appelle le marquis de Vaugoubert. Proust a emprunté ce nom au château de ma famille maternelle (les Chasteigner de La Rocheposay) à Quinsac. L'univers de Proust m'a donc toujours semblé proche de celui de ma famille. C'est comme si je lisais l'histoire de mes arrière-grands-parents. Le même snobisme suranné, la même angoisse du déclassement, les mêmes méchancetés mondaines… Être ou ne pas être invité chez les Machin-Truc, ce n'est pas futile, c'est une question de vie ou de mort. Les exégètes disent souvent que Proust parle de la fin d'un monde. Je ne suis pas d'accord: ce monde existe toujours. Il ne faut pas confondre *La Recherche* avec *Le Guépard*. Je me souviens que mon oncle Gérald affirmait qu'on ne pouvait pas comprendre Proust avant l'âge de 50 ans. C'est sans doute pourquoi je l'ai lu si tardivement, quand j'ai décidé d'écrire sur Proust (dans *Dernier inventaire avant liquidation*). J'avais 35 ans. Auparavant, comme tout le monde, je faisais semblant.

Quel est votre tome préféré de *La Recherche*?

Albertine disparue, sans hésiter. Parce qu'on peut le lire sans lire le reste. Et cela parle de la douleur d'aimer. C'est universel, intemporel. Pourquoi peut-on tomber amoureux fou d'une pauvre conne qui s'en fout? C'est merveilleux et horrible, surtout quand elle meurt. J'ai une dette infinie envers Proust. Il est très possible que sans certaines pages d'*Albertine disparue*, je me serais jeté sous une rame de métro pour cesser d'attendre un SMS qui ne venait pas. Proust a tout dit là-dessus. Ce n'est pas seulement qu'on souffre pour quelqu'un qui n'en vaut pas la peine, c'est qu'en plus, quelques mois plus tard, on hallucine d'avoir été aussi débile, parce qu'on s'en fiche autant qu'elle. Mais on n'oublie rien. Et ces moments de passion vaine sont les plus intenses, les plus beaux de notre vie.

Proust vous a-t-il influencé?

Je déteste les longues phrases. Donc, oui, Marcel Proust m'a énormément influencé. À l'envers.

Dernier ouvrage paru: *La Frivolité est une affaire sérieuse* (L'Observatoire).

Cécile Guilbert

« Il m'a enseigné toutes sortes de lois »

Comment avez-vous découvert Proust?

Sur la table de nuit de ma grand-mère, vers 1972, j'ai 9 ans et cette pile de Folio qu'elle dévore m'intrigue. J'ouvre le premier volume au hasard, lis quelques paragraphes puis le referme car je n'y comprends rien. Je lis toute *La Recherche* en 1980 car je passe beaucoup de vacances à Cabourg où l'omniprésence fantômale de Proust est difficilement évitable, puis la relis dans la collection « Bouquins » que m'offre ma mère à sa parution en 1987. Autour de la trentaine, je m'achète tout Proust en Pléiade et rebelote.

Quel est votre personnage préféré de *La Recherche*?

Bien que le personnage de Charlus soit l'une des plus formidables créations romanesque de tous les temps, celui que je préfère est l'émouvant Swann, Juif des Lumières, banquier honteux, dreyfusard mais surtout dandy esthète et collectionneur. J'aime sa part féminine, sa sensibilité, son goût et même son snobisme adouci par l'absence d'égoïsme et de cruauté propres aux Guermantes. Me touche aussi sa stérilité artistique, corollaire de son trop grand amour de l'art et de sa dissipation dans l'amour et les mondanités, manière de faire de sa vie une « œuvre ». Mais plus que tout et puisque le Narrateur n'est pas à proprement parler un « personnage » (auquel cas il serait bien sûr mon préféré), Swann est incomparable dans la mesure où il est en réalité le double en ombre portée de Marcel.



Proust vous a-t-il influencée?

Il m'a moins influencée qu'enseigné toutes sortes de choses et de lois que sans lui je n'aurais jamais trouvées toute seule sur l'amour, la jalousie, l'art, la société, la famille, le sexe, la mort, le chagrin, la mélancolie, le distinguo entre le « moi social » et le « moi profond », bref, sur la totalité des notions, réalités et concepts qui occupent notre vie psychique, sensible et métaphysique. Si « influence » il y a (et elle est capitale), c'est d'avoir formulé qu'écrire consiste à traduire tous les livres qui existent déjà en nous.

Dernier ouvrage paru: *Les Républicains* (Grasset).

JF PAGA - P. BOX/OPALE/LEEMAGE

Philippe Sollers

« Une traversée magnifique »



Comment avez-vous découvert Proust?
Je l'ai découvert à 16 ans, un an après avoir lu Baudelaire. Ma mère l'avait dans sa bibliothèque et je lui ai emprunté *La Recherche*. Ce fut un éblouissement immédiat au point que j'avais peur de terminer cette œuvre, tellement c'était beau. Je l'ai lu dans la continuité, c'était une lecture hypnotique, une traversée magnifique.

Avez-vous éprouvé des difficultés à la lecture?
Ce n'était pas une lecture difficile. Absolument pas, car j'étais déjà attiré, éduqué par la poésie.

Quelle partie de *La Recherche* préférez-vous?
Je relis des passages de ce grand voyageur du temps. Mon livre préféré reste *Le Temps retrouvé*, et en particulier la grande scène finale dont je ne me lasse pas. J'aime la drôlerie de Charlus. En fait, Proust est un grand auteur comique.

Votre personnage favori?
Mon personnage préféré est le Narrateur.

Proust vous a-t-il influencé?
Bien sûr, son influence est sensible sur mon travail. Dès mon premier livre écrit à 21 ans. Une influence de pensée, évidemment. Je retiens trois auteurs: Proust, Céline et Saint-Simon.

Dernier ouvrage paru : *Le Nouveau* (Gallimard).

David Foenkinos

« Il donne envie d'écrire »



Comment avez-vous découvert Proust?
Lors de ma première année à la Sorbonne. En amphithéâtre, Mme Millet m'a transmis sa passion pour Proust. C'était merveilleux de l'écouter parler de *La Recherche*.

Quel tome et personnage de *La Recherche* préférez-vous?
À l'ombre des jeunes filles en fleurs. Et je me souviens d'un personnage de grand-duc héritier de Luxembourg dont la rumeur lui prêtait ses propos que j'adore: « *J'exige que tout le monde se lève quand ma femme passe!* » J'ai failli prendre cette phrase pour le titre d'un roman.

Proust vous a-t-il influencé?
Non, je ne pourrais pas dire cela ainsi. Mais la beauté de sa langue donne envie d'écrire. Et puis j'ai toujours aimé l'humour de Proust.

Dernier ouvrage paru : *Deux sœurs* (Gallimard).

Adrien Goetz

« Ses personnages vivent parmi nous »



Comment avez-vous découvert Proust?
J'étais en terminale, je préparais un bac terriblement scientifique, j'avais besoin d'un antidote pour résister aux mathématiques, à la physique, à la chimie à laquelle je ne comprenais rien. Lire Proust, c'était absolument inutile et parfait. J'ai commencé par le début, par Combray. Un an plus tard, en hypokhâgne, *À la recherche du temps perdu*, mon talisman inutile, me servait à tout et je citais Proust en philo, en histoire, en lettres… Depuis, je n'ai cessé de le relire. Je ne sais plus ce qu'est une fonction exponentielle, j'ai oublié les nombres complexes, mais je me souviens parfaitement de Madame de Marsantes, que j'ai rencontrée cette année-là.

Quel tome et personnage de *La Recherche* préférez-vous?
Mon personnage préféré, c'est sans doute Elstir, le peintre – et j'aime par-dessus tout le roman qui déploie le paysage impressionniste sur lequel sa figure se détache, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Elstir peint le ciel, la mer, mais aussi des églises qui sont comme les maquettes de la cathédrale proustienne. Il n'est pas Monet mais bien sûr, il lui ressemble, il ne se souvient plus d'avoir été « *Monsieur Biche* », sujet de moqueries dans le salon des Verdurin.

Proust vous a-t-il influencé?
Dans mes romans, non, bien sûr! Mais dans la vie, il m'influence tout le temps: au Louvre, je guette les ressemblances entre les visiteurs et les tableaux, à Giverny, devant l'étang, je pense à Elstir, je reconnais Saint-Loup, Charlus ou Oriane quand je les croise, ils sont toujours là. Les personnages de Proust vivent parmi nous, ce sont eux qui nous influencent. Vivre « un moment proustien » cela arrive de temps à autre aux lecteurs de *La Recherche*, comme une surprise et une récompense.

Dernier ouvrage paru : *Villa Kérylos* (Grasset).

OLIVIER ROLLER/FEDEPHOTO - JF PACA/GRASSET - F. MANTOVANI/GALLIMARD



Mathias Enard

« Un projet insensé : faire d'un sujet inintéressant quelque chose d'immense »

Comment avez-vous découvert Proust ?
Je l'ai lu deux fois. La première, j'avais 12 ans et on m'a suggéré des passages du *Côté de Guermantes*. J'ai détesté. Puis, à 19 ans, je l'ai repris et lu d'une traite. Le souvenir de cette lecture est très précis : c'était en juin, j'habitais une chambre de bonne exiguë dans l'île Saint-Louis. Si bien que j'allais lire sur un banc, en bord de Seine. Et j'ai découvert que, derrière moi, il y avait la maison de Swann. Le texte m'a passionné, bouleversé. Je trouvais que c'était un projet insensé : faire d'un sujet inintéressant quelque chose d'immense. C'était la preuve du pouvoir de la littérature.
Avez-vous éprouvé des difficultés à la lecture ?
Je n'ai eu aucune difficulté de lecture, aucune hésitation. Dès les premières pages, c'était une révélation.
Quelle partie de *La Recherche* préférez-vous ?
Pour moi, *La Recherche* est une grande œuvre avec certaines parties que j'adore (*Le Temps retrouvé*, par exemple) mais c'est surtout un long et grand roman.
Votre personnage favori ?
Charlus, car il n'est pas vraiment dans la norme. Il y a une vraie liberté chez lui, une façon d'utiliser les mœurs bourgeoises qui ne sont qu'une façade.
Proust vous a-t-il influencé ?
C'est plus un souvenir qu'une influence, un moment de lecture, un pur plaisir, mais toute influence est diffuse, à l'image de *La Recherche*, comme une longue promenade.

Dernier ouvrage paru : *Boussole* (Actes Sud).

Annie Ernaux

« Une œuvre qui interdit la facilité »



Comment avez-vous découvert Proust ?
J'avais 14 ans, la prof de français nous a fait faire en dictée le passage de la madeleine trempée dans le thé. J'ai immédiatement été « alertée ». Par la suite, elle nous a demandé d'écrire sur un souvenir, et j'ai raconté celui que je gardais des matins où je préparais à ma vieille cousine Rachel son café au lait. Mais je ne sais pas comment j'aurais pu lire Proust, où j'aurais pu trouver *La Recherche*... La littérature était une espèce de rumeur lointaine, seul le hasard me mettait entre les mains les textes évoqués dans les manuels. En seconde, dans l'*Histoire de la littérature* que nous avions, d'un certain monsieur Crouzet, j'ai sans doute lu et relu ce qui concernait Proust puisque, aujourd'hui encore, je me souviens des phrases de *La Recherche* qui y figuraient, comme : *« Notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux du temps... »* C'est seulement au cours de ma première année à la fac de lettres que j'ai lu pour la première fois Proust autrement qu'en citations : c'était *Un amour de Swann* et j'avais 20 ans. Ma vraie grande lecture de *La Recherche*, en entier et de façon continue, date de l'été de mes 25 ans. J'avais désiré avoir comme cadeau de la part de mon mari les trois tomes de *La Recherche* en Pléiade, et je les ai emportés en vacances dans ma belle-famille, ce qui a provoqué tensions et commérages : *« Elle lit Proust au lieu d'être avec tout le monde... »* Depuis, j'ai repris entièrement *La Recherche* deux fois, avec des intervalles de dix ans.
Quel tome de *La Recherche* préférez-vous ?
Question embarrassante, car tout se tient. Peut-être *La Prisonnière* et *Le Temps retrouvé*. Mais j'ai plutôt tendance à détacher des passages, sans me soucier du livre où ils figurent.
Proust vous a-t-il influencée ?
J'ai entamé une sorte de discussion, un dialogue avec l'œuvre de Proust, depuis très longtemps. Modèle et contre-modèle. C'est une œuvre qui « oblige », je veux dire qui interdit la facilité, le déjà fait. Il y a une telle espérance mystique de l'art dans la mort de Bergotte...

Dernier ouvrage paru : *Mémoire de fille* (Gallimard).

M. MELKI - C. HÉLIE/GALLIMARD

voir pour **comprendre**

relire pour **relier**

faire pour **savoir**

à une heure de Paris

ami atelier-musée de l'imprimerie

70, avenue du Général Patton – 45330 Malesherbes

#amimalesherbes | 02 38 33 22 67 | **a-mi.fr**

Ouvert du mardi au dimanche | Le lundi, groupes sur réservation

La Recherche, morceaux choisis



S'IL EST IMPOSSIBLE DE RÉSUMER LES 3 000 PAGES DE *LA RECHERCHE* EN QUELQUES BONNES FEUILLES, EN VOICI NÉANMOINS NEUF EXTRAITS EMBLÉMATIQUES – DES COUCHERS DE L'ENFANCE À « LA VRAIE VIE » DÉCOUVERTE À L'ÂGE ADULTE, EN PASSANT PAR LA MADELEINE. DE QUOI DONNER ENVIE DE SE (RE)PLONGER DANS L'INTÉGRALE…

« LONGTEMPS, JE ME SUIS COUCHÉ DE BONNE HEURE »

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance.

Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

(*Du côté de chez Swann*)

LA MADELEINE

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblaient avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

(*Du côté de chez Swann*)

LA LAITIÈRE

Le paysage devint accidenté, abrupt, le train s'arrêta à une petite gare entre deux montagnes. On ne voyait au fond de la gorge, au bord du torrent, qu'une maison de garde enfoncée dans l'eau qui coulait au ras des fenêtres. Si un être peut être le produit d'un sol dont on goûte en lui le charme particulier, plus encore que la paysanne que j'avais tant désiré voir apparaître quand j'errais seul du côté de Méséglise, dans les bois de Roussainville, ce devait être la grande fille que je vis sortir de cette maison et, sur le sentier qu'illuminait obliquement le soleil levant, venir vers la gare en portant une jarre de lait. Dans la vallée à qui ces hauteurs cachaient le reste du monde, elle ne devait jamais voir personne que dans ces trains qui ne s'arrêtaient qu'un instant. Elle longea les wagons, offrant du café au lait à quelques voyageurs réveillés. Empourpré des reflets du matin, son visage était plus rose que le ciel. Je ressentis devant elle ce désir de vivre qui renaît en nous chaque fois que nous prenons de nouveau conscience de la beauté et du bonheur. Nous oublions toujours qu'ils sont individuels et, leur substituant dans notre esprit un type de convention que nous formons en faisant une sorte de moyenne entre les différents visages qui nous ont plu, entre les plaisirs que nous avons connus, nous n'avons que des images abstraites qui sont languissantes et fades parce qu'il leur manque précisément ce caractère d'une chose nouvelle, différente de ce que nous avons connu, ce caractère qui est propre à la beauté et au bonheur. Et nous portons sur la vie un jugement pessimiste et que nous supposons juste, car nous avons cru y faire entrer en ligne de compte le bonheur et la beauté quand nous les avons omis et remplacés par des synthèses où d'eux il n'y a pas un seul atome. C'est ainsi que bâille d'avance d'ennui un lettré à qui on parle d'un nouveau « beau livre », parce qu'il imagine une sorte de composé de tous les beaux livres qu'il a lus, tandis qu'un beau livre est particulier, imprévisible, et n'est pas fait de la somme de tous les chefs-d'œuvre précédents mais de quelque chose que s'être parfaitement assimilé cette somme ne suffit nullement à faire trouver, car c'est justement en dehors d'elle.

(*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*)

LES JEUNES FILLES EN FLEURS

Si nous pensions que les yeux d'une telle fille ne sont qu'une brillante rondelle de mica, nous ne serions pas avides de connaître et d'unir à nous sa vie. Mais nous sentons que ce qui luit dans ce disque réfléchissant n'est pas dû uniquement à sa composition matérielle ; que ce sont, inconnues de nous, les noires ombres des idées que cet être se fait, relativement aux gens et aux lieux qu'il connaît – pelouses des hippodromes, sable des chemins où, pédalant à travers champs et bois, m'eût entraîné cette petite péri, plus séduisante pour moi que celle du paradis persan –, les ombres aussi de la maison où elle va rentrer,

des projets qu'elle forme ou qu'on a formés pour elle ; et surtout que c'est elle, avec ses désirs, ses sympathies, ses répulsions, son obscure et incessante volonté. Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste si je ne possédais aussi ce qu'il y avait dans ses yeux. Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait du désir ; désir douloureux, parce que je le sentais irréalisable, mais enivrant, parce que ce qui avait été jusque-là ma vie ayant brusquement cessé d'être ma vie totale, n'étant plus qu'une petite partie de l'espace étendu devant moi que je brûlais de couvrir, et qui était fait de la vie de ces jeunes filles, m'offrait ce prolongement, cette multiplication possible de soi-même, qui est le bonheur. Et, sans doute, qu'il n'y eût entre nous aucune habitude – comme aucune idée – communes, devait me rendre plus difficile de me lier avec elles et de leur plaire. Mais peut-être aussi c'était grâce à ces différences, à la conscience qu'il n'entrait pas dans la composition de la nature et des actions de ces filles, un seul élément que je connusse ou possédasse, que venait en moi de succéder à la satiété, la soif – pareille à celle dont brûle une terre altérée –, d'une vie que mon âme, parce qu'elle n'en avait jamais reçu jusqu'ici une seule goutte, absorberait d'autant plus avidement, à longs traits, dans une plus parfaite imbibition.

(*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*)

LES DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE

Un matin, Saint-Loup m'avoua, qu'il avait écrit à ma grand'mère pour lui donner de mes nouvelles et lui suggérer l'idée, puisque un service téléphonique fonctionnait entre Doncières et Paris, de causer avec moi. Bref, le même jour, elle devait me faire appeler à l'appareil et il me conseilla d'être vers quatre heures moins un quart à la poste. Le téléphone n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui. Et pourtant l'habitude met si peu de temps à dépouiller de leur mystère les forces sacrées avec lesquelles nous sommes en contact que, n'ayant pas eu ma communication immédiatement, la seule pensée que j'eus ce fut que c'était bien long, bien incommode, et presque l'intention d'adresser une plainte. Comme nous tous maintenant, je ne trouvais pas assez rapide à mon gré, dans ses brusques changements, l'admirable féerie à laquelle quelques instants suffisent pour qu'apparaisse près de nous, invisible mais présent, l'être à qui nous voulions parler, et qui restant à sa table, dans la ville qu'il habite (pour ma grand'mère c'était Paris), sous un ciel différent du nôtre, par un temps qui n'est pas forcément le même, au milieu de circonstances et de préoccupations que nous ignorons et que cet être va nous dire, se trouve tout à coup transporté à des centaines de lieues (lui et toute l'ambiance où il reste plongé) près de notre oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné. Et nous sommes comme le personnage du conte à qui une magicienne, sur le souhait qu'il en exprime, fait apparaître dans une clarté surnaturelle sa grand'mère ou sa fiancée, en train de feuilleter un livre, de verser des larmes, de cueillir des fleurs, tout près du spectateur et pourtant très loin, à l'endroit même où elle se trouve réellement. Nous n'avons, pour que ce miracle s'accomplisse, qu'à approcher nos lèvres de la

planchette magique et à appeler – quelquefois un peu trop longtemps, je le veux bien – les Vierges Vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître le visage, et qui sont nos Anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes ; les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à notre côté, sans qu'il soit permis de les apercevoir : les Danaïdes de l'invisible qui sans cesse vident, remplissent, se transmettent les urnes des sons ; les ironiques Furies qui, au moment que nous murmurions une confidence à une amie, avec l'espoir que personne ne nous entendait, nous crient cruellement : « J'écoute » ; les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible, les Demoiselles du téléphone !

(*Le Côté de Guermantes*)

UNE SERVANTE DÉVOUÉE

La neige m'avait arrêté là. D'ailleurs Robert ne devait pas ce soir-là dîner à l'hôtel et je n'avais pas voulu aller plus loin. On m'apporta les plats, en haut, dans une petite pièce toute en bois. La lampe s'éteignit pendant le dîner, la servante m'alluma deux bougies. Moi, feignant de ne pas voir très clair en lui tendant mon assiette, pendant qu'elle y mettait des pommes de terre, je pris dans ma main son avant-bras nu comme pour la guider. Voyant qu'elle ne le retirait pas, je le caressai, puis, sans prononcer un mot, l'attirai tout entière à moi, soufflai la bougie et alors lui dis de me fouiller, pour qu'elle eût un peu d'argent. Pendant les jours qui suivirent, le plaisir physique me parut exiger, pour être goûté, non seulement cette servante mais la salle à manger de bois, si isolée.

(*Le Côté de Guermantes*)

JEUX INTERDITS

Je n'osais bouger. Le palefrenier des Guermantes, profitant sans doute de leur absence, avait bien transféré dans la boutique où je me trouvais une échelle serrée jusque-là dans la remise. Et si j'y étais monté j'aurais pu ouvrir le vasistas et entendre comme si j'avais été chez Jupien même. Mais je craignais de faire du bruit. Du reste c'était inutile. Je n'eus même pas à regretter de n'être arrivé qu'au bout de quelques minutes dans ma boutique. Car d'après ce que j'entendis les premiers temps dans celle de Jupien et qui ne furent que des sons inarticulés, je suppose que peu de paroles furent prononcées. Il est vrai que ces sons étaient si violents que, s'ils n'avaient pas été toujours repris un octave plus haut par

une plainte parallèle, j'aurais pu croire qu'une personne en égorgeait une autre à côté de moi et qu'ensuite le meurtrier et sa victime ressuscitée prenaient un bain pour effacer les traces du crime. J'en conclus plus tard qu'il y a une chose aussi bruyante que la souffrance, c'est le plaisir, surtout quand s'y ajoutent – à défaut de la peur d'avoir des enfants, ce qui ne pouvait être le cas ici, malgré l'exemple peu probant de la Légende dorée – des soucis immédiats de propreté. Enfin au bout d'une demi-heure environ (pendant laquelle je m'étais hissé à pas de loup sur mon échelle afin de voir par le vasistas que je n'ouvris pas), une conversation s'engagea. Jupien refusait avec force l'argent que M. de Charlus voulait lui donner.

Au bout d'une demi-heure, M. de Charlus ressortit. « *Pourquoi avez-vous votre menton rasé comme cela,* dit-il au baron d'un ton de câlinerie. *C'est si beau une belle barbe ! – Fi ! c'est dégoûtant* », répondit le baron.

(*Sodome et Gomorrhe*)

LES PAVÉS DE LA COUR DE L'HÔTEL DE GUERMANTES

En roulant les tristes pensées que je disais il y a un instant j'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avançait ; au cri du wattman je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre des pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même de la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement. Cette fois je me promettais bien de ne pas me résigner à ignorer pourquoi, sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés insolubles tout à l'heure avaient perdu toute importance, comme je l'avais fait le jour où j'avais goûté d'une madeleine trempée dans une infusion. La félicité que je venais d'éprouver était bien en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes. La différence purement matérielle était dans les images évoquées. Un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi et dans mon désir de les saisir, sans oser plus bouger que quand je goûtais la saveur de la madeleine en tâchant

de faire parvenir jusqu'à moi ce qu'elle me rappelait, je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé le plus bas. Chaque fois que je refaisais rien que matériellement ce même pas, il me restait inutile ; mais si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait comme si elle m'avait dit : « Saisis-moi au passage si tu en as la force et tâche à résoudre l'énigme du bonheur que je te propose. » Et presque tout de suite je le reconnus, c'était Venise dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc, m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés.

(*Le Temps retrouvé*)

« LA VRAIE VIE »

La grandeur de l'art véritable, au contraire, de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans l'avoir connue, et qui est tout simplement notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, cette vie qui en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas « développés ». Ressaisir notre vie ; et aussi la vie des autres ; car le style pour l'écrivain aussi bien que pour le peintre est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a des artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et qui bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont ils émanaient, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient leur rayon spécial.

(*Le Temps retrouvé*)

Rejoignez la Société des Amis de Marcel Proust !

et des amis de Combray

« Nous voudrions qu'un écrivain nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs »



- Une **communauté d'esprits** partageant **une même passion** pour la littérature ;
- De **multiples manifestations** : visites d'expositions, conférences, colloques, concerts, excursions (dont la fameuse *Journée des Aubépines*) ;
- Le **Bulletin Marcel Proust** : recueil annuel d'articles, de comptes-rendus, d'une synthèse de l'actualité proustienne ;
- Des **forums de discussion** réservés aux adhérents ;
- La **gratuité des visites** à la maison de Tante Léonie, maison-musée source d'inspiration de Proust dans *À La Recherche du Temps Perdu* ;
- Une **réduction d'impôt** sur le revenu de 66% du montant de l'adhésion, dans la limite de 20% du revenu imposable.

Plus d'informations

www.amisdeproust.fr

Marcel proust

Prix Goncourt 1919


MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

TOME II

A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS

CINQUIÈME ÉDITION

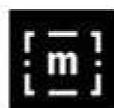
nrf

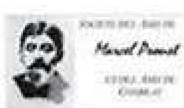
PARIS
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 A 37, RUE MADAME

Exposition
du 24 avril au 25 août 2019

MAISON DE TANTE LÉONIE - MUSÉE MARCEL PROUST
Place Lemoine — 28120 Illiers-Combray

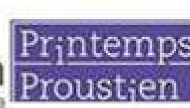
Du mardi au dimanche / Entrée libre du 11 au 19 mai, à l'occasion du Printemps proustien
Renseignements, horaires, tarifs : www.amisdeproust.fr
02 37 24 30 97 / contact@amisdeproust.fr




Gallimard







Le Swann Hôtel Littéraire
Printemps Proustien




Chauffe, Marcel !

UNE VIRTUOSITÉ AU SERVICE DE LA NUANCE

Voilà un titre qui, c'est à craindre, ne fera pas l'unanimité parmi les gardiens du temple : associer, dans une revue aussi sérieuse que celle-ci, le fameux auteur de *La Recherche* et un accordéoniste – s'agît-il, et jusque devant l'Éternel, du complice d'un Brel –, il fallait oser ! N'y voyez pourtant, le moment de surprise passé, aucune concession à quoi que ce soit de racoleur. C'est seulement que le maître mot, dans un cas comme dans l'autre, nous semble bien être celui de *virtuosité*.

Encore convient-il, dans la foulée, d'en déterminer les natures respectives. Quand la virtuosité d'Azzola repose sur son incontestable capacité à éparpiller « façon puzzle » les notes, des plus graves aux plus aiguës, et à explorer du même coup toute l'étendue de son clavier, celle de Proust ne consiste pas, quoi qu'en pensent certains, à multiplier les mots. Toutes les études, de ce point de vue, concluent à un authentique classicisme lexical (pour ne pas dire – *horresco referens !* – à une relative pauvreté du vocabulaire), lequel ne s'expliquerait pas uniquement par le rayon d'action, à l'évidence modeste, qui aura été le sien. Certes, à l'instar d'un Baudelaire qui, en matière de voyages au long cours, aura surtout fait le tour de l'île Saint-Louis, Proust, entre le côté de Méséglise et celui de Guermantes d'abord, ensuite d'un salon parisien à un autre, borne ses réflexions à des champs clos qui ne prédisposent pas plus à un pittoresque échevelé qu'à l'exotisme du verbe. Mais ce serait là expliquer par l'anecdotique ce qui, au contraire, relève d'un choix délibéré : pour traquer ce qu'il appelle les *« intermittences du cœur »*, il n'a en réalité besoin que du fond de la langue, de celui-là même dans lequel puisait généreusement Racine pour ausculter l'âme humaine. Les curiosités verbales et particularismes langagiers – la *« paperole »* de Françoise, la pissotière rebaptisée *« pistière »* par le maître d'hôtel, le *« barbifiant »* de Mme de Cambremer – sont beaucoup moins son fait que celui de ses personnages, et, parce qu'ils en disent long sur le caractère et le statut social des intéressés, ils sont tout sauf des fioritures. Pour le reste, les mots de Proust sont de ceux que l'on peut trouver sur toutes les lèvres, chaque jour que Dieu fait. Aucune trace de ces coquetteries et affectations qui, à force de poser, finiraient inévitablement par peser.

Si virtuosité il y a chez notre homme, elle réside bien plutôt dans cette syntaxe à nulle autre pareille, qui s'acharne à enfermer dans une phrase réputée – à juste titre – interminable (le record appartiendrait à *Sodome et Gomorrhe* avec quelque huit cent cinquante mots !) un réel qui, sans cesse, se dérobe. Car la forme n'est pas ici ce qu'il faut, comme le réclament depuis toujours les canons de l'explication littéraire, se garder de séparer du fond ; elle n'est pas davantage, selon la formule pourtant inspirée d'un Victor Hugo, ce *« fond qui remonte à la surface »* ; elle est le fond lui-même, en tant et à mesure qu'il se construit, laborieusement et méthodiquement. D'où cette pléthore impunie de propositions qui s'enchâssent les unes dans les autres, à la manière de poupées gigognes ; cette surabondance de mots-outils – conjonctions de subordination essentiellement, mais encore relatifs et coordonnants – qui, beaucoup mieux qu'une ponctuation souvent tenue en lisières parce que jugée trop approximative, structurent et consolident l'édifice (les grammairiens parleront doctement d'hypotaxe) ; cette débauche de tirets et de parenthèses, témoins privilégiés d'une démarche tourmentée, faite de précisions et d'approfondissements, de nuances et de distinguos, d'hésitations et de revirements, toujours plus proche en tout cas du remords que de l'autosatisfaction.

> « Aucune trace de ces **coquetteries** et affectation qui, à force de poser, finiraient inévitablement par peser. »

C'est qu'il y a quelque chose de déplacé, de presque sacrilège au fond, à évoquer l'écriture proustienne, comme si cette dernière venait, en pièce rapportée, se surajouter au message, tel un ornement dispensable et gratuit. Un peu parce que, de l'aveu même de Proust dans les toutes dernières pages du *Temps retrouvé*, *« le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision »*. Mais peut-être plus encore parce que, de ce message, elle est en réalité la matrice, le principe, l'essence.

Ce qui, pour le lecteur un brin hébété d'être enfin parvenu, dans la cour de l'hôtel de Guermantes, au terme d'une *Recherche* qui aura aussi et surtout été la sienne, restera quand il aura tout oublié.

BRUNO DEWAELE